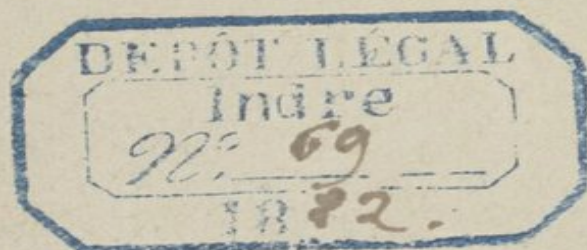


LA MARCHANDE DE TABAC



PAR

ÉLIE BERTHET



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19 GALERIE-D'ORLÉANS

—
1883

(Tous droits réservés)



LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

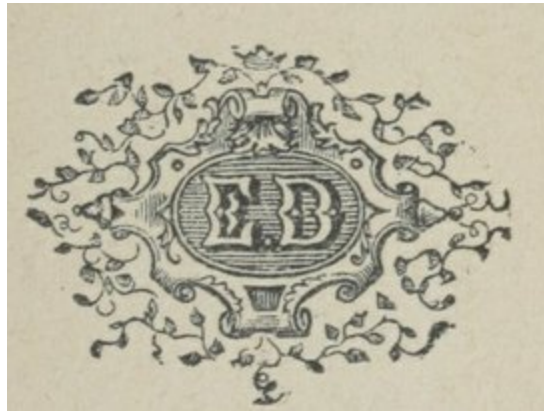
DU MÊME AUTEUR :

<i>Le Monde inconnu</i> , 1 vol illustré	4 »
<i>La Fontaine de la fidélité</i> , 1 vol.	3 »
<i>L'année du grand hiver</i> , 1 vol.	3 »
<i>Les Cagnards de l'Hôtel-Dieu</i> , 1 vol.	3 »
<i>La Famille Savigny</i> , 1 vol.	3 »
<i>Le Gouffre</i> , 1 vol	3 »
<i>L'Incendiaire</i> , 1 vol	3 »
<i>L'Œil de diamant</i> , 1 vol.	3 »
<i>Maître Bernard</i> , 1 vol.	3 »
<i>Les Oreilles du Banquier</i> , 1 vol.	3 »
<i>Le Sauvage</i> , 1 vol.	3 »
<i>Le Martyre de la Boscotte</i> , 1 vol.	3 »
<i>Le Charlatan</i> , 1 vol.	3 »
<i>Le Sac de Laramée</i> , 1 vol.	3 »
<i>Richard le Fauconnier</i> , 1 vol.	1 »
<i>Le Crime de Pierrefitte</i> , 1 vol.	1 »
<i>L'Ami du du Château</i> , 1 vol.	1 »

LA MARCHANDE
DE TABAC

PAR

ÉLIE BERTHET



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19 GALERIE-D'ORLÉANS

1883

(Tous droits réservés)

LA MARCHANDE DE TABAC

I LA SUCCESSION DU CAPITAINE BOURINET.

A quelques heures de Paris par le chemin de fer, sur le bord de cette partie pittoresque de la Seine qui va en serpentant de Rouen au Havre, s'élève la petite ville de Z***. Elle est passablement industrielle, et ses maisons de briques, ses rues propres, comme aussi la rivière, qui en cet endroit a la largeur d'un bras de mer, lui donnent un aspect riant et animé.

On sent qu'il y a la une population active, trouvant le bien-être dans le travail.

A partir du quai qui longe la Seine et qui forme « le port » de Z***, on suit une rue, assez large et bordée de constructions modernes. Elle a fort bon air ; mais, au bout d'une centaine de mètres, elle se rétrécit, se contourne, n'offre plus que de vieilles et basses maisons de bois, et finit par déboucher sur une place irrégulière, entourée de bâtiments maussades qui rappellent les cités normandes du temps passé.

Cette place est néanmoins le plus important quartier de la ville. D'un côté, se dresse un hangar, au toit délabré ; c'est la halle où affluent, le matin, des ménagères et des paysannes, mais qui, le reste du jour, est solitaire et silencieuse. De l'autre côté, s'élève l'église, d'une construction hybride et sans caractère, que surmonte un maigre clocher. Entre la halle et l'église apparaît la fontaine publique, insignifiant cube de pierre, qui jette un filet d'eau par ses quatre faces et que l'on doit surmonter du buste d'un grand homme... quand Z*** aura un grand homme. Dans l'intervalle de ces divers « monuments », se groupent des habitations disparates, toutes bien connues des gens du pays. L'une, avec ses panonceaux dédorés, est la demeure du notaire ; plus loin, est un bouchon qui s'intitule « café », la boutique d'un barbier qui s'intitule « coiffeur », et enfin le bureau de tabac.

A l'époque où se passe cette histoire, la ville avait plusieurs bureaux de tabac ; mais celui de la Grande-Place jouissait d'une vogue qui éclipsait tous ses rivaux. La maison, ancienne, noire, élevée d'un seul étage, s'avancait de huit ou dix pieds sur la voie publique, comme si elle dédaignait de se confondre avec les constructions voisines. La porte vitrée, toujours béante, était flanquée de deux énormes carottes peintes en rouge, et surmontée d'une enseigne presque effacée qui représentait un animal informe. Cet animal pouvait être un tigre, ou un chameau, ou même un éléphant ; la tradition voulait que ce fût une civette, d'où l'on appelait le bureau de tabac « bureau de la Civette ». Cependant, à Z*** et même dans tout le canton, on le désignait plus volontiers sous le nom de « bureau du capitaine Bourinet ».

Ce capitaine Bourinet, officier d'infanterie réformé à la suite d'une amputation de la jambe, en avait été, en effet, pendant vingt-cinq ans le

titulaire. Il le gérât lui-même, et, durant cette longue période, on l'avait vu chaque jour, de six heures du matin à onze heures du soir, peser et plier du tabac, débiter des cigares, des timbres-poste et du papier timbré, disant « merci » au plus humble acheteur. Avec sa figure tannée et ses grosses moustaches grisonnantes, avec sa casquette à visière qu'il touchait pour chaque pratique, avec son ample redingote bleue boutonnée sur la poitrine et sa jambe de bois, que l'on voyait seulement quand il se levait de son comptoir, le capitaine Bourinet était le personnage le plus célèbre de Z***. On s'arrêtait dans sa boutique pour parler des affaires de l'État, pour échanger les cancans locaux. Il ne fermait ni fêtes, ni dimanches ; et, les jours de marché, ne savait à qui entendre.

Il avait pour tout aide de camp, dans ce rude labeur, une grosse commère au teint coloré, à la volumineuse poitrine, qui lui servait de gouvernante et le remplaçait pendant les très rares moments où il était forcé de s'absenter. Cette femme, qui, lors de son entrée chez lui, se faisait appeler tout simplement Marion, avait, plus tard pris le nom de « Mlle Castorin », son nom de famille ; mais on en était venu insensiblement à l'appeler « la Bourinette, » sans qu'elle parût s'en formaliser. La Bourinette, du reste, était une gaillarde entendue. ayant la main leste, la langue plus leste encore, et qui. derrière le comptoir du capitaine, avec sa coiffe normande soigneusement empesée et bien blanche, conservait la dignité que comportaient ses fonctions.

Cette vogue du capitaine et de son bureau avait donc duré près d'un quart de siècle, et le vieil invalide y avait gagné une honnête aisance. Malheureusement sur terre toute prospérité doit finir, toute gloire doit s'éteindre. Un jour, le pauvre homme mourut subitement, les uns disaient d'apoplexie, les autres de goutte remontée, laissant son avoir à sa fidèle Bourinette, si bien qu'au moment où commence ce récit, le pays était dans l'attente pour connaître le successeur que le Gouvernement allait donner au défunt.

Cette grave question mettait aux prises bien des ambitions. Le bureau de la Civette était, comme nous l'avons dit, le plus achalandé de Z*** et les autres bureaux ne faisaient que végéter. Aussi, tous les hauts fonctionnaires et jusqu'aux députés du département s'agitaient-ils pour faire valoir les

droits de leurs protégés ou protégées. Les lettres pressantes grêlaient au ministère des finances, et chaque protecteur se croyait sûr de remporter la victoire.

Cependant huit jours s'étaient passés depuis que le capitaine Bourinet avait été conduit au cimetière par les sapeurs-pompiers de la ville, et on ne savait pas encore le nom de son successeur. Sans doute à Paris l'embarras était grand pour ne blesser aucune de ces compétitions acharnées. En attendant, Mlle Castorin, ou plutôt la Bourinette, continuait de gérer le bureau, et, en robe de deuil, les yeux rouges, elle débitait tabac et cigares, comme au temps passé.

Le huitième jour, vers le soir, elle était à son poste. Les pratiques faisaient relâche à cette heure et les balances se reposaient sur la table, dans un équilibre parfait. Il y avait là seulement deux ouvriers, qui allumaient leurs pipes à une veilleuse placée près de la porte et dont les abords étaient jonchés de bouts de papier brûlé. Tout en procédant à cette opération, ils se livraient à une de ces causeries familières qu'un ancien marin du pays appelait la *Gazette de la mèche*, et cette « gazette » reproduisait habituellement les commérages ayant cours dans la bonne ville de Z***.

La Bourinette ne s'occupait pas en ce moment de semblables bagatelles et semblait plongée dans une profonde rêverie, quand l'entrée d'un vieux monsieur à ventre proéminent et ayant l'apparence d'un riche bourgeois, la fit tressaillir. Par un mouvement machinal, elle allongea la main vers un paquet de tabac à fumer ouvert devant elle ; mais, après un second regard jeté sur le nouveau venu, elle se leva avec empressement et dit, en faisant une profonde révérence :

– Votre servante, monsieur le maire.

Le premier magistrat de la ville salua d'un geste à la fois majestueux et bienveillant.

– Bonjour, bonjour, ma chère, répliqua-t-il ; eh bien ! sommes-nous plus tranquille ? Ce gros chagrin commence-t-il à s'apaiser ?

La Bourinette ne répliqua que par un soupir, en portant la main à son cœur.

– Allons ! il faut se faire une raison, ma pauvre demoiselle, reprit M. le maire d'un air bon prince ; aussi bien le capitaine vous a laissé certaines

compensations.

Puis, comme s'il jugeait avoir suffisamment flatté la douleur de la débitante de tabac, il tira sa tabatière d'argent et la déposa sur le comptoir, en disant :

– Vous savez... une demi-once à priser... comme d'habitude.

Les deux ouvriers avaient jugé à propos de remettre au « prochain numéro » les nouvelles de la *Gazette*, et, après avoir salué humblement, s'étaient esquivés.

La Bourinette se disposa à servir le fonctionnaire. Pendant qu'elle ajustait ses balances, il reprit, avec plus d'intérêt qu'il ne voulait peut-être en montrer :

– Avez-vous appris quelque chose au sujet de votre successeur ?

– Pas encore, monsieur le maire : et vous ?

– Moi non plus ; cependant je suis presque sûr... Écoutez, ma chère, je n'ai jamais rien demandé au *pouvoir*, quoique depuis quinze ans je rende à cette ville les plus éminents services ; mais je conviens que, cette fois, j'ai recommandé quelqu'un... la nièce de ma femme, et j'ai tout lieu de croire qu'on n'osera pas...

– Alors, monsieur le maire, c'est sans doute en votre nom que M. Jovinet, notre entreposeur, m'a demandé par écrit des renseignements ?

– Des renseignements !

– Oui ; vous n'ignorez pas que le pauvre capitaine m'a nommée sa légataire universelle... C'est donc à moi qu'il faut s'adresser pour traiter du rachat des marchandises et du mobilier, comme aussi du droit au bail de la maison, et M. Jovinet a voulu connaître mes conditions... Je me suis hâtée de lui répondre.

Le maire de Z*** paraissait violemment contrarié :

– Ce n'est pas pour moi, s'écria-t-il, que Jovinet a fait cette demande... Je ne m'adresse jamais à des subalternes... Mais, sacrebleu ! si ce que vous dites est vrai, la titulaire du bureau doit être nommée déjà... et je n'ai reçu aucun avis !

– Oui, elle doit être nommée, monsieur le maire, répliqua une voix railleuse derrière lui, et ce n'est pas celle qu'on pense.

L'officier municipal se retourna brusquement. La personne qui venait d'entrer dans la boutique était un homme d'une quarantaine d'années, grand, sec, à ligure en lame de couteau, dont les yeux pétillaient de malice sous ses lunettes. Après avoir salué en riant, il se dirigea vers la boîte des cigares, où il faisait son choix d'ordinaire.

– Ah ! c'est vous, monsieur le juge de paix ? dit le maire en s'efforçant à son tour de prendre un ton jovial ; eh bien, si le bureau n'est pas pour ma nièce, il ne sera pas non plus pour... la dame ou demoiselle que vous protégez.

– C'est ma sœur aînée, dit le juge de paix ; peu m'importe qui le sache !... une vieille fille qui prise tellement qu'elle serait elle-même sa meilleure pratique si je réussissais dans mes sollicitations... Mais tenez, mon cher maire, poursuivit-il, nous sommes là à nous disputer la palme de victoire et peut-être cette palme ne sera-t-elle ni pour vous, ni pour moi... Nous ne sommes pas seuls à convoiter ce bureau de tabac. Le préfet a aussi sa protégée, et aussi notre député, et aussi le curé de Z*** sans compter que le ministre pourrait bien avoir son candidat ou sa candidate, qui damera le pion à tous les autres.

– Faudra voir ! dit le maire.

En ce moment, un antique omnibus, qui faisait le service de la station du chemin de fer, arriva sur la place, traîné par deux rosses poussives, et vint s'arrêter devant l'auberge où il remisait.

– Parbleu ! dit le juge de paix en regardant à travers les vitres crasseuses de la boutique, il serait plaisant que cette guimbarde nous amenât le futur roi ou la future reine de la Civette !... N'est-ce pas l'entreposeur Jovinet que j'aperçois à la portière ?

– Justement ! s'écria la Bourinette qui s'empressa de quitter son comptoir. Il vient sans doute pour installer. Nous allons avoir du nouveau !

Et elle courut sur le seuil de la porte. Le maire et le juge de paix paraissaient un peu désappointés ; cependant, ils s'arrangèrent à leur tour pour assister de loin à la descente de l'omnibus.

II

LA MÈRE ET LA FILLE

La circulation n'était pas très active entre la ville et la station de chemin de fer la plus voisine : aussi la voiture contenait-elle seulement trois personnes, M. Jovinet, l'entreposeur de tabacs, qui sauta le premier à bas de l'omnibus, puis deux dames vêtues de noir, auxquelles il offrit la main pour les aider à descendre, au milieu d'une demi-douzaine de badauds attirés par la curiosité.

Ce fut sur les deux dames en deuil que se fixa particulièrement l'attention. On ne les connaissait nullement dans le pays, mais on pouvait aisément deviner que l'une était la mère et l'autre la fille : toutes les deux avaient un cachet de distinction véritable.

Dès qu'elles eurent mis pied à terre, elles regardèrent avec un empressement timide autour d'elles, pendant que l'entreposeur faisait décharger leurs malles. La mère ayant écarté son grand voile de veuve, montra un visage pâle, mélancolique, où l'on pouvait reconnaître des traces de beauté. Par malheur, la toilette de la voyageuse semblait combinée pour déconcerter les observations indiscrètes. Par-dessous son chapeau de crêpe, un tulle noir cachait soigneusement ses cheveux. Son cou était enveloppé d'un fichu de même étoffe qui l'ensevelissait jusqu'au menton. Enfin aussitôt qu'elle eut rejeté son voile en arrière, elle posa sur son nez un lorgnon à verres bleus, dont le double ruban contribuait à cacher son visage.

Quant à la fille, âgée d'environ dix-huit ans, on ne pouvait rêver de plus charmante et de plus gracieuse personne. Sa robe noire, un peu collante, selon la mode, dessinait une taille fine, souple, et des contours d'une pureté parfaite. Sa figure, encadrée de bandeaux blonds, avait une coupe exquise, avec une expression de candeur et de malice à la fois. La bouche, petite et

vermeille, semblait ne pas mieux demander que de sourire à tout propos, tandis que les yeux bleus, alanguis, pleins de tristesse, paraissaient avoir déjà versé bien des larmes. Du reste, la jeune fille ne portait pas de voilette et sa beauté rayonnait librement sans qu'elle y songeât.

Outre les fonctionnaires et la Bourinette arrêtés sur le seuil du bureau de tabac, les gens de l'auberge se mettaient aux fenêtres, les gens du café accouraient devant la porte, et des curieux de toute espèce formaient cercle autour de la voiture.

Parmi ces derniers se trouvait un jeune homme de physionomie avenante, vêtu avec une simplicité de bon goût, qui venait de sortir de la maison du notaire, un rouleau de papiers à la main. Comme il traversait la place d'un air pressé, il s'était arrêté brusquement à la vue de la jeune voyageuse. Pétrifié, le bras tendu, on eût dit qu'il avait reçu ce que l'on appelle « le coup de foudre », et son regard ne se détournait pas de la charmante enfant. Elle n'y prenait pas garde, quand son petit sac de voyage lui échappa et tomba sur le pavé. Aussi prompt que la pensée, le jeune homme s'élança pour le relever et le lui présenta. Tous les deux rougirent, mais pas une parole ne fut prononcée, et l'obligeant garçon, après avoir salué, se retira à quelques pas, tandis que la demoiselle, toute confuse, baissait la tête.

Peu de personnes avaient remarqué cette circonstance et le maire, qui se piquait d'être connaisseur en beaucoup de matières, dit au juge de paix :

– Ces dames sont certainement des Parisiennes. La fille me paraît fort bien.... quant à la mère, est-elle encore jeune et encore jolie ? du diable si on pourrait le deviner. C'est une énigme vivante !... Cependant, toute réflexion faite, je les trouve trop comme il faut l'une et l'autre pour être des *tabatières*.

Et il se mit à rire de son mot.

– Vous croyez, mon cher maire ? répliqua le jovial magistrat ; pour moi, je les *prise* différemment... Ces Parisiennes vont nous râfler le bureau du capitaine Bourinet, dussions-nous en *fumer* !

Et il partit, à son tour, d'un éclat de rire.

Malgré cet échange de facéties, le maire n'était pas encore convaincu que les voyageuses fussent bien des « tabatières » selon son expression, lorsque l'entreposeur, après avoir échangé avec elles quelques paroles à voix basse,

leur indiqua le bureau de tabac. Alors tous ensemble se mirent à l'examiner avec un intérêt évident.

– Vous avez beau dire, messieurs, reprit la Bourinette, cette fois je vais prendre mes clic et mes clac... On avait raison d'assurer que ce serait un Parisien ou une Parisienne qui me remplacerait ! Tout est pour les Parisiens aujourd'hui !... La petite ne me paraît pas laide et sa frimousse suffirait pour attirer les pratiques, si cela était nécessaire chez nous... Tenez, ne s'imaginerait-on pas que M. de Ricart, le maître clerc, en est déjà toqué ? Comme il la reluque !.. Allons ! ajouta-t-elle d'un ton différent, elles sont pressées sans doute, car M. Jovinet me les amène.

En effet, l'entreposeur venait de donner le bras à la plus âgée des dames, tandis que l'autre se rangeait auprès de sa mère, et on se dirigea vers la boutique.

– Sauvons-nous, juge ! reprit le maire avec vivacité. Nous aurions l'air, nous, fonctionnaires publics, d'être venus donner de la solennité à la prise de possession.

– Vous avez raison ; aussi bien nous sommes des vaincus et il ne convient pas d'assister au triomphe de nos vainqueurs...

– C'est indigne ! grommela le maire ; on m'en fera tant, que l'on finira par me jeter dans l'opposition... Le gouvernement s'arrangera comme il pourra !

Et ils s'éloignèrent rapidement.

– Ce n'est pas du moins sa pie-grièche de nièce qui aura le bureau ! pensait le juge de paix

– Le bureau passera devant le nez à sa vieille folle de sœur, pensait le maire ; et si elle veut priser, elle payera son tabac !

Tandis que les deux éminents fonctionnaires battaient ainsi en retraite, les deux dames, conduites par Jovinet, arrivèrent devant la boutique ; la Bourinette les accueillit par une belle révérence.

– Mademoiselle Castorin, dit l'entreposeur d'un ton majestueux, voici Mme et Mlle Morlent, les nouvelles titulaires du bureau de la Civette.

La demoiselle Castorin salua encore et s'effaça pour laisser entrer les nouveaux venus. Puis, ayant fermé la porte de la boutique et poussé une targette, afin qu'on ne fût pas dérangé dans la grave conférence qui allait

avoir lieu, elle tira, on ne sait d'où, trois misérables tabourets foncés de paille, sur lesquels les dames et Jovinet s'assirent.

On causa quelques instants, sans s'inquiéter si certains indiscrets ne venaient pas regarder aux vitres de la devanture. Les dames parlaient peu et l'entreposeur était chargé de discuter avec la Bourinette les conditions de l'arrangement ; la mère approuvait tout par signes et aucune difficulté ne semblait devoir s'élever entre les deux parties.

Il fut question de visiter la maison que la mère et la fille devaient habiter désormais ; d'ailleurs, elles désiraient acquérir différents meubles. On passa donc dans l'arrière-boutique, servant à la fois de cuisine et de salle à manger, qui était sombre, enfumée, humide. Un petit escalier criard les conduisit à l'étage supérieur, où se trouvaient deux pièces délabrées, meublées avec l'insouciance de certains provinciaux pour la propreté et pour le bien-être. Tout cela était mesquin, pauvre, incommode ; l'obscurité du soir, comme aussi les souvenirs du défunt capitaine, qui, si peu de jours auparavant, habitait ce taudis, donnaient à la maison un caractère de tristesse, d'abandon et de mort.

Mme Morlent ne pouvait cacher entièrement une impression, pénible. Elle répondait par monosyllabes à la Bourinette, qui lui vantait chaque chose avec volubilité, et elle regardait fréquemment sa fille, qui de son côté détournait la tête. L'officieux entreposeur continuait de discuter avec la légataire du capitaine les arrangements à prendre. Du reste, Mme Morlent devait recevoir le lendemain, par le chemin de fer, des meubles venus de Paris, et il n'y avait à s'entendre que sur certains objets indispensables à l'exploitation du débit de tabac.

Aussi tomba-t-on aisément d'accord et on redescendit dans la boutique. Les dames, fatiguées du voyage, témoignèrent le désir de retourner à l'auberge où elles comptaient demeurer jusqu'à ce qu'elles pussent occuper la maison, et Jovinet, dont la tâche était accomplie, annonça qu'il allait prendre le chemin de fer pour regagner sa résidence dans une ville voisine. On convint que, le lendemain et les jours suivants, la mère et la fille viendraient s'établir dans la boutique, où la Bourinette consentait à rester jusqu'à ce qu'elles fussent au courant de la vente.

– Ainsi, mesdames, demanda-t-elle, vous ne connaissez pas encore « l'état » et vous n'avez jamais eu de bureau ni à Paris, ni ailleurs ?

Mme Morlent allait répondre ; comme des larmes gonflaient déjà ses yeux, la jeune fille dit avec précipitation :

– Non, mademoiselle ; mon excellent père, que nous avons eu la douleur de perdre récemment, était fonctionnaire public, et ma mère n'avait qu'à tenir sa maison... Quant à moi, j'étais dans un pensionnat, dont je suis sortie peu de temps avant le malheur qui nous a si cruellement frappées... Mais il n'importe ! Nous saurons très vite ce qu'il faut savoir, puisque vous voulez bien nous servir de guide.

– Ce n'est pas difficile, allez ! répliqua la Bourinette d'un air capable ; il s'agit, seulement, d'avoir les mains agiles, de rester sur sa chaise du matin au soir et de répondre à vingt personnes à la fois... Ah ! par exemple, ajouta-t-elle en riant, il ne faut pas être *chipie*, car fumeurs et priseurs ne sont pas toujours des mieux embouchés !

– Il suffit, mademoiselle Castorin, interrompit Mme Morlent en se levant ; merci pour vos complaisances, et à demain.

On se sépara. Pendant que Jovinet reconduisait les dames jusqu'à l'auberge, la Bourinette, qui avait ouvert la porte de la boutique, regagna sa place derrière le comptoir.

– Ces mijaurées auraient bien pu m'inviter à dîner, murmurait-elle ; je les vauds bien, je pense ! Malgré leurs grands airs, il y a maintenant plus d'écus dans ma poche que dans la leur... Patience ! je vais faire la dame à mon tour, pendant qu'elles tourneront des cornets et qu'elles pèseront pour cinq centimes de *caporal*... J'ai promis de les mettre au courant, suffit... Passé cela, nous verrons !

Rentrées à l'auberge, Mme et Mlle Morlent, après avoir pris poliment congé de l'entreposeur des tabacs, firent un léger repas dans une solitaire salle à manger ; puis, elles demandèrent à se retirer dans une chambre à deux lits, où l'on avait transporté leurs bagages.

Quand la servante chargée de les installer se fut retirée, et quand elles se trouvèrent seules dans cette chambre d'hôtel qu'éclairait une morne bougie, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et fondirent en larmes.

– Courage ! chère maman, dit la jeune fille ; ceci était inévitable puisque nous avons perdu celui qui faisait notre orgueil et notre joie ! Il faut accepter bravement cette existence modeste.

– Oh ! ce n'est pas pour moi, ma Louise, répliqua Mme Morlent avec explosion, non ce n'est pas pour moi que je redoute la vie obscure et pénible qui nous attend ici... J'ai mérité peut-être ma mauvaise fortune, et je suis prête à tout, résignée à tout... Mais toi, chère enfant, toi si belle, si douce, si délicate, songer que tu vas consumer ta jeunesse dans cette atmosphère impure, au milieu de gens vulgaires et souvent grossiers !... Mon cœur se serre à cette pensée ; pourquoi t'être obstinée à partager l'humble condition à laquelle je suis réduite ? Si tu l'avais voulu, tu serais restée à Paris, dans la pension où tu as été élevée. Je serais venue seule ici, et rien n'eût pu me rebuter. Plus tard peut-être...

– Ne parlons plus de cela, ma bonne mère ; je ne saurais vivre séparée de vous... D'ailleurs, il est trop tard maintenant pour retourner en arrière. Les commencements seront un peu rudes sans doute, mais nous renoncerons à nos habitudes pour nous plier à cette situation laborieuse, nous prendrons aisément des habitudes nouvelles.

– Que Dieu t'exauce, chère enfant ! répliqua la mère, en essuyant ses yeux à son tour ; crois-tu vraiment pouvoir te soumettre aux vulgarités, aux ennuis, aux hostilités sourdes qui nous attendent ? Tu ne sais pas, tu ne peux pas comprendre encore les tiraillements, les piquûres d'épingle, les innombrables petites misères auxquels nous serons exposées et auxquels ta nature exquise te rendra plus sensible qu'une autre !

– Maman, je vous le répète, pourvu que je sois avec vous, je me trouverai toujours bien... Mais il se fait tard, vous êtes fatiguée ; il est temps de nous reposer. Certainement vous verrez demain les choses sous un aspect moins fâcheux !

Pendant cette conversation, Mme Morlent avait commencé lentement à se déshabiller. Le lorgnon, aux verres bleus et aux volumineux rubans, était déposé sur la cheminée. Elle avait retiré ce tulle disgracieux, ce « tour-de-tête » qui lui ceignait le front, et l'on pouvait voir une abondante chevelure, dont aucun fil blanc ne déshonorait la teinte châtain foncé. De même, elle s'était débarrassée de l'espèce de cravate qui l'engonçait naguère, et son

cou blanc, onduleux, avait la rondeur de la jeunesse. Maintenant elle ne paraissait pas avoir atteint la quarantaine ; elle était encore belle, fraîche et pouvait au besoin passer pour une sœur aînée de sa fille.

Cette espèce de transformation réveilla certaines réflexions chez Louise.

– Bon Dieu ! chère maman, demanda-t-elle d'un ton affectueux et gai, quelle idée avez-vous donc eue aujourd'hui de vous habiller en vieille femme ? Vous vous étiez emmitouflée je ne sais comment ; et ce lorgnon bleu, dont vous vous servez à tout propos...

Mme Morlent ne put dissimuler son malaise et balbutia avec embarras :

– Tu comprends, Louise, en voyage... Et puis, j'ai la vue si faible depuis quelque temps !... Dans ce pays nouveau, il n'est pas mal que je me donne un air âgé afin d'imposer davantage... sans compter que je ne veux pas paraître être en rivalité de coquetterie avec ma fille.

– C'est un véritable déguisement ! Depuis quelques heures, je vous trouve tout à fait méconnaissable. Auriez-vous des raisons pour ne pas vouloir être connue dans ce pays, où vous venez, je pense, pour la première fois ?

– Tu es folle, ma pauvre Louise ! répliqua Mme Morlent dont le malaise devenait un supplice réel ; laisse-moi libre de m'arranger comme je l'entends, et hâtons-nous de nous coucher, car, ainsi que moi, tu tombes de lassitude.

Louise n'insista pas, mais le trouble de Mme Morlent lui faisait soupçonner un mystère sur lequel son esprit n'osait s'arrêter.

Quelques instants plus tard, l'une et l'autre étaient couchées. Dormirent-elles d'un bon sommeil pendant cette première nuit ? Nous ne saurions le dire. Dès que la lumière se fut éteinte à leur fenêtre, un homme, qui rôdait devant l'auberge, s'éloigna lentement et on entendit bientôt claquer la porte de la maison du notaire.

III

LES HABITUÉS.

Disons ici, en peu de mots, ce qu'étaient les titulaires du débit de tabac exploité jadis par le capitaine Bourinet.

Mme Caroline Morlent appartenait à une famille noble et riche de la Touraine. Elle avait cinq frères et sœurs et, dans ces conditions, une fortune territoriale est bien vite amoindrie, la part de chacun ne pouvant être en rapport avec les habitudes d'opulence que l'on a contractées dans la première jeunesse. Néanmoins, comme Mlle Caroline était charmante, instruite, bien élevée, on pouvait penser que, malgré la modicité de sa dot, elle ferait un brillant mariage.

Que se passa-t-il ? On le saura complètement plus tard ; mais, un jour, le bruit se répandit que la belle et noble demoiselle épousait M. Philippe Morlent, jeune homme chétif et souffreteux, dont la famille peu fortunée s'était, comme on dit, « saignée des quatre veines » afin de pourvoir à son éducation. A la vérité, Philippe passait pour un sujet hors ligne ; admis le premier à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure, il avait refusé d'entrer dans ces éminentes institutions, les uns disaient pour se livrer plus librement à l'étude des sciences, les autres parce que l'état de sa santé ne lui permettait pas de vivre interné dans une école. Tout annonçait donc un magnifique avenir au jeune savant. Seulement on connaîtrait peu certaines provinces, encore de nos jours, si l'on supposait que ces vagues espérances pouvaient y être prises comme argent comptant, et le pauvre garçon, devenu éperdument amoureux de Caroline, ne semblait avoir

aucune chance de faire agréer sa recherche, lorsque la nouvelle de ce mariage se répandit tout à coup.

On n'y croyait pas d'abord ; les uns s'étonnaient, les autres s'indignaient, tous avaient des doutes. Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence. Le mariage s'accomplit avec une précipitation extraordinaire, sans aucune espèce de solennité, dans un château des environs de Tours, et le soir même, les nouveaux époux partirent pour Paris, qu'ils devaient habiter désormais.

Quelles que fussent les circonstances secrètes de ce mariage, il semblait s'être conclu contre le vœu de la noble famille. Seuls, le père et la mère de Caroline y avaient assisté avec quelques intimes. Quant aux frères et aux sœurs de la mariée, ils s'étaient abstenus de paraître à la cérémonie. Le bruit courut que la dot avait été réduite par contrat aux proportions les plus humbles et que Caroline avait dû renoncer d'avance à la succession paternelle. Évidemment donc, il y avait brouille à raison de cette union mal assortie. La famille – entière éprouvait de l'horreur pour cette greffe roturière qui venait s'enter sur son arbre généalogique ; et, à partir de cette époque, Caroline n'eut plus aucun rapport avec les membres de son aristocratique lignée.

Le sort des nouveaux époux n'en fut pas moins brillant à Paris. Morlent était de ces hommes qui s'anoblissent eux-mêmes ; par ses aptitudes supérieures, par ses éminentes découvertes, il atteignit promptement les plus hautes positions scientifiques. Tout jeune encore, il fut comblé d'honneurs, son nom devint célèbre. Sa femme, qui était intelligente et ressentait pour lui une admiration sans bornes, l'avait secondé à merveille, et le salon des époux Morlent, si modeste qu'il fût, réunissait les plus illustres personnalités de la science, de la littérature et des arts. C'était dans ce milieu que Caroline et sa charmante fille Louise avaient vécu jusqu'à ce jour, et on voit qu'elles ne devaient guère regretter les rigueurs des gentillâtres tourangeaux.

Une catastrophe était venue mettre fin à ces prospérités. Morlent, comme nous l'avons dit, était d'une constitution faible et malade ; les veilles, les travaux assidus n'avaient pas tardé à ruiner son tempérament, si bien que, huit ou dix mois avant l'époque où commence ce récit, il était mort d'une manière presque subite.

La situation de sa veuve et de sa fille unique devint alors des plus précaires. La science, ainsi que la littérature et l'art, donne parfois la gloire, mais rarement la richesse. Le défunt, comme nous savons, n'avait aucune fortune personnelle ; les émoluments de ses diverses fonctions, émoluments toujours médiocres eu égard aux exigences de la vie parisienne, périssaient avec lui. La dot écourtée de Caroline avait suffi à peine aux frais d'établissement du ménage, aux dépenses des premières années ; plus tard, il n'avait pas été possible de réaliser des économies, si bien qu'à la mort du chef de la famille, Mme Morlent et Louise n'étaient pas à l'abri du besoin. C'était alors qu'elles avaient mis en œuvre les plus puissantes influences afin d'obtenir un bureau de tabac.

Cette demande, fort légitime, avait été favorablement accueillie. Néanmoins, il fallait attendre qu'un « bureau » suffisamment lucratif fût disponible, et l'attente durait depuis assez longtemps déjà, quand celui du capitaine Bourinet à Z*** était venu à vaquer.

Mme Morlent ne voulait pas résider à Paris, où elle eût été exposée à rencontrer beaucoup de personnes qui l'avaient connue lors de sa prospérité. D'autre part, il n'entrait pas dans ses projets de se faire remplacer, comme il arrive souvent, par un gérant ou une gérante ; elle comptait exercer elle-même ses fonctions, aidée de sa fille qui, ainsi que nous l'avons vu, refusait énergiquement de se séparer d'elle. Le débit du capitaine Bourinet, dans une ville paisible, au cœur d'un riche pays, semblait donc une retraite convenable pour elle, et cependant quand on lui avait offert la résidence de Z***, elle avait montré beaucoup d'hésitation à accepter.

Quel était le motif de cette répugnance ? Nous le saurons aussi plus tard : mais Mme Morlent, cédant aux instances de Louise et de ses amis, avait fini par donner son adhésion ; et c'était ainsi que la veuve et la fille de l'illustre savant venaient en Normandie, avec une nomination en bonne forme, pour exploiter le bureau du capitaine Bourinet.

A présent que nous en avons fini avec ces détails rétrospectifs, suivons la marche des événements.

Le lendemain du jour de leur arrivée, la mère et la fille étaient assises dans la boutique, à côté de la Bourinette qui, on s'en souvient, devait les

mettre au courant des affaires. Elles avaient l'aspect le plus modeste dans leurs vêtements noirs, bien qu'une élégance naturelle rehaussât la simplicité de leur tenue. Louise, sans autre coiffure que ses luxuriants cheveux blonds, était éclatante de beauté, et un sourire, un peu forcé peut-être, égayait sa figure mutine. Quant à Mme Morlent, elle avait, malgré les instances de sa fille, conservé le disgracieux bonnet de tulle qui cachait complètement sa chevelure et le fichu noir qui lui montait jusqu'au menton. De plus, elle tenait à la main le fameux lorgnon aux verres bleus, toujours prête à le poser sur son nez pour peu qu'on l'examinât d'une manière indiscrete.

Mlle Castorin était au comptoir, selon l'ordinaire, les dames Morlent devant se borner à un rôle purement passif. L'ancienne gérante professait d'un ton d'assurance, parlait avec vivacité, et dès qu'un client était sorti, elle ne manquait pas de donner sur lui, à voix basse, une courte note biographique.

Bon nombre de chalands s'étaient succédé déjà dans la boutique depuis le matin, lorsqu'un homme en blouse grise et en guêtres de cuir, coiffé d'un chapeau à larges bords sous lequel brillaient deux yeux vifs et aussi un gros vilain nez rouge, entra brusquement.

– Pour deux sous, la Bourinette, dit-il, sans avoir l'air de se douter qu'il était convenable de toucher son chapeau.

– Ah ! c'est vous, Paturin ? répliqua la débitante qui ne bougea pas ; eh bien ! où sont-ils vos deux sous ?

Paturin ne parut nullement s'offenser de cette méfiance et se mit à rire.

– Est-elle mauvaise, cette Bourinette ! dit-il avec un accent normand des plus prononcés et en exhibant un gros sou plein de vert-de-gris ; tout cela parce qu'on lui doit quelques pipes d'arriéré... Ah ça ! dites donc, à présent que votre vieux jambe de bois a tourné de l'œil et que vous êtes seule maîtresse, n'allez-vous pas monter ici un débit d'eau-de-vie et de liqueurs ? Ça serait diablement commode de pouvoir, en allumant sa bouffarde, prendre un petit verre...

– Et à crédit, n'est-ce pas, Paturin ? N'y comptez pas, mon cher... maintenant moins que jamais ; et pour cela, comme pour autre chose, vous êtes libre de porter votre pratique ailleurs.

En même temps, elle lui présenta le cornet de tabac qu'elle venait de confectionner.

Paturin fronça le sourcil et peut-être allait-il lâcher quelque parole malsonnante : la vue d'une personne qui traversait la place et semblait se diriger vers le bureau lui fit faire certaines réflexions. Il serra prestement son cornet et se contenta de répondre :

– Vous n'êtes pas de bonne humeur aujourd'hui, la grosse mère !

Et il se hâta de sortir.

– Vous avez été dure pour ce pauvre homme, dit Louise à la Bourinette.

– Je ne l'ai pas encore autant malmené qu'il le mérite, mademoiselle. C'est le plus fameux vaurien de tout le pays ; il a été colporteur, mais il n'a pas réussi et passe aujourd'hui pour un braconnier incorrigible, capable de tirer sur un chrétien comme sur un lièvre... Il vit on ne sait de quoi, et, pour ma part, j'ai la certitude qu'il m'a souvent chipé des cigares... Nous ne nous en serions pas débarrassées facilement, s'il n'avait flairé l'approche... tenez ! du digne monsieur que voici !

C'était le juge de paix qui entrait en ce moment.

Le magistrat, attiré dans le bureau de tabac par la curiosité, ne se départit pas de ses habitudes joviales, et après avoir salué avec politesse, il dit à la Bourinette :

– Ne pourriez-vous, chère demoiselle, me donner pour trente centimes de *nicotiane* ?

La débitante ouvrit de grands yeux.

– Nicotiane ! répéta-t-elle ; connais pas.

– Bon ! vous connaissez du moins le *pétun*... Donnez-moi pour trente centimes de pétun.

– Je ne sais, répliqua la Bourinette de plus en plus interloquée ; nous ne tenons pas cet article.

– Allons donc ! vous avez certainement de « l'herbe à Nicot, » des produits de l'île de « Tabago, » à moins que votre enseigne ne soit menteuse !

Comme la Bourinette restait muette et effarée, Louise s'écria en riant :

– Eh ! c'est du tabac que monsieur demande !

Le juge de paix se tourna vers Mlle Morlent et la salua avec grâce.

– C’est, il est vrai, répliqua-t-il, le nom actuel que porte la chose. Je remercie cette jolie demoiselle de me l’avoir rappelé.

– Du tabac ! reprit la Bourinette, fallait donc le dire, monsieur le juge de paix ; vous êtes si savant qu’on ne vous comprend plus !... Je sais ce qu’il vous faut, ajouta-t-elle en lui passant la boîte à cigares ; c’est un londrès, n’est-ce pas ?

Le juge de paix, enchanté de l’effet qu’il avait produit, se mit à choisir un londrès. La Bourinette lui dit, en désignant les deux dames :

– Vous savez, monsieur le juge, voilà mes « successeuses, »... Mme et Mlle Morlent, des dames qui arrivent tout droit de Paris.

Le magistrat provincial crut devoir interrompre la grave occupation de choisir un cigare pour s’incliner de nouveau.

– Morlent ! répéta-t-il, je me souviens d’avoir vu dans les journaux qu’un homme célèbre de ce nom était mort depuis peu... un musicien ou un chanteur, je crois.

Mme Morlent sortit de son immobilité de statue, et son visage s’empourpra.

– Monsieur, s’écria-t-elle, vous parlez d’un de ces savants illustres qui honorent le pays tout entier par leurs travaux et leurs découvertes... Il était membre de l’Insstitut, professeur dans le plus haut établissement scientifique, décoré de vingt ordres français et étrangers.

Les larmes lui coupèrent la parole.

– Mon excellent père ! ajouta Louise en pleurant à son tour.

Le juge de paix parut consterné. Malgré son humeur caustique, il ne manquait pas de sens et regrettait la bétise qu’il venait de commettre.

– Mesdames, balbutia-t-il, je vous supplie de m’excuser... Nous sommes si mal renseignés en province sur les gens célèbres !... Je crois, en effet, me souvenir que M. Morlent... un savant de premier ordre... Encore une fois, pardonnez mon inconcevable erreur.

Il jeta sur la table le prix de son cigare, s’inclina devant les dames et sortit tout confus.

Après son départ, la mère et la fille restèrent un moment agitées. Louise la première recouvra son sang-froid.

– Chère maman, dit-elle, voilà ce que c’est que la gloire !

– Et il faudra, dit Mme Morlent avec un soupir, nous habituer désormais aux ignorances de ce genre !

La Bourinette n'avait rien perdu de ce qui venait de se passer ; mais une seule chose la frappait.

– Il paraît, dit-elle, que votre... défunt était un monsieur « huppé ». Je m'en suis doutée quand j'ai vu qu'on vous donnait comme ça tout de go le bureau du capitaine... Ah ! ces grandes gens de Paris !

Plusieurs pratiques insignifiantes défilèrent, sans que la Bourinette les honorât d'une notice spéciale. Tout à coup, entra dans la boutique une personne qui parut causer à la débitante un certain étonnement, le clerc de notaire que nous avons entrevu la veille et qui avait relevé le sac à ouvrage de Louise.

C'était, comme on l'a dit, un grand et beau garçon, à figure sympathique et intelligente, qui faisait contraste avec la plupart des habitués du bureau. Il s'avança, hésitant et tout rouge, le chapeau à la main. Arrivé devant le comptoir, il s'arrêta et ne sembla plus se rappeler pourquoi il était venu. Les yeux fixés sur Louise, qui détournait la tête en rougissant à son tour, il se taisait et demeurait immobile.

La Bourinette demanda ce qu'il souhaitait.

– Mademoiselle, balbutia-t-il avec embarras et comme si chaque parole s'échappait péniblement de ses lèvres, j'ai parfois des maux de dents et on m'a conseillé de fumer. de fumer des cigarettes.

– Mal de dents, mal d'amour, monsieur de Ricart, répliqua la Bourinette avec un rire moqueur ; mais c'est une excellente habitude à prendre et, pour commencer, je vais vous donner des cigarettes de dames... c'est doux comme du sirop !

Elle fit glisser une boîte qui se trouvait à portée de sa main et l'ouvrit devant le jeune homme. Il prit machinalement un paquet de cigarettes et, après l'avoir retourné entre ses doigts, le mit dans sa poche ; puis, toujours muet et tremblant, il sembla vouloir se retirer.

La Bourinette s'amusait de sa gaucherie.

– Vous savez, monsieur de Ricart, reprit-elle, on met dans la bouche le bout où il y a un rouleau de papier... N'allez pas vous méprendre, puisque vous ne savez pas encore la manière de s'en servir !

Ces instructions redoublèrent le malaise du fumeur néophyte. Il sortait sans payer, quand la débitante lui cria encore :

– Comme ça, monsieur le maître-clerc, on portera un paquet de cigarettes à votre compte ?

Le jeune homme s'aperçut de sa distraction et, revenant tout confus sur ses pas, jeta sur la table un écu de cinq francs dont la Bourinette s'empressa de lui rendre la monnaie. Mais alors il éprouva une extrême difficulté à recueillir les diverses pièces éparses sur le comptoir, tant sa main était tremblante. Comme il ne pouvait y parvenir, il balaya le tout dans son chapeau, s'inclina et partit en courant, sans prononcer une parole.

La Bourinette le suivit des yeux et finit par rire silencieusement. Louise semblait absorbée par la lecture d'un vieux journal destiné à fabriquer des cornets ; Mme Morlent demanda avec distraction :

– Qui est donc ce jeune homme si... timide ?

– Il ne l'est pas d'ordinaire, madame, répliqua la Bourinette en riant toujours ; c'est au contraire un garçon instruit, entendu, bien élevé, qui a passé plusieurs années à Paris. Il occupe les fonctions de principal clerc à l'étude de M^e Dumont, le notaire dont vous voyez la maison de l'autre côté de la place... M. Gustave de Ricart est noble, comme l'indique son nom : mais il appartient à cette noblesse qui, dans notre pays, possède plus de titres et de parchemins que d'écus. Aussi lui a-t-il fallu « faire quelque chose » pour vivre et suffire aux besoins de sa vieille mère, une dame fort respectable qui vient parfois remplir ici sa tabatière... Il est la fine fleur de la jeunesse de Z*** et on peut le considérer comme une pratique nouvelle, car jamais, du temps du pauvre capitaine, M. de Ricart n'avait mis le pied chez nous... J'imagine, ajouta-t-elle en coulant un regard dans la direction de Louise toujours inattentive en apparence, que les pratiques de ce genre vont affluer ici désormais !

La mère et la fille gardèrent un silence glacial. La légataire du capitaine faisait déjà la moue, quand un cavalier s'arrêta devant la porte, et mettant pied à terre, attacha son cheval à un anneau de fer scellé dans la muraille de la maison.

– Eh ! parbleu ! reprit la Bourinette, qui recouvra tout à coup sa bonne humeur, en fait de noblesse ruinée, vous allez voir un de nos plus curieux

échantillons... M. le marquis Léon de Rainville.

Mme Morlent poussa un petit cri et se rejeta vivement en arrière, en posant sur son nez le lorgnon aux verres bleus.

Elle voulut se lever et gagner la seconde pièce, mais la force lui manqua. S'appuyant contre la porte, elle demeura immobile et toute palpitante, dans l'ombre.

IV

LE MARQUIS

M. de Rainville avait certainement dépassé la soixantaine ; mais, en dépit de ses rides, de sa moustache presque blanche et de son embonpoint, on reconnaissait en lui « un vieux beau », c'est-à-dire un « homme à bonnes fortunes » d'autrefois. Ses manières étaient hautaines, quoique familières, et il disait volontiers tout ce qui lui venait à la tête. On prétendait dans le pays qu'il était « braque », ce qui ne l'empêchait pas de prendre au besoin un grand air qui imposait.

Il portait une culotte de peau de daim, devenue un peu juste, des bottes molles à éperons d'argent, et une sorte de veste de chasse, à boutons de métal, qui n'était pas de première fraîcheur. Il tenait à la main un panama, éraillé sur les bords ; ses cheveux gris, coupés court, laissaient voir un crâne chauve, poli comme de l'ivoire. Tout cela sentait bien son gentilhomme campagnard, mais il s'agissait d'une splendeur passée plutôt que d'une splendeur actuelle. De même, le cheval attaché près de la porte était une bête de race ; seulement il devait porter son maître depuis bien des années, et tout l'art du tondeur n'avait pu lui donner l'aspect élégant qui lui manquait.

M. de Rainville salua les dames et son attention se porta d'abord sur Louise qui, de sa part, observait curieusement ce type étrange, assez peu ordinaire à Paris.

– Une charmante enfant ! dit-il avec le regard et le sourire du vieux connaisseur qui ne prend pas la peine de cacher son admiration ; est-ce votre fille, madame la débitante ?

La Bourinette se mit à rire.

– Y pensez-vous, monsieur le marquis ? s'écria-t-elle ; je suis moi-même demoiselle.

– Demoiselle ! hum !... Au fait, vous n'étiez que la gouvernante du bonhomme à la jambe de bois... Mais alors cette belle personne...

– Est ma remplaçante ainsi que sa mère, répliqua la Bourinette.

M. de Rainville tourna les yeux vers Mme Morlent, qui était toujours comme pétrifiée. Cette figure de duègne, qu'il entrevoyait à l'arrière-plan, ne lui disait rien sans doute, car il reprit avec son sans-gêne habituel :

– Ma foi ! ma bonne, vous ne m'en voudrez pas si je trouve que la clientèle ne perd rien à ce remplacement... Ah ça, poursuivit-il d'un ton différent, pensons à ce qui m'amène... J'aurais besoin de « papiers à billets » pour plusieurs mille francs.

La Bourinette tira de dessous le comptoir un carton contenant toutes sortes de feuilles timbrées. M. de Rainville en prit plusieurs et paya.

– Voilà, dit-il, de quoi battre monnaie. Je suis harcelé par des gens sans conscience et sans délicatesse... On perd le respect, ma chère demoiselle ; on n'a plus d'égards pour personne... A la vérité, ajouta-t-il pendant que son œil s'enflammait tout à coup, je ne saurais exiger du premier venu les égards que je ne trouve pas dans ma propre famille...

– Ainsi, monsieur le marquis, demanda étourdiment la Bourinette, votre procès contre M. votre frère.

– Mon procès, mademoiselle, ne regarde que moi.

M. de Rainville avait pris son grand air et la débitante n'osa pas ajouter un mot.

Mais aussitôt il s'apaisa, le sourire reparut sur ses lèvres.

– Adieu, mesdames, reprit-il ; j'aurai besoin d'une boîte de cigares, dès que les fonds seront en hausse. Au revoir donc !

Et il sortit en disant tout haut, comme à lui-même :

– Quelle jolie personne !

Une minute après, il s'éloignait au trot de son vieux cheval.

Alors seulement Mme Morlent secoua l'espèce de charme qu'elle subissait ; elle se redressa et respira longuement. Louise, qui n'avait pas remarqué le trouble de sa mère, dit à la Bourinette :

– Savez-vous qu’il n’est pas gêné, votre vieux monsieur ? Il s’exprime sur un ton...

– Que voulez-vous, mademoiselle ! on lui passe tout. car on assure qu’il est « timbré ». Son plus jeune frère. le comte de Rainville, qui demeure à deux lieues d’ici et qu’on appelle « le Rainville de Bois-Morand », essaye même en ce moment de le faire interdire. Le marquis est veuf, et son frère voudrait bien l’empêcher de gaspiller ce qui lui reste pour en hériter un jour. Telle est la cause du procès dont je parlais tout à l’heure et au sujet duquel j’ai été si vertement rembarée... Le marquis possédait autrefois de vastes propriétés ; mais il a toujours mené une vie de polichinelle, comme on dit, et du train dont il marche, il ne tardera guère à se trouver au bout de son rouleau.

Beaucoup de morceaux de terre, qui formaient la meilleure partie de son domaine, ont été vendus, et il est de plus en plus obéré. Il emprunte de toutes mains ; les papiers à billets qu’il vient de prendre sont destinés sans doute aux usuriers qui l’exploitent sans pitié... Il lui reste encore, quoiqu’elle soit criblée d’hypothèques, la propriété du château et de la forêt de Sergy, situés à un quart de lieue de la ville ; mais la forêt ne rapporte presque rien, tant on y a pratiqué de coupes sombres ; et le château va un de ces jours crouler sur la tête du propriétaire, tant il est en ruines.

Le marquis vit là pourtant avec une cuisinière et un vieux domestique de confiance, qui lui sert à la fois de valet de chambre, de garde-chasse et de palefrenier... Maître et domestiques ne font pas grande chère à Sergy ; le château, à certains jours, pourrait s’appeler « le chateau de la faim.

Et la Bourinette s’interrompt par un éclat de rire.

Louise demeura impassible ; peut-être éprouvait-elle quelque pitié pour le vieux gentilhomme réduit à des extrémités si cruelles. Mme Morlent qui, en dépit d’elle-même, avait écouté ces détails avec intérêt, demanda en essayant de raffermir sa voix :

– Et suppose-t-on, mademoiselle, que... le désordre... l’inconduite... soient encore aujourd’hui la cause de cette détresse ?

– Oh ! pour cela non, madame ; autrefois le marquis s’est livré à toutes sortes de bamboches, mais le proverbe dit : « Quand le diable devint vieux, il se fit ermite. » M. de Rainville s’est fait ermite. ou chasseur, ce qui est

tout un. Vous n'ignorez pas que, si la passion de la chasse s'empare d'un homme, elle peut le mener aussi loin que toute autre. Dans la saison, le marquis tiraille du matin au soir. Il est le maître de la forêt et s'est réservé, sa vie durant, la chasse sur les terres qu'il a vendues. En temps prohibé, il tue des lapins dans son parc, qui est vaste et clos de murs. On assure que son monde et lui ne mangent que du gibier. Les domestiques vendent l'excédent et s'en font une ressource... Aussi croirez-vous aisément que les braconniers, nombreux dans le pays, ne le portent pas dans leur cœur ; et cette canaille de Paturin, que vous venez de voir, pourrait en dire quelque chose. M. le marquis leur fait une guerre incessante ; il va lui-même, la nuit, avec son garde, pour les surprendre quand ils sont à l'affût... et, à ce métier, il finira par attraper tôt ou tard un mauvais coup...

– Mais, du moins, ce... marquis est-il bon pour les pauvres gens ?

– Il a la générosité d'un prince, madame ; pourvu qu'on ne braconne pas, il est la bonté même. Les pauvres des environs se chauffent uniquement avec son bois. Tenez ! il vient de prendre des papiers à billets, et quelques louis vont sans doute entrer dans ses poches. Le premier venu n'a qu'à se mettre sur son chemin pour en avoir une part ; le marquis donne sans compter... excepté à ses créanciers, par exemple... Quant à ceux-là, et ceux-là seuls, ils ne verront pas la couleur de son argent !

Il y eut un moment de silence ; Mme Morlent était plongée dans une profonde rêverie. Louise reprit bientôt de son air mutin :

– Eh bien ! moi, malgré ses manières hardies et ses paroles peu mesurées, je ne déteste pas trop ce vieux monsieur qui, dans une situation pareille, trouve moyen de rester gentilhomme... Il ne s'agit, après tout, que de le remettre à sa place, quand il en est besoin !

Sa mère la regarda avec une expression singulière. Louise n'y prit pas garde et demanda encore :

– Croit-on, mademoiselle Castorin, que ce frère, qui veut mettre en tutelle le pauvre marquis, réussira dans son projet.

– Qui sait ? La justice voit si drôlement les choses ! Le comte de Rainville est un homme dur, avare et, quoique très riche lui-même, il convoite les biens de son aîné. On a réuni un conseil de famille et on y a conté des histoires passablement curieuses au sujet du bonhomme.

L'interdiction n'est pas prononcée, il est vrai ; seulement, le marquis ne peut plus rien aliéner, et il fait tant d'extravagances que son frère, qui l'entoure d'espions, ne peut manquer d'obtenir une sentence contre lui.

L'arrivée de plusieurs clients interrompit cet entretien.

Jusqu'au soir, Louise ne cessa de se renseigner surtout ce qui concernait l'exploitation du bureau de tabac, et elle se renseigna si bien qu'elle eût pu déjà répondre aux pratiques. En revanche, Mme Morlent continuait de se montrer distraite, parfois agitée : elle souffrait visiblement et rien ne pouvait l'arracher à sa préoccupation. Louise, qui s'en était enfin aperçue, profita de l'heure du dîner pour annoncer à la Bourinette que sa mère et elle, se trouvant encore un peu fatiguées de la veille, lui laisseraient la surveillance du bureau pendant le reste de la soirée et ne reviendraient que le lendemain matin.

Les choses ainsi arrangées, elles retournèrent à leur auberge. Pendant le dîner, Mme Morlent manifesta la même tristesse, et sa fille attendait avec impatience le moment où elles seraient seules, pour lui en demander la cause. Aussitôt qu'elles furent remontées dans la chambre et qu'elles eurent refermé la porte, Louise s'écria :

– Au nom du ciel ! maman, qu'y a-t-il donc ?

La mère fondit en larmes.

– Mon enfant, répliqua-t-elle, la tâche que nous avons acceptée est au-dessus de nos forces ; pour ma part, je me sens tout à fait incapable de la remplir. Il faut quitter ce pays au plus vite, demander une autre résidence, donner notre démission... que sais-je ? Nous ne pouvons rester ici.

Un douloureux étonnement se peignit sur le visage angélique de Louise.

– Y pensez-vous, chère maman ? Ce serait une grave détermination ! Pour Dieu ! que s'est-il passé aujourd'hui ? Ce matin encore vous paraissiez résignée ! Avez-vous vu quelqu'un ou appris quelque chose.

– Non, non, interrompit Mme Morlent avec précipitation ; qui aurais-je vu, qu'aurais-je appris ? Seulement, l'expérience de cette journée m'a convaincue que nous ne pourrions nous faire, ni l'une ni l'autre, à ce pénible métier. Nos goûts, nos habitudes, notre faiblesse sont un obstacle insurmontable... Il vaut mieux revenir sur nos pas, s'il en est temps encore.

– Quant à moi, dit tristement Louise, je croyais avoir la bonne volonté et le courage nécessaires pour remplir les fonctions que nous avons sollicitées avec tant d’instances... et à moins que vous n’ayez des motifs particuliers...

– Encore une fois, quels motifs aurais-je en dehors de ceux que tu connais ?... Mais il y a moyen de tout arranger... Écoute-moi.

Et Mme Morlent exposa à sa fille le plan qu’elle avait conçu.

La Bourinette, en dépit d’elle-même, ne quittait pas sans regret le bureau de tabac qui lui donnait de l’importance dans la ville : aussi avait-elle fait entendre, pendant la journée précédente, que, si la gérance lui était laissée, elle payerait volontiers une rente annuelle de deux mille francs aux titulaires.

– Je n’ai pas répondu à cette proposition détournée, ajouta Mme Morlent, et nous sommes libres de lui donner suite ou non... Cependant, ne te semble-t-il pas, Louise, qu’avec une rente de deux mille francs, nous pourrions vivre paisiblement et selon nos goûts quelque part ? Non pas ici, par exemple ; ni même à Paris... mais dans quelque province écartée, où la vie ne serait pas dispendieuse...

– Pourquoi pas ici, aussi bien que partout ailleurs ? Vous paraissent avoir contre ce pays, qui me semble à moi beau et bon, des préventions inexplicables... Raisonçons et discutons un peu, si vous le voulez bien, le projet qui vous séduit.

En même temps, la jeune fille, avec une netteté et une précision merveilleuses, démontra à sa mère que, vu le dépôt du cautionnement, vu les dépenses du voyage et de l’installation, vu enfin les engagements contractés et certaines éventualités dont il importait de tenir compte, elles étaient dans l’impossibilité absolue, du moins pour le moment, d’essayer une combinaison nouvelle. Le peu d’argent qu’elles avaient apporté de Paris se trouvait déjà presque entièrement absorbé, et les chiffres, comme toujours, parlaient avec tant d’éloquence, que Mme Morlent demeura consternée et muette.

– Du reste, ma bonne mère, poursuivit Louise, ce qui présente aujourd’hui des difficultés insurmontables deviendra peut-être facile plus tard, quand nous aurons réalisé quelques bénéfices... Jusque-là, je vous en

conjure, prenons patience. Les inconvénients, qui. vous frappent à première vue, ne manqueront pas de diminuer ou même de disparaître dans l'avenir ; sinon, il sera toujours temps de prendre un autre parti... En attendant, poussons l'épreuve jusqu'au bout.

– C'est que tu ne sais pas... tu ne peux pas comprendre... Je prévois bien des choses douloureuses pour toi comme pour moi-même !

– Expliquez-vous, maman ; peut-être si vous parliez avec plus de clarté...

– Tu es trop jeune pour que je te dise... Allons ! continua Mme Morlent avec effort, le mal est sans remède. Ce que je crains ne se réalisera pas sans doute ; mais souviens-toi, chère petite, que, s'il arrive un malheur, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour t'en préserver.

– Un malheur !... Chère maman, vos chagrins prolongés troublent votre esprit toujours si juste et si droit ; vous vous créez des chimères ; votre imagination ébranlée vous fait voir partout des périls... Courage ! je vous le répète ; aimons-nous, soutenons-nous et nous vivrons ici en paix.

– Tu le veux, Louise ? répliqua Mme Morlent en soupirant, soit donc ! Nous mettrons notre confiance dans la bonté de Dieu.

Elles s'entretinrent encore quelques instants avec affection, et Louise put espérer qu'elle avait ramené quelque sérénité dans l'âme de sa mère. En effet, dès le lendemain matin, l'une et l'autre occupaient leur place à côté de la Bourinette, derrière le comptoir du bureau de tabac.

V

LA BARRE DE LA SEINE

Une dizaine de jours s'étaient écoulés, et Mme Morlent, ainsi que Louise, remplissait ses fonctions avec zèle. L'apprentissage pour l'une et pour l'autre n'avait pas été difficile ; il n'était besoin que d'attention, d'assiduité, et cette attention, continuellement excitée, avait pour effet de soustraire l'esprit à certaines idées pénibles. Aussi, ces dames s'étaient-elles habituées plus rapidement qu'on ne pouvait l'espérer à leur nouveau genre de vie, et la Bourinette, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire, avait pris congé.

Ce ne fut pas sans un cruel serrement de cœur que l'héritière du capitaine quitta ce bureau de tabac où elle avait régné si longtemps. D'autre part, pendant les quelques jours qu'elle venait de passer avec la mère et la fille, elle les avait trouvées si bienveillantes, que, malgré sa nature un peu brutale, elle éprouvait déjà pour elles une véritable amitié. Aussi pleurait-elle à chaudes larmes, quand elle transporta ses pénates au joli pavillon qu'elle avait loué à l'entrée de la ville, et elle répéta vingt fois aux dames avec effusion que si l'on avait besoin d'elle, « pour quoi que ce fût, » on pourrait la faire appeler « le jour comme la nuit ».

Après son départ, Louise et Mme Morlent s'étaient installées du mieux possible. Quelques meubles élégants leur arrivèrent de Paris par le chemin de fer, et, grâce à des réparations peu coûteuses, grâce surtout à une exquise propreté, le logement, naguère si triste et si sombre, du capitaine Bourinet, prit une face presque riante. Elles choisirent pour servante une jeune paysanne de quinze ou seize ans, peu jolie et qui ne savait pas faire

grand'chose, mais qui appartenait à une honnête famille et ne manquait ni d'intelligence ni de bon vouloir. La maison ainsi montée, il n'y avait plus qu'à se soumettre aux exigences du sort et à attendre des temps plus heureux.

La mère et la fille avaient un véritable succès dans la ville de Z*** ; il n'y était question que « des Parisiennes ». Leurs manières, polies quoique d'une extrême réserve, leur distinction, jusqu'à leur parler net et sonore, qui contrastait avec l'accent traînant du pays, tout contribuait à leur concilier la faveur publique. Du matin au soir, le bureau ne désemplissait pas, et les gros bonnets de la ville, tant hommes que femmes, s'y rencontraient. M. le maire, par exemple, renversait très souvent sa tabatière et se hâtait de réparer ce petit désastre. M. le juge de paix, en quittant son audience, ne trouvait jamais de londrès assez sec et, tout en bouleversant la boîte, il débitait aux marchandes les fantaisies de son esprit sarcastique et bizarre. Le vieux marquis de Rainville n'était revenu qu'une fois, et sans s'occuper de la mère, sur laquelle sa présence semblait encore produire une impression très vive, il avait dit en regardant la fille :

– Maugrebleu ! si j'avais seulement vingt-cinq ans de moins !

– Eh ! monsieur le marquis, répliqua Louise avec un petit ton délibéré qu'elle croyait pouvoir prendre à l'égard d'un homme de cet âge, vous auriez vingt-cinq ans de moins que vous n'en seriez pas plus avancé au bureau de tabac.

M. de Rainville, au lieu de se fâcher, se mit à rire.

– Elle est piquante, cette petite ! murmura-t-il.

Il remonta sur son vieux cheval et on ne le revit pas de quelque temps.

En revanche, Gustave de Ricart, le maître clerc, ne manquait pas un jour sans venir au bureau. Il faut croire que son mal de dents se prolongeait, car il avait continuellement besoin de cigarettes. Il n'en était pas plus bavard avec les marchandes, auxquelles il n'adressait que les paroles strictement nécessaires, ce qui faisait dire à Mlle Louise :

– Il est fort bien ce jeune homme ; mais décidément il est trop...

Et une petite moue achevait sa pensée.

Il n'y avait pas jusqu'à la *Gazette de la mèche* qui, depuis l'arrivée des dames Morlent, n'eût modifié ses allures. Les ouvriers du port. les pilotes,

les gens du marché, qui en étaient les « rédacteurs » habituels, avaient mis une sourdine à leurs propos, quand ils allumaient leur pipe à la veilleuse réglementaire. Si l'un d'eux laissait échapper une expression un peu trop raide, un autre ne manquait jamais de lui dire à demi-voix :

– Prends donc garde... Il y a là des jeunesses et des dames de Paris... Crois-tu être encore au temps de Bourinet et de Bourinette ?

Tel était l'état des choses quand arrivèrent les événements que nous allons raconter.

On sait que la Seine, aux approches de la Manche, est remontée, à chaque marée, par le flux, qu'on appelle « barre » ou « mascaret ». Ce flux, qui se fait sentir jusqu'à Jumièges, quelquefois même jusqu'au-dessous de Rouen, acquiert une extrême violence aux marées d'équinoxe et lorsque soufflent certains vents. Alors le courant marin, couronné d'écume blanche, refoule avec une impétuosité irrésistible la majestueuse rivière, qui paraît refluer vers sa source. L'eau douce et l'eau salée se livrent bataille ; une sorte de montagne liquide se précipite, avec un bruit formidable, vers l'intérieur du pays, couvrant les îles, inondant les rives, causant parfois de graves accidents aux habitants du littoral. Par bonheur, ce phénomène ne dure pas longtemps. La barre une fois passée, tout redevient calme ; il faut de l'attention pour remarquer le changement survenu dans le niveau du fleuve. Au bout de quelques heures, l'eau de mer est refoulée à son tour et la Seine reprend son aspect accoutumé.

Or, ce phénomène de « la barre de la Seine » n'est nulle part plus merveilleux qu'à Z*** et il devait avoir lieu sur une large échelle, un jour de grande marée annoncée par les almanachs. Bien que les Parisiens n'eussent pas, alors comme aujourd'hui, la curiosité de faire le voyage de Caudebec ou de Villequier pour jouir de cet imposant spectacle, il n'excitait pas moins d'intérêt dans le pays, et les dames Morlent, toujours confinées dans leur triste boutique, s'étaient promis d'assister à la représentation que devait ce jour-là donner la nature.

Donc, à l'heure indiquée, on laissa le bureau de tabac sous la garde de la petite servante Micheline, qui était déjà elle-même en état de servir les pratiques, et les deux dames, se tenant par le bras, se dirigèrent vers le quai. Le temps était beau, quoique nuageux ; une brise d'ouest, assez ronde,

soufflait par intervalles, et faisait espérer que la barre se montrerait dans toute sa puissance.

Si blasés que dussent être les habitants de Z*** sur la spectacle attendu, une affluence nombreuse avait lieu au bord de la rivière, où les bourgeois et les gens de loisir s'étaient donné rendez-vous. On s'y promenait par familles et par groupes en causant. Les impatients tiraient à chaque instant leur montre pour épier l'heure du phénomène : d'autres observaient l'immense surface du fleuve qui, devant Z***, a la largeur d'un bras de mer ; d'autres enfin prêtaient l'oreille pour saisir les grondements lointains de la barre qui, dit-on, se fait entendre plus d'une demi-heure avant son apparition.

Mme et Mlle Morlent, au milieu de cette foule, reçurent de nombreux saluts, mais personne ne les aborda. Était-ce timidité ou fierté provinciale ? Nous ne saurions le dire. Le maire, le juge de paix, le percepteur, le notaire, tous gens qui fréquentaient le bureau de tabac et « faisaient des grâces » aux débitantes, se trouvaient pourtant là ; mais ils étaient accompagnés de dames de leur famille, et aucun d'eux ne semblait avoir pitié de l'isolement des deux pauvres étrangères. Quoique la curiosité qu'elles excitaient n'eût rien d'hostile, la mère dit en soupirant sous son voile :

– Tu le vois, Louise, nous ne sommes plus que « les marchandes de tabac ! »

Louise se mit à rire et allait répondre, quand elles furent saluées, avec l'apparence du plus profond respect, par Gustave de Ricart, qui fit mine de leur adresser la parole. Sans doute le courage lui manqua, car, après un léger temps d'arrêt, il salua de nouveau et s'éloigna dans la direction opposée.

– Je savais bien ! murmura Louise en riant toujours ; ce n'est pas celui-là qui nous tiendra compagnie et nous expliquera la « barre de la Seine ! »

Cette attitude glaciale des habitants de Z*** gênait Mme Morlent, qui, parvenue au bout du quai, continua d'avancer au lieu de retourner en arrière.

– Il y a trop de monde ici, dit-elle à sa fille ; nous verrons mieux plus loin.

– Comme vous voudrez, chère maman.

Et elles se dirigèrent vers la campagne.

Elles suivaient une route qui d'abord était bordée de maisons ; mais bientôt les maisons devinrent plus rares et disparurent. D'un côté, s'étendait la Seine, avec ses vastes espaces d'un bleu verdâtre, dont rien encore ne troublait le calme imposant ; de l'autre, ces hautes falaises blanches, parsemées de buissons, qui donnent un caractère si pittoresque à ce paysage quasi-historique.

La mère et la fille, sans remarquer que le chemin était de plus en plus désert, poursuivaient leur promenade, en échangeant quelques paroles. Elles semblaient s'abandonner aux douces émotions que leur causaient la pureté de l'air, l'éclat de la lumière, les splendeurs de la nature, après avoir passé plusieurs jours dans l'atmosphère assez mal odorante de leur bureau de tabac ; et elles se sentaient revivifiées par la vue du ciel, des arbres et presque de la mer.

Comme elles se disposaient pourtant à revenir sur leurs pas, elles se trouvèrent en présence d'un nouveau paysage, qui méritait bien un regard. Entre deux des falaises crayeuses, qui accompagnaient le cours de la basse Seine, débouchait une vallée assez étendue et occupée presque entièrement par une forêt. Sur la lisière de ces grands bois, à quelques centaines de pas de la route, s'élevait une espèce de château, dont la distance ne permettait pas d'apprécier les détails, mais qui avait un aspect tout à fait majestueux dans son encadrement de sombre feuillage.

Mme Morlent s'arrêta.

– Voici sans doute, dit-elle avec intérêt, la demeure du marquis de Rainville, et ces bois ne peuvent être que la forêt de Sergy.

– Ah ! répondit Louise, vous voulez parler de ce vieil original qui fait encore le galantin. Ma foi ! pour un homme qu'on dit ruiné, sa propriété a fort bon air !

– Il n'en est pas plus heureux. et peut-être cette infortune de ses derniers jours a-t-elle été méritée !

Ces paroles furent prononcées avec une agitation visible. Louise regarda sa mère.

– En vérité, dit-elle, on croirait que vous connaissez ce vieux monsieur. qui n'est pas tout à fait le marquis de Carabas, malgré sa forêt et son

château.

Mme Morlent baissa la tête.

– Enfant ! dit-elle, comment le connaîtrais-je ? Seulement c'est un gentilhomme d'ancienne roche, et j'ai lieu de supposer.

– Ah ! maman, voilà le grand mot lâché ! C'est un gentilhomme, et la vieille noblesse a le don d'exciter votre sympathie. Vous ne pouvez oublier que vous-même. Cependant, vous n'avez guère, vous me l'avez dit bien des fois, à vous louer de votre famille ; et mon père, tout roturier qu'il était, valait à lui seul vingt marquis tels que ce M. de Rainville, je pense !

Cette observation parut redoubler le malaise de Mme Morlent.

– Ton père, Louise, répondit-elle, était le meilleur, le plus noble des hommes... Mais je ne sais où tu vas t'imaginer... Eh ! s'interrompit-elle tout à coup avec une sorte d'effroi, n'est-ce pas *lui* que j'aperçois là-bas ?

– Lui ! répéta Louise en se retournant ; qui donc ?

A moins de cinquante pas de là, débouchaient d'un sentier latéral deux hommes, équipés en chasseurs. Dans celui qui marchait en avant et avait un fusil sur l'épaule, il n'était pas difficile de reconnaître, malgré ses longues guêtres et sa casquette plate, le marquis de Rainville. Derrière lui, venait un petit vieux ratatiné, également armé d'un fusil, et portant sur sa poitrine une plaque en argent, qui brillait au soleil. A ce signe, on devinait La jeunesse, le garde particulier et le factotum du vieux gentilhomme. Un chien blanc, marqué de feu, allait et venait autour d'eux.

M. de Rainville et son fidèle suivant n'avaient pas vu les dames, et se dirigeaient tranquillement vers l'avenue du château. Mme Morlent, prise d'une frayeur subite et inexplicable, rabattit son voile, saisit sa fille par le bras, et l'entraîna hors de la route en murmurant :

– Évitons sa rencontre... viens par ici... viens vite !

Louise obéit machinalement ; elles quittèrent la voie publique et descendirent sur la grève, qui s'étendait entre les falaises et la Seine. La jeune fille-disait, tout en cédant à l'impulsion de sa mère :

– Bon Dieu ! chère maman, ce vieux monsieur vous fait donc peur ?

– Peur ! non pas. S'il te voyait, il serait capable avec sa galanterie surannée... et il ne conviendrait pas, dans cet endroit désert...

– Sa galanterie n'est plus que le rabâchage d'un vieillard, et je ne suis pas embarrassée pour y répondre... Mais, ajouta Louise en levant les yeux, nous ne sommes pas seules sur ces grèves... Que nous veut ce monsieur qui vient au-devant de nous en faisant des signes ?. Eh ! vraiment, c'est notre fumeur de cigarettes !. Ah çà ! il sait donc courir, s'il ne sait parler ?

Mme Morlent releva la tête et regarda dans la direction indiquée. Gustave de Ricart, en effet, arrivait en courant, agitait les bras d'une façon désespérée et poussait de grands cris. La mère et la fille, ne comprenant pas la cause de cette pantomime extraordinaire, continuaient d'avancer ; aussi bien le chasseur et son garde venaient de s'arrêter sur le bord de la route et les observaient, à leur tour, avec étonnement.

Gustave criait d'une voix haletante :

– Sauvez-vous ! Prenez garde ! Montez sur la route !

Les deux dames ne savaient toujours pas ce qu'on leur voulait. Enfin, s'étant retournées, elles comprirent la cause de ces démonstrations.

Depuis quelques instants, un bruit sourd et lointain se faisait entendre derrière elles. Ce bruit croissait de minute en minute, jusqu'à former un mugissement formidable ; mais, préoccupées d'abord par la présence du marquis de Rainville, puis par les gestes frénétiques du clerc, elles n'y avaient donné aucune attention, et ne soupçonnaient pas le péril dont elles étaient menacées.

Sur toute la largueur du fleuve, si calme naguère, glissait une ligne d'écume que le soleil faisait paraître éblouissante. Les eaux, brusquement troublées, se redressaient en un immense bourrelet que remontait le courant, avec la rapidité d'un cheval de course et en produisant ce grondement profond, puissant, continu, assez semblable à celui d'une grandiose cascade. Plusieurs grosses barques, éparses sur la rivière, manœuvraient précipitamment pour ne pas être renversées, tandis que d'autres, plus petites, disparaissaient tout à coup, comme si, surprises par le tourbillon elles venaient d'être englouties.

Mais ce qui se passait sur les rives devait surtout préoccuper les promeneuses. La barre d'écume s'avancait avec une majestueuse régularité en travers du fleuve et débordait au loin sur les grèves arides, s'irritant contre les moindres obstacles, rugissant, franchissant les roches,

rebondissant dans les airs, sans s'arrêter jamais. Or, évidemment, cette vague enragée, poussée par une force irrésistible, allait balayer la plage, et déjà elle frappait à quelque distance le pied des arbres qui bordaient la voie publique.

A cette vue, Mme Morlent et sa fille, oubliant tout le reste, poussèrent des cris perçants. La mère restait immobile, paralysée par l'effroi. Louise l'entraîna en disant :

– Regagnons la route... C'est là ce que ce brave jeune homme veut nous faire entendre... Vite, vite, je vous en conjure...

– Oui, oui., courons ! dit Mme Morlent éperdue, mon Dieu ! qui pouvait s'imaginer...

Elle n'acheva pas ; la montagne d'eau s'abattit sur Louise et sur elle avec fracas, les engloutit et sembla devoir les emporter dans son impétueux tourbillon. Au même instant, un léger cri, qui s'éleva, non loin d'elles, put donner à penser que le flot marin avait fait une troisième victime ; mais le flot poursuivit sa marche triomphante, sans s'attarder pour si peu de chose que de misérables existences humaines.

Heureusement, comme nous l'avons dit, la barre de la Seine, malgré ses allures fougueuses, est plus effrayante que vraiment terrible. La première vague passée, la seconde fut beaucoup plus faible, la troisième plus faible encore ; puis l'équilibre se rétablit, et le courant de la rivière ne fut plus contrarié que par le mouvement lent et uniforme de la marée.

Le choc de la vague avait été si subit, si brutal, que la fille et la mère, bien qu'elles se tinssent par la main, avaient été brusquement séparées, et chacune d'elles fut roulée par les eaux. Cependant, Louise ne perdit pas connaissance, et [quand, au bout d'une minute, elle se sentit déposée sur le sol avec aussi peu de cérémonie qu'elle en avait été enlevée, elle essaya de se relever et y parvint.

Son premier mouvement, après avoir écarté ses cheveux, qui se plaquaient sur son visage, fut pour chercher sa mère. Elle l'aperçut à quelques pas ; la pauvre dame était étendue sur le gravier. Il n'y avait plus qu'un peu d'eau qui descendait vers la rivière, pendant que la barre allait bousculer les curieux sur le quai de Z***, et déjà les grèves reprenaient leur aspect accoutumé.

Toutefois, Mme Morlent demeurait immobile et paraissait évanouie. Louise, conçut de vives alarmes.

– Maman... chère maman ! s'écria-t-elle, m'entendez-vous ?

Toute trempée elle-même, elle s'élança à travers les flaques d'eau, prit sa mère dans ses bras et lui souleva la tête ; Mme Morlent, les yeux clos, demeurait inanimée.

– Juste ciel ! est-ce qu'elle serait...

– Non, non, mademoiselle, dit une voix pénétrante à son côté ; ne vous inquiétez pas... Elle a été seulement étourdie par le choc du flot ; peut-être aura-t-elle été lancée contre quelque roche... La connaissance va lui revenir.

Celui qui parlait était Gustave de Ricart. Il avait été, lui aussi, renversé, culbuté, emporté un moment par la redoutable barre. Ses vêtements ruisselaient d'eau de mer et son chapeau avait disparu. Cependant, il essayait de sourire et ne conservait plus trace de son ancienne timidité.

– Monsieur, demanda Louise, êtes-vous sûr...

– Ce n'est qu'un étourdissement, je vous le répète... Ah ! pourquoi n'avez-vous pas regagné la route quand je vous faisais des signes pour vous avertir du danger ?

– Et pour nous avertir, monsieur, vous vous êtes exposé vous-même à ce danger ! Que faire ?... Maman ! chère maman ! reconnaissez-moi donc...

– Encore une fois, mademoiselle, rassurez-vous. Tenez, voilà qu'elle revient à elle !

En effet, Mme Morlent rouvrait languissamment les yeux. En se voyant dans les bras de sa fille, elle ne manifesta aucune joie. Une expression d'hébétement se montrait sur son visage blême, et elle murmura en frissonnant :

– J'ai froid.

Comme elle, Louise, et Gustave n'avaient pas un fil de sec sur le corps, et la brise aigre qui accompagnait la marée les faisait grelotter.

Louise embrassa sa mère.

– Courage ! dit-elle ; si seulement vous pouviez marcher en vous appuyant sur moi...

Mme Morlent ne répondit pas. Des gouttes de sang perlaient sur son front et provenaient, comme on l'avait soupçonné, d'un choc contre quelque une des roches disséminées sur la grève.

– Mon Dieu ! elle est blessée ! s'écria Louise.

– Ce n'est rien, mademoiselle, répliqua le clerc, qui avait rapidement examiné la plaie ; une simple contusion, et quand l'étourdissement sera passé... Il conviendrait peut-être de transporter madame votre mère dans la maison la plus voisine.

– Alors, mon garçon, dit une voix nouvelle derrière eux, la maison la plus voisine est la mienne et j'y recevrai volontiers ces pauvres dames, si mal munie qu'elle soit de bien des choses... Ah ! notre barre n'est pas galante ! Arranger ainsi mes chères marchandes de tabac !

Ces paroles étaient prononcées par le marquis de Rainville. Il venait de s'approcher avec la garde-chasse, l'endroit où se trouvaient les victimes de l'accident étant, à cette heure, complètement à sec.

– Vraiment, monsieur le marquis, dit Ricart, ces dames feront bien d'accepter votre invitation ; de prompts secours sont nécessaires à Mme Morlent...

– Morlent ! répéta le marquis, comme si ce nom éveillait en lui quelque souvenir.

Toutefois, sa mémoire ne lui fournit sans doute rien de précis, car, après une seconde de réflexion, il ajouta :

– Il faut venir à Sergy... Malheureusement cette pauvre dame est incapable de marcher, et ni Lajeunesse ni moi nous n'aurions la force...

– Je la porterai, si l'on veut, dit Ricart en regardant Louise ; le château n'est guère qu'à deux cents pas d'ici.

En toute autre circonstance, Louise, qui avait remarqué les appréhensions mystérieuses de sa mère au sujet du marquis de Sainville eût décliné l'invitation du vieux gentilhomme. Dans cette nécessité pressante, elle répondit :

– Que l'on fasse ce que l'on voudra... pourvu que l'on secoure ma pauvre mère au plus vite !

Elle essaya, aidée par Ricart, de relever Mme Morlent ; le marquis dit au garde-chasse :

– Toi, La jeunesse, précède-nous au château et ordonne à Jeannette de préparer bien vite une chambre pour ces dames.

– Une chambre ! répéta brusquement La jeunesse qui était de ces serviteurs d’ancien régime, fidèles mais bourrus ; eh ! monsieur le marquis, il n’y a qu’une chambre à peu près habitable au château. et c’est la vôtre.

– Alors on préparera la mienne, vieux raisonneur, et on allumera un grand feu dans la cheminée.

– Oh ! pour du feu, répliqua La jeunesse, nous avons de quoi en faire... C’est, je crois, tout ce que l’on pourra trouver chez nous.

Il prit le fusil de son maître, siffla le chien et marcha vers le château d’un pas rapide.

Mme Morlent, avec le secours de sa fille et de Gustave, était parvenue à se remettre sur ses pieds ; elle n’avait toujours qu’une vague perception de ce qui se passait, et quand elle essaya de marcher, elle ne put y réussir. Alors Gustave, sans attendre une permission nouvelle, la prit dans ses bras, la chargea sur son épaule et regagna la route, tandis que Louise la tenait par la main et que le marquis venait le dernier.

Ricart et les deux dames formaient un groupe piteux et navrant. Ils laissaient derrière eux une trace humide ; le vent, qui agitait leurs vêtements mouillés, les pénétrait jusqu’aux os. Pâles et défaits, ils semblaient tous avoir grand besoin de trouver un refuge.

Le maître-clerc avait trop présumé de ses forces en s’engageant à porter Mme Morlent jusqu’à l’habitation. Bientôt il fut tout essoufflé, et malgré le froid qu’il venait de ressentir, la sueur commençait à couler sur son visage. Comme on atteignait la petite avenue du château Mme Morlent fit entendre par signes qu’elle voulait essayer de marcher. On s’empressa de la remettre à terre, et soutenue d’un côté par Ricart, de l’autre par sa fille, elle fit quelques pas en chancelant.

Le marquis ne manquait pas d’offrir, en toute occasion, ses bons offices que l’on n’acceptait pas. Maintenant la malade paraissait vivement l’occuper. Il contemplait avec fixité cette figure, qu’il n’avait fait qu’entrevoir jusqu’à ce moment, et murmurait en secouant la tête :

– Bah ! Je me trompe !... Mme Morlent !... Oui, je rêve, et je suis comme ces vieilles ganaches qui croient reconnaître des personnes qu’elles

n'ont jamais vues !

La mère de Louise ne tarda pas à se trouver encore incapable d'avancer, et ses jambes se dérobèrent de nouveau sous elle. Gustave, un peu ranimé, se hâta de la replacer sur son épaule ; quelques minutes plus tard, on arrivait au château.

VI

L'HOSPITALITÉ

Le château de Sergy qui, de loin, avait un aspect imposant, n'était, vu de près, qu'une déplorable ruine. Son architecture ne manquait pas de noblesse, mais son toit effondré et couvert de mousse, sa façade lézardée, ses fenêtres aux volets pendants, offraient l'image de la désolation. Autrefois, une grille de fer en protégeait les abords ; mais elle avait disparu et on pénétrait librement, à travers les débris de la maçonnerie qui jadis lui servait de base, dans une cour raboteuse, hérissée de mauvaises herbes, encombrée de poutres vermoulues, de charrettes hors de service, de débris sans nom. Sur un côté de cette cour, se trouvait un bâtiment à moitié démoli, et à peine suffisant pour abriter un cheval ; c'était l'écurie, et la noble monture de M. de Rainville devait, elle aussi, regretter de meilleurs temps. Derrière le château, s'étendait un jardin abandonné, où croissaient plus de ronces et de chardons que de fleurs et de légumes, et un vaste parc, aux murs croulants, qui rejoignait la forêt voisine et avait lui-même l'aspect d'une forêt vierge.

Gustave et les deux malheureuses femmes ne semblaient guère en état de remarquer ces détails. Mme Morlent s'était évanouie une seconde fois, Louise n'était occupée que de sa mère, et le clerc, exténué de fatigue, ne songeait qu'à se maintenir en équilibre. M. de Rainville, qui à présent marchait le premier pour montrer le chemin à travers les embarras de la cour, se dirigea vers la grande porte du château, et on pénétra dans un immense vestibule, d'où montait un escalier de pierre à rampe de fer.

La jeunese et Jeannette se tenaient à l'entrée d'une pièce noire, servant de cuisine, et semblaient attendre les arrivants. Jeannette, solide gaillarde d'une cinquantaine d'années, avait à elle seule plus de vigueur que le maître

et le valet tout ensemble. A la vue de Gustave de Ricart, haletant sous sa charge, elle courut à lui.

– Miséricorde ! dit-elle, le pauvre gars n'en peut plus ! Donnez-moi la dame... la chambre est prête.

Elle prit Mme Morlent et l'emporta avec autant de facilité qu'elle eût fait d'un nourrisson ; puis, elle se mit à monter les larges marches de pierre, pour la plupart descellées et vertes de moisissures. Tout le monde la suivit.

Au premier étage, on se trouva dans une galerie, dont les fenêtres détraquées ne pouvaient faire obstacle à la pluie et au vent. Plusieurs chambres donnaient sur ce corridor ; mais les portes, ouvertes ou défoncées, permettaient de reconnaître qu'elles ne contenaient plus de meubles. Une seule était habitable, comme l'avait dit La jeunesse, c'était celle du marquis, et on y entra.

Elle était habitable, en effet, mais à la condition pour l'occupant de n'être pas trop difficile. Les meubles, autrefois magnifiques, ne conservaient plus trace de dorure : le crin passait à travers les trous des fauteuils ; les rideaux, raccommodés tant bien que mal, n'avaient plus qu'une couleur indéfinissable.

Aucun tapis ne recouvrait le carreau de briques ; tout était froid, démodé, sentant la détresse. Cependant, çà et là, on eût pu découvrir quelques petits objets précieux, porcelaines, statuettes de bronze, épaves d'une ancienne opulence : et, dans un cadre de chêne, un portrait en pied, représentant une belle femme du règne de Louis-Philippe, semblait être l'œuvre d'un maître moderne. Ce qui rachetait surtout la misère de cette chambre, c'était un grand feu que l'on venait d'allumer dans la cheminée de marbre et qui commençait à répandre une chaleur vivifiante.

Pour la première fois peut-être, le marquis eut vraiment conscience de sa pénurie, et il dit d'un air confus :

– Mon ménage de garçon n'est guère convenable pour recevoir des dames... Ma foi ! j'offre ce que j'ai... et à la guerre comme à la guerre !

Personne ne répondit à cette observation. Jeannette déposa Mme Morlent sur un vieux canapé qu'on apporta devant le feu.

– A présent, reprit-elle, il ne faut plus que des femmes ici... Les hommes qui voudront se chauffer trouveront du feu à la cuisine.

– Oui, Jeannette, nous nous retirons, répondit le marquis ; faites pour le mieux, et traitez ces pauvres dames comme moi-même.

– Suffit... Mais que tout le monde décampe au plus vite.

M. de Rainville, Gustave et La jeunesse s'empressèrent de descendre à la cuisine, vaste pièce enfumée, dont les meubles, ainsi que les murs, n'avaient plus d'autre teinte que celle de la suie. En revanche, comme l'avait annoncé Jeannette, un feu, non moins ardent que celui de l'étage supérieur, brûlait dans la colossale cheminée ; en fait de luxe, il n'y avait décidé ment que le feu au château de Sergy.

Ricart accepta un fauteuil de bois, poli par l'usage, que lui offrait le marquis devant le foyer. Il pouvait à peine se soutenir, et dès qu'il eut pris place, la chaleur dégagea une vapeur épaisse de ses habits mouillés.

M. de Rainville eût bien voulu lui offrir un réconfortant quelconque ; mais, hélas ! il n'y avait au château ni vin, ni liqueur d'aucune sorte. En revanche, il y avait du cidre, dont La jeunesse, sur un signe de son maître, apporta un pot avec deux verres. Ricart, par politesse, trempa ses lèvres dans la boisson normande.

– Je suis vraiment honteux, dit le marquis, de vous recevoir si mal... Mais si mon hospitalité laisse à désirer, mon brave garçon, vous savez qui en est l'auteur.

M. de Rainville, en prononçant ces paroles, avait pris un air sombre et dur. Gustave, au courant des affaires du marquis, répliqua timidement :

– Je croyais que l'interdiction demandée contre vous, n'étant pas prononcée encore, vous pouviez disposer librement de vos revenus ?

– Oui, ils sont beaux mes revenus ! s'écria le bonhomme avec amertume ; tenez ! poursuivit-il en montrant un perdreau et deux lapins que La jeunesse venait de pendre à une poutre du plafond, en voilà le plus net... C'est de cela que nous vivons ici, et quand la chasse est fermée... Ne savez-vous pas, ajouta-t-il en baissant la voix, que mon odieux frère, tout en demandant mon interdiction, me poursuit avec une inexorable sévérité pour une somme de quarante mille francs, avec intérêts depuis vingt ans. et il a fait saisir.

– Monsieur le marquis, répliqua Gustave, vous niez cette dette ; cependant Me Dumont, mon patron, a vu la reconnaissance signée de votre

main.

– Cette reconnaissance a été annulée par des actes postérieurs ; et moi, comme un étourneau, comme un sot, je n’ai pas songé à la réclamer en temps et lieu, Cet abominable Anselme, qui est vingt fois plus riche que moi, veut me tenir en tutelle, m’arracher de mon vivant tout ce qui me reste. Mais il n’en est pas où il croit ! ajouta le marquis avec violence ; puisque je suis fou, je ferai des folies... c’est mon droit. Je donnerai mon bien par testament à qui je voudrai... à La jeunesse, à Jeannette, par exemple !... ou bien, sacrebleu ! pourquoi ne me remarierais-je pas ? Mon premier mariage n’a pas été très heureux, je l’avoue ; quoique la marquise fût charmante, nous vivions chacun de son côté et nous ne nous sommes pas trouvés dix fois ensemble... J’aimais alors toutes les femmes, excepté la mienne... Mais n’importe ! je me remarierai... J’épouserai la première venue, noble ou non, pourvu qu’elle me plaise, et alors, de par tous les diables ! Anselme en sera pour son infamie et pour son avarice déçue.

– Prenez garde, monsieur le marquis ; peut-être vaudrait-il mieux faire avec M. votre frère un arrangement amiable...

Rainville allait s’emporter de nouveau ; Jeannette entra dans la cuisine.

– Ces dames vont mieux, dit-elle ; la mère n’a décidément qu’une écorchure à la tête ; nous avons pansé ça avec un peu d’eau de sel, attendu que nous n’avions pas autre chose... Dieu ! les belles créatures ! une peau si fine, si blanche !... Maintenant la mère et la fille veulent être seules, et elles m’ont chargée d’envoyer quelqu’un à Z*** pour leur rapporter des effets secs qu’on demandera à Micheline, leur servante.

– J’y vais moi-même, s’écria Gustave de Ricart en se levant.

– Vous, pauvre petit ! vous êtes encore tout trempé.

– La jeunesse pourrait se charger de cette commission, proposa M. de Rainville.

– Non, non, reprit Gustave d’un ton résolu ; mes habits achèveront de sécher sur moi et la marche me ranimera. Je sais ce qu’il faut dire à Micheline, et d’ailleurs si, comme je l’espère, M. Dumont est rentré de ses courses, je pourrai peut-être obtenir de lui. Au revoir donc, monsieur le marquis ; je ne serai pas longtemps absent.

Sans écouter les objections qu'on lui faisait, il sortit précipitamment, traversa la cour et partit dans la direction de la ville.

Pendant que le marquis s'entretenait en bas avec les domestiques, ses confidents habituels, Mme Morlent et Louise demeuraient enfermées dans la chambre du premier étage.

Elles s'étaient dépouillées de leurs robes de laine noire qu'elles avaient étalées devant le feu. En simple corset, belles toutes les deux, quoiqu'il y eût entre elles la différence de la fleur épanouie à la fleur en bouton, elles se serraient l'une contre l'autre comme deux sœurs, pour profiter de la douce température du foyer.

Au bout de quelques minutes, Mme Morlent, tout à fait remise, promena des regards curieux dans la chambre et chaque détail semblait lui inspirer un intérêt particulier. Elle devinait la misère réelle qui se cachait sous ces débris d'opulence et ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse. Du reste, dans cette pièce où M. de Rainville passait une partie de son existence et où se trahissaient toutes ses habitudes, on n'apercevait ni un livre ni un journal. Le marquis était de ce homme, comme il y en a encore malheureusement beaucoup en France, qui ne lisent rien, qui, absorbés par la vie matérielle, demeurent étrangers aux événements, aux idées de leur temps et de leur pays. En revanche, on eût pu voir dans deux vases chinois un peu ébréchés, qui ornaient une console, bon nombre de papiers timbrés couverts de grimoire ; les pièces de procédure semblaient être les seuls papiers que l'on lût à Sergy.

Ce qui étonnait le plus Mme Morlent dans cette chambre, c'était de s'y voir.

– Moi ! moi ici ! murmurait-elle.

Ses regards se fixèrent longuement sur le portrait en pied dont nous avons parlé.

– C'était sa femme poursuivit-elle ; comme elle était jolie !

– La femme de qui ? demanda Louise ; de qui parlez-vous donc, chère maman ?

– De sa femme. la défunte marquise.

– La femme du vieux monsieur qui nous reçoit chez lui ! dit Louise avec étonnement ; eh ! que nous importe ?... Allons ! poursuivit-elle en passant

ses beaux bras nus autour du cou de sa mère, vous avez encore, je crois, quelque peine à reprendre votre assiette ordinaire. Calmez-vous, et songeons à quitter cette maison au plus vite.

– Oui, oui, j’ai hâte de rentrer chez nous... Notre place n’est pas ici, ma fille.

– Ce noble campagnard se montre pourtant convenable et plein d’obligeance. Je ne sais pourquoi, chère maman, je m’imagine toujours que vous l’avez rencontré autrefois dans le monde et que vous le connaissez.

– Si je le connaissais, il me connaîtrait aussi. Et tu as vu qu’il n’était occupé que de toi !

Ces dernières paroles étaient prononcées avec une sorte d’amertume ; toutefois, Louise n’y vit qu’une expression de mécontentement pour les galanteries surannées du marquis à son égard.

Une voiture légère s’arrêta dans la cour, et, au bout d’un moment, on frappa à la porte de la chambre.

C’était Jannette et la petite servante de ces dames. Micheline venait de la ville, avec du linge et des vêtements. Gustave de Ricart était allé, toujours courant, lui conter l’aventure, et Micheline, ayant fermé en un tour de main le bureau de tabac, avait fait en toute hâte un paquet de ce qui pouvait être utile à ses maîtresses. Pendant ce temps, le clerc s’était rendu à l’étude ; le notaire venait de rentrer dans une espèce de grand cabriolet, qui lui servait pour ses courses, et Ricart avait obtenu facilement la permission d’en disposer. Il avait donné place à Micheline dans la voiture, qu’il conduisait lui-même, et c’était ainsi qu’ils arrivaient ensemble au château.

Les deux dames restèrent dix minutes enfermées avec Micheline, puis sortirent transformées de la chambre. Louise était drapée dans une mante de soie noire et coiffée d’un petit chapeau de feutre, fort gracieux, auquel sa figure encore pâlie empruntait une expression mutine. Mme Morlent s’enveloppait d’un ample cachemire des Indes, qui, quoique un peu fané, avait dû être d’une grande valeur. Par-dessous son chapeau, séché tant bien que mal, un bandeau recouvrait sa blessure et lui cachait le front. La servante marchait la dernière, portant les effets qu’elles venaient de quitter.

Comme elles cherchaient le maître de la maison pour lui présenter leurs remerciements, le marquis, honteux d’être vu dans sa cuisine, s’empressa de

gagner le vestibule. Mme Morlent dit tout bas à sa fille :

– Parle-lui, toi.

Louise la regarda d'un air étonné ; néanmoins, elle exprima en fort bons termes leurs remerciements pour l'accueil amical qu'elles avaient reçu à Sergy.

– Il n'y a pas de quoi, ma belle enfant ! répliqua le marquis avec un sourire à la fois triste et hautain. Je ne laisse pas voir volontiers à quel état m'ont réduit les torts des autres... et les miens peut-être ! Mais les circonstances étaient pressantes ; vous me pardonnerez, je l'espère, l'insuffisance de mon hospitalité.

La mère et la fille s'inclinèrent en silence.

– Allons ! adieu, mes belles dames, reprit M. de Rainville ; j'irai un de ces jours m'assurer que cette aventure n'aura pas eu pour vous de suites fâcheuses.

En causant, on était arrivé dans la cour. Gustave de Ricart, assis sur le devant de la voiture, maintenait le cheval. Le marquis, avec une politesse qui sentait l'homme du monde, offrit la main à Mme Morlent pour l'aider à monter. Au moment où Louise s'avavançait pour monter à son tour, il l'embrassa en disant avec bonhomie :

– Eh ! morbleu ! il faut bien que mon hospitalité me rapporte quelque chose !

Louise, toute confuse, se hâta de prendre place. La mère, remarquant cette familiarité du marquis, parut vivement émue :

– Il t'a embrassée ! murmura-t-elle pendant que Micheline se hissait à son tour dans la voiture avec son fardeau.

– Bah ! répliqua Louise avec insouciance, ce sont les privilèges de son âge.

Et la voiture partit, pendant que Jeannette, debout sur le seuil de la porte, disait avec admiration :

– Personne ne sait comme elles sont belles !

On avait repris le chemin de Z***. Mme Morlent gardait le silence. Louise crut devoir remercier Gustave de Ricart, dont la présence d'esprit, le zèle et le dévouement leur avaient été si utiles dans cette désagréable aventure.

Le jeune homme éprouva un nouvel accès de la timidité qu'il avait secouée depuis si peu de temps.

– Mademoiselle, balbutia-t-il, je suis heureux que le hasard m'ait permis...

Et il resta court.

Cependant il reprit par un effort de volonté, en fouettant machinalement le cheval :

– Je cherchais depuis longtemps l'occasion de donner une marque de respect et de sympathie à la veuve et à la fille de l'illustre Morlent, qui a été une des gloires scientifiques de la France contemporaine.

– Quoi ! s'écria Louise, vous avez entendu parler de mon père ?

– De mon mari ? ajouta Mme Morlent qui sortit de sa torpeur.

Gustave expliqua qu'il avait lu souvent, dans le journal qu'on recevait à l'étude, le compte rendu des travaux accomplis par M. Morlent ; il en cita plusieurs, et semblait en apprécier toute l'importance.

Les deux dames étaient ravies.

– Ah ! disait Louise avec attendrissement, il y a donc une personne ici pour comprendre combien nous devons être fières de notre nom !

– Monsieur de Ricart est le seul peut-être, dit Mme Morlent ; mais le suffrage d'un jeune homme de cœur et d'intelligence a son prix.

Gustave était confus à son tour. Afin de se tirer d'embarras, il profita de quelques désordres causés sur la route par la barre de la Seine, pour conter aux dames qu'elles n'étaient pas seules victimes de ce phénomène aquatique. La vague sournoise et brutale qui s'était ruée sur elles avait, à Z*** même, continué ses exploits. Envahissant tout à coup le quai, sur lequel une bonne partie de la population était réunie, elle avait inondé les uns, culbuté les autres, et mis tous les curieux en fuite. M. le maire y avait perdu son chapeau, M. le juge de paix ses lunettes. Des douches gigantesques avaient été administrées à une foule de gens qui n'en désiraient pas, et, en longeant le quai, le clerc montrait encore de nombreuses traces du désarroi public.

Il contait avec tant de verve et de bonne humeur, que Louise riait aux éclats ; Mme Morlent elle-même, bien qu'elle parût toujours sous le coup de graves réflexions, ne pouvait s'empêcher de sourire. Comme l'on

approchait de la maison, Louise se pencha vers sa mère et, désignant le jeune homme par un geste imperceptible, elle dit tout bas :

– Maman, vous voyez qu'*il* parle à présent ?

– Oui, et même il parle fort bien.

La voiture s'arrêta devant le bureau de tabac et Micheline, sautant à terre, se mit en devoir de déverrouiller la porte. Mme Morlent, à son tour, adressa des remerciements à l'obligeant Gustave, et celui-ci demanda, comme le marquis, la permission de venir s'informer de ces dames.

– Eh ! monsieur, répondit la mère avec une gaieté forcée, oubliez-vous que la veuve et la fille du savant Morlent sont toujours et forcément visibles, quand on a un timbre-poste ou un cigare à acheter !

VII

LA GAZETTE DE LA MÈCHE

Au bout de quelques jours, le bureau de tabac avait repris son train accoutumé. L'indisposition de Mme Morlent, à la suite de l'aventure que nous venons de raconter, fut sans aucune gravité, et dès le surlendemain, la mère de Louise reparut derrière le comptoir.

Cela n'avait pas empêché la Bourinette, à qui son oisiveté commençait à peser beaucoup, d'offrir encore ses services « pour faire l'intérim » ; mais on les avait refusés poliment et Louise, aidée de la petite servante, avait pu suffire à tout.

C'est que Louise, quoique élevée dans le bien-être et même dans une apparente opulence, n'en possédait pas moins cet esprit pratique, cette initiative que l'on rencontre souvent chez de jeunes Parisiennes. A une époque où tout change dans la société, beaucoup de familles pressentent des éventualités redoutables et se mettent en garde contre certains revers de fortune. Mlle Morlent avait reçu une éducation soignée, mais n'ignorait rien de ce que doit savoir une bonne maîtresse de maison. Son père voulut qu'elle obtînt le diplôme d'institutrice, ce baccalauréat des demoiselles, et de plus, on lui avait inspiré les idées solides, les goûts sérieux, qui sont d'un usage continuel dans le cours de la vie. Elle était donc, quand vint le malheur, toute préparée à subir cette épreuve, et avait accepté courageusement les devoirs comme les ennuis de sa situation nouvelle.

A la voir servir les pratiques, leur répondre avec aisance, quoique avec une retenue extrême, on eût pu croire que, depuis sa naissance, elle vivait dans un bureau de tabac. Toujours alerte, pimpante et gaie malgré sa réserve, elle avait pris les allures d'une accorte marchande.

Mme Morlent ne comprenait rien à cette rapide transformation, due surtout, comme nous l'avons dit, à l'aptitude étonnante de certaines Parisiennes pour s'accommoder au milieu dans lequel elles sont destinées à vivre ; mais, au lieu de s'en plaindre, il fallait s'en féliciter, et elle voyait avec bonheur que sa fille, du moins, ne souffrait pas du changement survenu dans leur sort.

Un matin, Louise était seule dans le « bureau » pendant que sa mère et Micheline s'occupaient, dans l'arrière-boutique, de quelques soins du ménage. La jeune débitante n'avait qu'à élever un peu la voix pour qu'elles accourussent l'une et l'autre ; mais, aguerrie déjà dans l'exercice de sa profession, elle n'était pas capable de prendre l'alarme sans motif raisonnable.

C'était jour de marché ; la place voisine regorgeait de campagnardes qui vendaient, de bourgeoises qui faisaient leurs provisions. Un saltimbanque battait à tour de bras sur un méchant tambour, afin d'appeler le public ; un chanteur des rues accompagnait avec un violon criard je ne sais quelle lamentable complainte. Le monde affluait dans le bureau, et ces bruits, ce mouvement, cette activité ne semblaient nullement déplaire à Louise. Sans cesser de montrer bon visage à tous venants, elle pesait le tabac avec dextérité, le pliait et offrait à la pratique, de sa main fine et blanche, un petit paquet de tournure élégante. Il y a des dons naturels, et la charmante jeune fille faisait tout avec grâce. même les cornets.

La foule commençait à diminuer dans la boutique et sur la place, quand entrèrent deux personnes. L'une était Paturin, le braconnier, avec sa blouse débraillée, son chapeau de travers et sa mine à la fois sinistre et railleuse. L'autre était une grande fille, d'environ vingt-cinq ans, rouge de cheveux, les joues couvertes de taches de rousseur, ayant des cils blonds comme le poil d'une génisse : du reste, elle avait un air doux et honnête. Coiffée d'un bonnet plat, elle portait un de ces amples tabliers à manches, fermés par derrière, en usage pour certaines ouvrières. Elle travaillait, en effet, dans une filature de la ville, et elle était la fille de Paturin,

Elle s'avança d'un pas rapide vers le comptoir, pendant que l'ancien colporteur suivait d'un air gauche et bourru.

– Tenez ! dit-elle à Louise en désignant son père, donnez-y en pour cinq sous... avec une pipe d'un sous... voilà !

Elle tira de la poche de son tablier trente centimes qu'elle posa sur la table. Puis, se tournant vers Paturin.

– Es-tu content ? dit-elle...

– Fallait mieux me donner l'argent. Jacquotte, gronda Paturin.

– Oui, pour que tu ailles le boire !... Faut que tu fumes, pas vrai ? Eh bien ! fume à ton aise... Je paye pour cela, mais pas pour le reste... On a tant de mal à gagner sa pauvre vie ! Le prix des journées baisse toujours... Mais c'est fini, n'est-ce pas ?... Bonjour, papa !... La cloche va sonner et je retourne à la fabrique.

Jacquotte salua d'un signe et partit en courant, tandis que Paturin prenait le tabac et la pipe sur le comptoir.

– Oh ! les enfants ! grommelait-il, quelle misère !

Il s'assura d'un coup d'œil que sa fille était déjà loin, et dit à Louise en baissant la voix :

– Hein ! la petite demoiselle, une idée ! Si vous repreniez ça et si vous me rendiez les six sous ?

– Je ne fais pas de pareils marchés, répliqua sèchement Louise ; on vous livre ce que vous avez acheté... Tout est dit. Salut !

– C'est dommage ! Je serais allé boire un petit verre chez la mère Chapitel... J'ai si soif !... Oh ! les enfants !

– N'avez-vous pas de honte ? reprit Mlle Morlent avec indignation pendant que Paturin se décidait à charger sa pipe neuve ; votre fille, qui me semble être une bonne et brave ouvrière, a prélevé sur le prix de sa journée l'argent de votre tabac, et vous voudriez encore la tromper ? C'est fort mal !

– Bah ! qu'est-ce que ça lui fait ? Si j'aime mieux boire que fumer, moi !... Cette Jacquotte, avec les trente-cinq sous qu'elle gagne à la fabrique, se donne des airs de me loger et de me nourrir... Si ça ne fait pas suer ! Mais les temps sont si durs !... Les affaires vont si mal !... Enfin, on se tirera de là et on n'aura plus besoin de ces ingrats... à qui l'on a pourtant donné l'existence ! ajouta-t-il avec une emphase sentimentale.

Louise ne l'écoutait plus, et il s'était mis à allumer sa pipe, en faisant de grosses bouffées, quand un nouveau personnage entra.

Celui-là semblait devoir être placé de quelques degrés plus bas encore que Paturin dans l'estime des honnêtes gens. C'était un grand gaillard, maigre, efflanqué, aux yeux rouges, au nez trognonnant. Il était vêtu de haillons prétentieux et coiffé d'un vieux feutre, que surmontait un nœud de ruban flétri, en guise de cocarde. Il avait sur son dos le tambour de bois, à moitié crevé, que l'on entendait résonner depuis le matin sur la place voisine. Cet homme tenait en laisse deux pauvres chiens crottés, dont l'un était vêtu d'une crinoline et avait un chapeau à fleurs, tandis que l'autre, habillé d'un lambeau de drap écarlate, un chapeau à plumet attaché sur la tête, était censé porter le costume d'officier anglais.

Le saltimbanque, avec son équipage, s'approcha du comptoir, toucha son feutre et demanda, d'une voix enrouée, pour deux sous de tabac à fumer.

Louise le servit avec sa dextérité ordinaire.

« L'homme aux chiens », car c'est ainsi qu'on appelait le bateleur dans la ville, porta la main à la poche qui contenait sa recette de la matinée comme pour payer son acquisition ; mais, se ravisant, il dit de sa voix caverneuse :

– Eh ! ma belle demoiselle, ne voulez-vous pas voir travailler « mes artistes ?... » Ça en vaut la peine... Allons ! *milord* et *milady*, ajouta-t-il en se tournant vers ses chiens et en donnant une secousse à la laisse, développez vos talents... Saluez l'honorable bourgeoise. et la compagnie !

Les deux malheureuses bêtes se dressèrent sur leurs pattes de derrière et firent un peu au hasard des salutations grotesques, en agitant la queue... ce qui n'était pas dans le programme.

Quoique Louise ne pût s'empêcher de rire, elle dit avec fermeté :

– Assez, assez, mon brave homme !... Pas de représentation ici... Gardez l'argent du tabac, je vous le donne... mais que « vos artistes » réservent leurs talents pour une meilleure occasion !

C'était sans doute ce que voulait le saltimbanque, car il toucha de nouveau son chapeau pour remercier, fit signe à *milord* et à *milady*, qui retombèrent avec une visible satisfaction sur leurs quatre pattes ; puis, tirant de son gousset un affreux brûle-gueule, il se mit à le charger.

Paturin, de son côté, était resté près de « la mèche » et avait été témoin de tout ce qui venait de se passer. L'homme aux chiens paraissait exciter sa curiosité et il le dévisageait sans gêne.

Quand ils se trouvèrent l'un en face de l'autre, l'ancien colporteur dit à brûle-pourpoint :

– Camarade, ne serais-tu pas, par hasard, *un quelqu'un* que j'ai connu dans le temps, qu'on appelait Pierre Branchu, dit Gorge-Pavée ?

Le saltimbanque tressaillit, comme s'il avait des raisons particulières pour ne pas permettre une enquête au sujet de son identité. Il jeta un regard oblique sur Paturin et lui dit avec embarras :

– Je ne te connais pas, toi.

– Tu crois ? cherche bien... Voyons ! as-tu oublié Paturin... qu'on appelait Paturin-du-bord-de-l'eau ?

A ce nom, les traits du saltimbanque se détendirent tout à coup.

– Ah ! oui... Paturin ! reprit-il, un ancien du cabaret de l'Ancre d'Or... Oui, dans le temps, nous avons plus d'une fois rigolé ensemble... Touche donc là... Hum ! tu n'as pas l'air non plus d'avoir fait fortune ?

– Que veux-tu, mon vieux ! Des spéculations malheureuses... la guerre d'Amérique, des revers... Mais j'ai une fille qui gagne gros... Ah ça ! et toi, qu'es-tu devenu ?

– Tu sais bien que j'étais allé. avec des marins du Havre, chercher de l'or en Californie.

– Et tu en as trouvé ?

– Non ; nous arrivâmes trop tard ; le métier était gâché... La misère !... Alors, comme il se disait qu'on venait de découvrir en Afrique, du côté du Cap, des champs de diamants, je suis allé au Cap.

– Et tu as ramassé des diamants ?

– Non. des sauvages vous travaillaient l'échine. On crevait de faim, de soif et de chaleur... Il a fallu bien vite déguerpir... Alors j'ai roulé ma bosse dans les cinq parties du monde... Mais partout, pas de chance... et de la vache enragée !... Il a fallu revenir au vieux pays et, comme je connaissais l'état, je me suis fait « montreur » de chiens savants... Il y a de fichus quarts d'heure, mais on vit... A présent, Paturin, toi qui as des enfants riches, payes-tu quelque chose ?

– Pas moyen ici... J'avais demandé, dit Paturin d'un air important, en regardant Louise, qu'on établît dans cette maison un débit de casse-poitrine... paraît qu'on fait la sourde oreille !

– Eh bien ! viens-t-en dans le faubourg. Je sais un bon endroit... C'est moi qui régale... et nous renouerons connaissance.

Paturin n'était pas homme à refuser une pareille invitation ; il se disposait à suivre son ancien compagnon de débauche, quand un cavalier s'arrêta à la porte de la boutique, attacha son cheval à l'anneau de fer scellé dans le mur et entra. On a deviné le marquis de Rainville.

Le vieux gentilhomme semblait préoccupé ; il marchait rapidement, en faisant sonner ses éperons et en agitant sa cravache.

A la vue du braconnier, il s'arrêta et prit une attitude si menaçante, que Paturin se jeta de côté avec effroi.

– Ah ! coquin, dit le marquis, te voilà donc ? C'est toi qui, la nuit dernière, as posé des collets jusque dans mon parc ?... Mais, cette fois, il t'en cuira, fainéant, voleur de gibier !... La jeunesse, mon garde, t'a vu ce matin, au petit jour, quand tu franchissais une brèche de la muraille. Il t'a parfaitement reconnu et vient de te dresser un bon procès-verbal... Si tu n'as pas de quoi payer l'amende, tu iras en prison, vaurien ! Je ne te ménagerai pas, tu peux y compter.

Ce mot de « procès-verbal », qui sonne toujours si désagréablement aux oreilles d'un braconnier, redoubla les alarmes de Paturin. Il répondit avec une humilité douceuse :

– Ce n'est pas moi, monsieur le marquis, parole d'honneur ! Votre La jeunesse peut être un brave homme, mais il est vieux et n'y voit plus bien clair... On vous aura fait des propos sur mon compte... Moi, un braconnier ! je n'ai pas même de fusil...

– Ton fusil, je le sais, n'entre jamais dans la maison. Tu le caches dans les fourrés, dans les trous d'arbre. D'ailleurs, c'est surtout avec des collets que tu prends mes lièvres et mes lapins... dont j'ai besoin pour moi.

Paturin crut voir une intention facétieuse dans ces paroles.

– On prétend, en effet, monsieur le marquis, répliqua-t-il, que vous ne vivez que de ça au château, et ce serait bien mal de vous couper les vivres... Mais je vous jure qu'on se trompe à mon égard... Ah ! ce n'est pas le digne M. le comte de Rainville, votre frère, qui aurait de pareilles idées sur moi ! Quand je le rencontre, là-bas, du côté de Bois-Morand, d'où on l'appelle, comme vous savez, « le monsieur de Rainville de Bois-Morand »,

il ne passe jamais sans me dire un petit mot d'amitié... Quelquefois même il me donne de quoi boire la goutte, quoiqu'il ne soit pas *donnant*, comme personne ne l'ignore !

Si Paturin, qui sans doute voulait amadouer le marquis, espérait y réussir en parlant de la bienveillance que lui témoignait « le Rainville de Bois-Morand », il s'était singulièrement trompé. Le marquis s'élança sur lui, le saisit par le mauvais madras qui lui servait de cravate, et le secoua avec vigueur, en s'écriant :

– Misérable ! Je comprends tout, à cette heure : tu es l'espion de mon frère !... Ce n'est pas seulement pour me dérober mon gibier que tu pénètres dans mon parc, c'est pour épier mes actions et pour en rendre compte à Anselme, qui veut s'emparer de mon bien, me faire interdire comme fou... Mais, toi et lui, vous y perdrez vos peines, vois-tu ! Je le confondrai... Quant à toi, je ne sais ce qui me retient de t'assommer, de te moudre les os, de...

– Monsieur le marquis ! s'écria Louise avec un accent d'angoisse en se levant.

Au son de cette voix douce et suppliante, M. de Rainville, déjà prêt à passer de la parole à l'action, lâcha Paturin, qui n'essayait pas de se défendre.

– Tiens, va-t'en bien vite, lui dit-il ; je serais capable... Va-t'en, je te le répète, et remercie cette gentille demoiselle qui me rappelle que je ne dois pas me compromettre avec un chenapan de ta sorte.

Paturin n'en demanda pas davantage. Il ramassa les débris de sa pipe neuve, qui s'était cassée pendant que M. de Rainville le secouait avec vigueur, et il se disposa à partir. Branchu, qui avait assisté en silence à cette altercation, se pencha vers son ancien ami :

– Veux-tu que je tombe dessus ? dit-il tout bas en désignant Rainville par un mouvement d'épaules ; ou bien encore, je peux le faire mordre par milord et milady !

Paturin ne répondit pas et fit signe à l'homme aux chiens de le suivre. Pour lui, en s'éloignant, il jeta au marquis un regard sombre, chargé de haine, qui ne présageait rien de bon pour l'avenir.

M. de Rainville ne daigna pas s'en apercevoir et s'approcha de Louise, que cette scène avait rendue toute tremblante.

VIII

UNE DEMANDE INATTENDUE

Au bruit de la dispute, Mme Morlent et Micheline étaient accourues. Toutefois, Mme Morlent, ne voyant plus que le marquis, se hâta de rentrer dans l'arrière-boutique, pendant que la petite servante prenait place à côté de sa jeune maîtresse pour l'assister au besoin.

– De grâce, ma belle enfant, veuillez m'excuser, dit M. de Rainville ; je vous ai fait peur, je crois... Je n'ai pu me contenir devant cet effronté vaurien... j'en suis moi-même bouleversé.

Sur un mot de Louise, la servante apporta une chaise de paille et le marquis s'assit.

– De pareilles secousses, reprit-il au bout d'un moment, seraient capables de me causer une attaque d'apoplexie, ce qui réjouirait fort mon aimable frère... Ah ! ma chère demoiselle, si j'ai eu des torts autrefois, je les expie cruellement à cette heure ! Sans conseils et sans amis, persécuté par mes parents, accusé de folie par quelques-uns, je vis triste et délaissé.

Ces paroles étaient dites avec une émotion profonde ; il sembla même à Louise que le vieux gentilhomme avait des larmes dans les yeux.

– Je vous plains, monsieur le marquis, répondit-elle ; quels que soient les torts dont vous vous accusez, vous êtes bon et charitable...

– Merci, chère petite ; cela fait plaisir de s'entendre dire ces choses-là par une jolie bouche... Ah ! tenez, tout le mal vient de ce que je suis sorti, volontairement ou non, des voies ordinaires. A mon âge, un homme doit avoir une femme, des enfants, une famille enfin. Mon mariage n'a pas été heureux ; non que j'eusse à me plaindre de la défunte marquise ; mais de consentement mutuel, nous vivions, elle au nord, moi au midi. Devenu veuf, j'aurais eu raison de me remarier dans des conditions meilleures ; cela

eût empêché les tribulations que j'éprouve de la part... Mais sacrebleu ! poursuivit-il en s'animant, il n'est pas encore trop tard pour prendre un parti de ce genre... J'y pense beaucoup, surtout depuis quelque temps.

Et il dardait un regard ardent sur Louise.

Mlle Morlent ne prenait pas au sérieux les fantaisies de ce « braque », dont on racontait tant d'actions excentriques.

– En ce cas, monsieur le marquis, dit-elle avec bonne humeur, il faut vous remarier.

– Eh ! quoique je ne sois plus jeune, je ne serais pas un aussi mauvais parti qu'on le suppose... D'après les hommes d'affaires, toutes mes dettes payées, la vente de mes biens produirait encore cinquante mille écus... La forêt de Sergy a été fort malmenée ; cependant elle présente d'immenses ressources... Aussi, quoique l'on m'ait mis provisoirement dans l'impossibilité de vendre, je peux encore emprunter et trouver un peu d'argent sur ma signature... et ceci me fait souvenir, mademoiselle, qu'avant de partir, j'aurai besoin de deux papiers à billets de mille francs chacun.

– Voilà, monsieur, dit la jeune marchande.

Elle prit dans un carton deux papiers timbrés qu'elle étala prestement devant M. de Rainville. Il les serra dans son portefeuille et paya.

On pouvait croire que cet intermède commercial aurait rompu la conversation ; il n'en fut rien, et le marquis reprit bientôt :

– Je vous disais donc, ma charmante, que je pense à me remarier ; d'abord pour donner satisfaction aux sentiments de mon cœur, puis aussi pour faire enrager mon indigne frère et toute ma séquelle d'héritiers.

– Et moi, monsieur le marquis, je vous répondais que la chose me semblait aisée... Vous n'avez qu'à chercher, dans votre monde, une dame veuve... ou une demoiselle pas trop jeune... et ceux qui convoitent votre héritage en seront pour leurs frais de convoitise.

– Fort bien, mais « mon monde » comme vous dites, m'est devenu fort étranger ou plutôt je n'ai pas de « monde » du tout... Au lieu donc de prendre une pécore de la noblesse qui troublerait mes derniers jours, je préférerais épouser quelque douce et gentille enfant qui me revaudrait, en bons soins et en affection, les avantages que je lui aurais apportés...

Ecoutez, chère petite, poursuivit-il en baissant la voix et en se penchant vers Louise ; depuis que je vous ai vue pour la première fois, vous m'occupez beaucoup plus que vous ne l'imaginez. Non seulement vous êtes charmante, mais j'éprouve pour vous ce que je n'ai éprouvé jusqu'ici pour aucune femme... Tout en vous me plaît, tout m'attire vers vous... et c'est à vous, à vous seule, que je donnerais avec bonheur le titre de marquise de Rainville.

Cette déclaration à brûle-pourpoint était si inattendue, que, malgré la bizarrerie bien connue du personnage, Louise demeura stupéfaite et rougit : puis elle partit d'un éclat de rire.

M. de Rainville la regarda de son grand air.

– Mademoiselle, dit-il, je parle sérieusement... et je serais en droit de demander que vous m'écoutez de même.

– Pardonnez-moi, monsieur le marquis, répondit Louise ; mais vos habitudes de galanterie vous entraînent beaucoup trop loin et vous êtes d'humeur si railleuse... Ensuite, ajouta-t-elle d'un ton un peu pincé, vous ne croyez pas nécessaire de vous gêner avec une petite débitante de tabac telle que moi !

– Je ne raille pas du tout, mademoiselle, et j'ai bien songé à ce que je viens de vous proposer... Sur mon honneur ! il ne tient qu'à vous de devenir marquise de Rainville.

Il s'exprimait avec tant de vivacité, que Louise rougit de nouveau et baissa les yeux sans répondre.

Mme Morlent, qui, de la pièce voisine, avait tout entendu, se trouva brusquement à côté de sa fille. Elle posa le lorgnon bleu devant ses yeux et dit d'une voix gaie, quoique un peu tremblante :

– Tu as eu raison, mon enfant, de reprocher à M. de Rainville ces plaisanteries... qui ne sauraient s'adresser à toi.

– Bon ! voilà la mère à présent ! s'écria le marquis exaspéré ; mais, madame, puisque j'affirme que j'aime Mlle Louise, que je désire l'épouser, que je suis disposé à lui donner tout mon bien par contrat...

– Prenez garde qu'on ne vous entende ! reprit Mme Morlent avec un sourire un peu amer ; vous fourniriez un argument trop fort à votre famille dans le procès que vous soutenez... Vous ne nous avez pas vues plus de

cinq ou six fois depuis notre arrivée dans ce pays et vous ignorez absolument qui nous sommes.

– J’ai assez l’expérience de la vie pour reconnaître que vous êtes des femmes distinguées, ayant vécu dans un autre milieu, et votre situation actuelle est la preuve de votre honorabilité parfaite. Ce n’est pas aux premières venues que le gouvernement eût accordé ce bureau de tabac tant convoité !... D’ailleurs, quoique je ne lise jamais les journaux, je sais que M. Morlent, votre mari, madame, le père de cette délicieuse enfant, était un homme comme il faut et « dont on parlait... » Je ne suis même pas bien sûr, ajouta le marquis d’un air pensif, de n’avoir pas été en rapport autrefois avec une personne de ce nom... Mais où, quand, dans quelles circonstances ? voilà ce que je ne saurais plus dire.

Pendant qu’il paraissait chercher dans sa mémoire un souvenir mal effacé, la mère de Louise attachait sur lui un regard où l’on eût pu démêler du mépris et de la colère. Il ne s’en aperçut pas et, renonçant à sa recherche inutile, il poursuivit :

– Si certaines personnes jugeaient que je fais une folie d’écouter la voix de mon cœur... et de ma raison, libre à elles !... Quant à moi, je n’aurais qu’à montrer la séduisante enfant qui en est cause, et je serais absous par tout le monde... Mais, chère madame Morlent, je n’attends pas de vous et de Mlle Louise une réponse immédiate. Je comprends que ma demande, au premier aspect, vous semble un peu... étrange, et je vous laisserai tout le temps nécessaire pour réfléchir, pour vous informer de ce qui me concerne... On ne doit pas repousser la demande du marquis de Rainville sans y avoir un peu songé !

Malgré la dignité de ces paroles, Mme Morlent répliqua d’un ton ferme :

– Il est inutile d’attendre et de réfléchir, monsieur le marquis ; je puis vous affirmer, dès à présent, que jamais ma fille...

– Paix ! de grâce... Permettez-moi de supposer que je vaudrais au moins une hésitation... Plus tard, vous me signifierez vos volontés, quelles qu’elles soient.

Mme Morlent allait répondre avec une énergie nouvelle, lorsque Gustave de Ricart entra dans la boutique, une cigarette à la main.

Le clerc de notaire semblait assez embarrassé de sa personne et, pour se donner une contenance, s'approcha de la « mèche », comme s'il voulait rallumer sa cigarette. qui n'était pas éteinte.

– J'oubliais, mesdames, reprit le marquis avec un peu d'aigreur en se levant, que ce bureau n'est pas un salon et qu'on n'y saurait causer sans être exposé aux importunités.

– C'est le salon qui convient à notre condition présente, répondit la mère de Louise.

– Enfin, il n'importe ! Nous reprendrons cette conversation, n'est-ce pas, madame ?... Mais parbleu ! ajouta le marquis en se tournant vers Gustave, qui brûlait allumettes sur allumettes sans paraître s'en apercevoir, voici un brave garçon qui pourra vous renseigner sur mes affaires... et justement il se trouve, je crois, de vos amis... N'est-il pas vrai, monsieur le principal clerc, qu'au dernier inventaire de mes biens, fait à l'étude de votre patron, il a été constaté que mon domaine de Sergy, après paiement des dettes et hypothèques, valait encore cinquante mille écus ?

– C'est vrai, répondit Ricart, et si, toutes les oppositions levées, vous vouliez vendre le domaine...

– Vous l'entendez, madame ? dit le marquis triomphant ; à bientôt donc !

Il salua et sortit ; un instant après, il traversait la ville au galop de son cheval.

Les deux dames étaient rêveuses. Gustave, bien qu'il n'eût plus aucun prétexte pour rester, les observait à la dérobée. Il dit enfin, avec sa timidité habituelle :

– Qu'a donc M. de Rainville, aujourd'hui ?

– C'est un homme si... original ! répliqua Louise.

– C'est décidément un fou ! s'écria Mme Morlent, qui semblait ne pouvoir contenir ses sentiments tumultueux ; comment imaginer une pareille extravagance !... Mais le ciel tombera sur la terre avant que je lui permette d'épouser...

Elle s'arrêta.

– Qui donc, madame ? demanda Gustave en tressaillant.

– Bah ! personne... Je perds la raison moi-même !... Ah ! pourquoi suis-je venue dans ce funeste pays ?

Et Mme Morlent regagna précipitamment la seconde pièce.

Comme Louise, inquiète de l'état violent où était sa mère, se disposait à aller la rejoindre, la petite servante, qui se tenait modestement dans un coin du comptoir, s'écria tout à coup :

– Qu'est-ce qui vous prend donc, monsieur le clerc ? On dirait que vous vous trouvez mal !

Gustave, en effet, était devenu blanc comme un spectre.

– Ce. ce n'est rien, balbutia-t-il avec un sourire douloureux ; sans doute cette cigarette... Je ne suis pas habitué encore...

Et il se retira en chancelant.

Une heure se passa. Louise, étant seule au bureau, vit entrer La jeunesse, le garde et le factotum du marquis ; il portait une énorme gerbe de fleurs.

La jeunesse, malgré son âge qui contrastait avec son surnom, n'avait jamais paru aussi dispos. Rasé de frais, il était vêtu d'une antique livrée qui avait encore assez bon air, et comme il ne se trouvait pas, pour le moment, dans l'exercice de ses fonctions officielles, il avait retiré sa plaque de garde-chasse.

Il s'approcha à pas comptés, s'inclina profondément, le chapeau à la main, et déposant son bouquet sur le comptoir, il dit avec majesté :

– M. le marquis de Rainville présente ses compliments à Mmes de Morlent, et les prie d'agréer quelques fleurs de son jardin.

Après avoir débité cette petite harangue, dont les termes étaient évidemment préparés d'avance, il salua de nouveau et s'empressa de sortir, sans attendre un remerciement ou un refus.

Ayant fait une vingtaine de pas hors de la maison, il s'arrêta pour réinstaller sur sa poitrine la plaque d'argent, qu'il avait cachée momentanément dans sa poche ; puis, il alla déposer à la justice de paix un procès-verbal de contravention, dressé contre le braconnier Paturin.

L'apparition de La jeunesse avait été si subite, sa retraite si précipitée, que Louise n'avait pas eu le temps de prononcer un mot. Quand le factotum de M. de Rainville fut parti, elle saisit le volumineux bouquet et le porta à sa mère, dans la chambre du premier étage.

Ce bouquet ne se composait que de fleurs communes, telles qu'en produisait l'arrière-saison, des asters, des dahlias, des marguerites et

quelques roses de tous les mois. Le marquis pouvait donc dire avec raison que c'étaient là des fleurs de son jardin, et il se montrait galant sans bourse délier.

A peine Mme Morlent connut-elle l'origine de ce bouquet, qu'elle secoua sa sombre mélancolie et s'écria :

– Pourquoi as-tu accepté ce cadeau, Louise ? Il fallait refuser net, il fallait.

– Eh ! maman, je ne l'ai pas pu ; on est parti si vite.

– Il faut le renvoyer sur-le-champ à Sergy. Dis à Micheline de s'habiller et de rapporter au marquis les fleurs qu'il nous envoie... Nous ne devons, nous ne pouvons rien accepter de lui.

Louise parut embarrassée.

– J'obéis, chère maman, répliqua-t-elle ; mais ne sera-ce pas donner à une bagatelle plus d'importance qu'elle n'en mérite ?... Mon Dieu ! je suis loin... bien loin... d'approuver les prétentions ridicules de M. de Rainville ; toutefois ne serions-nous pas ridicules nous-mêmes, si nous paraissions prendre au sérieux ses galanteries d'ancien régime ? Épargnons-lui un affront qui sans doute lui serait très sensible. On lui dira un mot de remerciement, quand il viendra au bureau, et ce sera fini... Ces fleurs sont très ordinaires, poursuivit-elle avec un sourire, et un coup d'œil que j'ai jeté dans le pauvre jardin, pendant les courts instants que nous avons passés à Sergy, me permet de supposer que l'on ne pourra répéter souvent ces libéralités, si elles ne sont épuisées déjà.

Mme Morlent attachait encore sur sa fille un de ces regards investigateurs, qui semblent devoir pénétrer jusqu'à l'âme.

– Louise, reprit-elle d'une voix sourde, tu n'es pas aussi offensée que tu veux le paraître des prétentions de M. de Rainville... Cette fortune de cinquante mille écus, ce titre de marquise qu'il a fait briller à tes yeux, ont mis en éveil ton imagination... et l'on pourrait croire que tu ne repousseras pas sa demande avec toute l'indignation qu'elle mérite.

– Indignation ! chère maman, est-ce là le mot qui convient ? Le seul sentiment que j'éprouve pour M. de Rainville, malgré les torts qu'il peut avoir, est de la pitié. Il lui reste, au milieu de ses épreuves, une espèce de grandeur qui me touche. Il s'est montré bienveillant et délicat pour nous

dans une circonstance récente... Enfin, sans vouloir le moins du monde encourager ses espérances, je ne lui causerais pas volontiers une humiliation.

Maintenant les yeux de Mme Morlent exprimaient de la surprise mêlée d'attendrissement.

– C'est étrange ! murmurait-elle ; serait-il vraiment possible...

Comme elle se taisait, Louise l'embrassa en lui disant d'un ton câlin :

– Allons, mère chérie, nous ne ferons pas à ce pauvre vieux tant de peine que de lui renvoyer son bouquet ?

Mme Morlent fondit en larmes.

– Fais ce que tu voudras, Louise, s'écria-t-elle. Il y a des choses saintes et mystérieuses devant lesquelles on doit s'incliner... Je ne peux t'empêcher, TOI, d'accepter l'humble présent de cet homme... Peut-être n'en ai-je pas le droit !... Garde ces fleurs, puisque tu n'oses les rendre ; mais, je t'en conjure, coupe court à des espérances qui seraient mortelles pour tous.

Louise, frappée du ton solennel de sa mère, voulait encore lui adresser des questions ; Mme Morlent lui dit avec effort :

– Laisse-moi, chère petite ; je me sens brisée. Si tu savais... si tu pouvais soupçonner... Je descendrai quand je serai mieux.

Louise sortit, en emportant les fleurs dont la vue semblait désagréable à sa mère.

Mme Morlent ne quitta pas sa chambre du reste de la journée.

IX

A BOIS MORAND

Quelques jours plus tard, par une fraîche matinée d'automne, Gustave de Ricart, dans un léger tilbury qu'il conduisait lui-même, allait faire signer à un client de l'étude certaines pièces importantes, à deux lieues de Z***. Le temps était beau, quoique le soleil eût peine à percer un brouillard, qui se déposait en rosée sur les herbes et le feuillage.

La route traversait une de ces petites vallées, vertes et riantes, si communes dans le pays de Caux, et s'engageait en serpentant sur une colline qui semblait être un contrefort des falaises de la Seine.

Le cheval, bête rassise et endormie, habituée à monter les pentes au petit pas, prenait ses aises et n'avancait qu'avec une extrême lenteur. Gustave, de son côté, ne songeait pas à le presser. Sa main, comme celle d'Hippolyte, laissait flotter les rênes, et « pensif », toujours comme Hippolyte, il pensait à ses amours.

Le maître clerc, en effet, absorbé tout le jour par les mille détails d'une étude de notaire, avait rarement l'occasion de rêver et de réfléchir. Or, en ce moment, le calme absolu de la nature, cette campagne pittoresque, ce soleil « si doux au déclin de l'automne », tout le conviait à la rêverie.

Pendant que le cheval paraissait vouloir s'arrêter à chaque instant pour brouter les renoncules d'or et les marguerites blanches, qui croissaient au bord du chemin, Gustave se disait à lui-même :

– Stupide timidité ! Je n'ai trouvé encore ni la force ni le courage d'exprimer à cette adorable jeune fille combien je l'aime ! Il n'est pourtant pas difficile de l'approcher ; j'entre quand il me plaît dans le bureau de tabac, et elle est toujours là, douce, patiente, le sourire aux lèvres... Je parviens à lui adresser quelques mots, s'il ne s'agit que de choses

indifférentes ; mais, aussitôt que je veux peindre l'état de mon cœur, ma bouche devient sèche, je balbutie, je tremble... et sentant que je ne dis plus que des bêtises, je me sauve tout confus... Oui ! je suis un imbécile... un idiot... et si je souffre, je l'ai bien mérité !

Gustave, sans s'en apercevoir, versa quelques larmes qui glissèrent en gouttes d'argent sur sa barbe soyeuse.

– Au fait, poursuivit-il, que puis-je attendre d'un pareil amour ? Veux-je épouser Louise Morlent ? Dans les circonstances actuelles, un semblable mariage serait une sottise pour elle et pour moi. Je n'ai rien, ni elle non plus... Quel bel avenir je lui offrirais !... A supposer que nous nous aimions, il faudrait mettre notre amour au pain sec. Moi, je m'en accommoderais ; mais elle !... Ma mère a conçu un plan à mon égard ; elle suppose que je trouverai une jeune fille ayant une dot suffisante pour acheter une étude dans le voisinage ; j'épouserai la jeune fille, je prospérerai et je ferai souche de notaires... Voilà ce que conseille la raison, et ma mère ne renoncerait pas volontiers à son projet. Quant à Mlle Morlent, elle épousera quelque vieux fou, comme ce marquis de Rainville qui la persécute de ses antiques galanteries et de ses bouquets au rabais.

Il fit un geste, afin d'écarter une idée importune.

– Au fait, pensait-il toujours, pourquoi donner tant d'importance à ce sentiment ? Louise est un ange... « l'ange de la cigarette », comme dit ma mère, qui devine tout ce que je ne lui avoue pas ; mais Louise, quoique fille d'un homme célèbre, n'est pas moins une petite débitante de tabac qui doit prêter l'oreille aux flagorneries, et il ne serait peut-être pas impossible. Ah ! dit-il tout haut et cette fois avec colère contre lui-même, ceci est infâme !... Louise, si belle, si modeste, si pure ! D'où me vient cette abominable pensée ?... Tout à l'heure je n'étais qu'un idiot ; voilà que je suis maintenant un gredin... un lâche... un misérable !

Et il allongea machinalement un coup de fouet au cheval qui, surpris, fit un saut de frayeur et se mit à remonter la côte au galop.

Sans doute Gustave ne tarda pas à se réconcilier avec lui-même, car, lorsqu'il atteignit le point culminant de la route, son visage avait repris sa sérénité, et il promena les yeux sur le nouveau paysage qui s'étendait devant lui.

C'était encore une petite vallée, où les champs et les bois alternaient avec les herbages. Un joli ruisseau, bordé de saules, la traversait et contribuait à lui donner un aspect riant. Au pied de la hauteur opposée, apparaissait, au milieu des haies et des plants de pommiers, une de ces grasses fermes normandes où tout annonce le bien-être. Cette ferme était Bois-Morand, propriété du comte Anselme de Rainville, et c'était au frère du marquis que Gustave allait faire signer les pièces contenues dans une serviette de cuir à côté de lui. Il se voyait avec plaisir au terme de son voyage, quand une particularité attira son attention.

A quelques centaines de pas de là, un chemin vicinal, conduisant à la ferme, traversait la route principale, puis s'enfonçait dans l'intérieur du pays. Comme Gustave s'avancait vers l'angle d'intersection, un homme, qui semblait venir de Bois-Morand, s'arrêta un instant sur la route, jeta un coup d'œil sur la voiture et se précipita de l'autre côté, avec le désir évident de ne pas être aperçu. Si rapide qu'eût été le passage, le clerc de notaire avait reconnu Paturin.

Il pouvait paraître singulier que Paturin, qui était poursuivi judiciairement pour délit de chasse au nom du marquis, vînt justement visiter le frère du marquis, « celui de Bois-Morand », comme on disait. Cependant, aux termes où en étaient les deux frères, cette visite s'expliquait avec facilité, et Gustave suivit machinalement des yeux le braconnier.

Tout à coup, un autre homme, dont l'éloignement ne permettait pas de distinguer le costume et les traits, mais qui semblait s'être tenu caché jusque-là dans un buisson, rejoignit Paturin, puis l'un et l'autre s'éloignèrent à pas rapides. Deux chiens, qui vaguaient dans les champs, en poursuivant les petits oiseaux, semblaient leur appartenir et ne tardèrent pas à disparaître avec eux.

Cette rencontre et les circonstances dont elle était accompagnée ne frappèrent pas beaucoup le clerc ; ce fut seulement plus tard, quand elles acquirent de l'importance, qu'il s'en souvint d'une manière précise. Pour le quart d'heure, il ne songeait qu'à atteindre Bois-Morand, et bientôt la voiture entra dans la cour de la ferme.

Autour de cette cour on voyait, comme à l'ordinaire, les granges, les étables, le pressoir, le pigeonnier et les bâtiments habités par les

cultivateurs. Un pavillon, mieux blanchi et mieux tenu que les autres constructions, paraissait être la demeure du maître ; et ce pavillon, aux allures bourgeoises, pouvait donner bonne idée de l'aisance de son propriétaire. Par derrière, il y avait un jardin, planté de choux, et un enclos, parsemé de pommiers à cidre.

Comme Gustave de Ricart dirigeait la voiture vers le pavillon, le maître du domaine, attiré par le bruit, accourut sur le seuil.

Il serait impossible de trouver un homme moins majestueux que « le Rainville de Bois-Morand ». Autant le marquis, bien qu'il fût l'aîné, conservait de verdeur et de prestance, autant son frère paraissait chétif, malingre, dépourvu de dignité personnelle. Maigre et de petite taille, il avait une mine de furet, avec des yeux rouges et clignotants. Sa mise était pauvre et sordide. Il portait une jaquette râpée jusqu'à la corde et un pantalon de velours passé. Par-dessous une méchante casquette à visière, se hérissaient quelques mèches de cheveux d'un gris jaunâtre. Cette figure et cet équipement ne trahissaient nullement un descendant des preux.

Il prit la bride du cheval, pendant que le clerc sautait à terre :

– Sans doute, dit-il d'une voix aiguë comme celle d'une femme, vous venez de la part de M^e Dumont me faire signer les pièces pour mes acquisitions nouvelles ? C'est à merveille, car j'ai des raisons pour ne pas trop fréquenter votre sottie ville de Z***, où je serais exposé à certaines rencontres.

Et il se mit à rire d'un rire de singe.

On entra dans une salle du rez-de-chaussée, salle à tout faire, qui servait de cabinet de travail au maître, de boudoir à la maîtresse, et où l'on mangeait au besoin. Le mobilier plus que simple, se composait de chaises de paille, d'une table et d'un secrétaire en noyer ; on marchait sur un carrelage en briques. Mais à Bois-Morand, ce n'était plus pauvreté, comme chez le marquis, c'était avarice, car le comte Anselme jouissait d'une fortune considérable.

Au coin de la cheminée, où brûlait un feu de souches, une femme d'un certain âge, dont le costume ne différait guère de celui des paysannes des environs, était assise sur une chaise basse et tricotait de la laine. Elle avait une figure d'un jaune pâle, osseuse, aux traits immobiles, avec de gros yeux

enfoncés et sans expression. On l'appelait dans le pays « la Tête-de-Mort », et réellement ce visage glacial présentait la rigidité du visage d'un cadavre. C'était là pourtant la comtesse de Rainville, la dame du logis. On disait tout bas que le comte ne l'avait pas épousée pour sa beauté, car, même dans, sa jeunesse, elle était affreuse ; ni pour son esprit, car elle passait pour peu intelligente ; ni pour sa naissance, car elle était fille d'un « marchand de biens » ; mais uniquement parce qu'elle lui avait apporté en dot cent mille écus comptant. Du reste, son mari la traitait comme une idiote, ne lui laissant aucune autorité dans le ménage. Elle avait eu trois enfants, qui étaient grands à cette heure, et s'étaient empressés de quitter, aussitôt qu'ils l'avaient pu, la maison paternelle.

L'humble créature, à la vue d'une personne étrangère, fit un mouvement pour se retirer ; le comte la retint d'un geste :

– Reste, Madeleine, lui dit-il ; M^e Dumont m'envoie des pièces à signer, et on aura aussi, je crois, besoin de ta signature.

Le clerc s'inclina affirmativement et la comtesse se remit à tricoter sa grosse laine en silence.

On s'assit devant une table ; Gustave tira de sa serviette de cuir des actes notariés, que le comte Anselme lut avec attention. Par intervalles, il s'interrompait pour faire des remarques, auxquelles le clerc répondait en peu de paroles. Tout s'étant trouvé en règle, le propriétaire signa, approuva les mots rayés et les renvois ; puis, ayant trempé la plume dans l'encre, il la présenta à sa femme et lui dit de sa voix aigre :

– A ton tour, Madeleine.

La comtesse déposa son tricot et s'approcha de la table ; mais, avant de signer, elle tourna vers Gustave ses yeux mornes.

– Il n'y a rien là, demanda-t-elle, contre les droits de mes enfants, n'est-ce pas ?

Gustave allait répondre ; M. de Rainville fit entendre une espèce de sifflement, comme un chat en colère :

– Hein ! qu'est-ce ? dit-il ; à quoi penses-tu donc, ma chère ? Je n'aime pas ces manières-là, tu sais !

– Pardon ! balbutia-t-elle.

Et elle signa à son tour. Cependant il sembla à Gustave que, quand elle regagna sa place, un éclair de colère brillait dans son regard atone.

Ces formalités terminées, le clerc ramassa les pièces qu'il devait rapporter à l'étude, les serra dans son portefeuille et fit ses préparatifs de départ. Le comte Anselme lui dit, de son ton le plus aimable :

– Un moment, jeune homme... Vous prendrez bien avec moi une goutte de « quelque chose » ?... Madeleine, poursuivit-il en tendant à sa femme un trousseau de clés, donne-nous un peu de ton vieux cassis.

Si le visage marmoréen de la comtesse eût pu exprimer un sentiment quelconque, il eût certainement exprimé une vive surprise. Elle obéit en silence, déposa sur la table une bouteille et deux petits verres, puis rendit au comte le trousseau de clés.

– A présent, ma chère, je ne te retiens plus, dit Anselme ; tu es libre d'aller à tes affaires.

La « Tête-de-Mort » comprit et se dirigea vers la porte ; toutefois, quand elle se retourna, ses yeux s'attachèrent sur Gustave comme pour lui dire :

– Défiez-vous !

Gustave se fût volontiers dispensé d'accepter le cassis du comte Anselme ; mais comment mécontenter un des meilleurs clients de l'étude ? Il trempa donc ses lèvres dans la liqueur qu'on venait de lui servir, tandis que le maître du logis vidait son verre d'un coup.

– C'est bon et ça ne coûte pas cher, dit le comte ; c'est une liqueur qui se fait à la maison... A présent, poursuivit-il en prenant une mine contrite, ne pouvez-vous, mon brave garçon, me parler de mon malheureux frère ? Que dit-on de lui à Z***, où il va presque tous les jours ?

– Mais... rien, répliqua froidement Gustave de Ricart, qui voyait où tendaient les politesses du comte.

– Comment, rien ! Ne sais-je pas que la ville entière s'occupe de lui ?... Ah ! mon cher enfant, continua Anselme en levant les yeux aux ciel et en poussant un profond soupir, quel malheur quand il se trouve, dans une honorable famille comme la nôtre, un cerveau brûlé de ce genre ? Je voudrais le sauver, moi qui l'ai toujours aimé ; je voudrais le préserver de la ruine complète qui le menace, et toutes mes bonnes intentions sont méconnues, mes efforts restent impuissants... On ne veut pas me donner le

droit de le protéger d'une manière efficace ; il marche à la misère, à la honte... à la mort peut-être !

Gustave savait à quoi s'en tenir sur le désintéressement fraternel d'Anselme de Rainville ; il se borna donc à rappeler que, par décision du conseil de famille, le marquis était dans l'impossibilité d'aliéner les biens qui lui restaient.

– Il a toujours la liberté de faire des dettes, répliqua le comte de sa voix gémissante, et ces dettes devront être payées tôt ou tard.... avec les intérêts !... Vous, mon garçon, qui devez être notaire un jour, ne trouvez-vous pas monstrueux, comme moi, qu'un gentilhomme prive sa famille du bien qu'il a reçu par héritage ? Nous autres de la noblesse, nous n'avons qu'un moyen de soutenir notre rang, c'est d'hériter les uns des autres, et quand il se trouve un prodigue ou un fou capable de frustrer sa parenté... Ce n'est pas pour moi au moins que je parle !... moi, je suis content du peu que j'ai... Mais de quel droit mon frère frustrerait-il mes pauvres enfants de leurs biens de famille ?

Comme ces raisonnements et ces doléances ne paraissaient pas beaucoup toucher Gustave, le comte se pencha vers lui et dit tout à coup :

– Est-il vrai qu'il veuille mettre le comble à ses extravagances et qu'il songe... à se remarier ?

– Je... je ne crois pas ce bruit fondé, répliqua Ricart avec embarras.

– Il est très fondé au contraire... Oui, on m'affirme qu'à son âge, Léon s'est emmouraché d'une petite pécore, dont la mère vend du tabac sur la place du marché.

– Pécore ! répéta Gustave en contenant son indignation.

– Lui ! un sexagénaire qui a toujours craint le ridicule, il fait le beau langoureux auprès de cette fille. Il lui envoie des fleurs, il vient la voir chaque jour, il parle de lui donner son bien par contrat...

– Enfin, monsieur le comte, si votre frère veut se remarier, personne n'est en droit d'y mettre obstacle.

– Vous croyez ? Une semblable mésalliance !... Ah ! si nous étions encore au bon temps, on trouverait moyen de faire chasser du pays cette intrigante qui abuse de la faiblesse d'un vieil imbécile !

Gustave n'y tint plus.

– Vous ne savez guère de qui vous parlez, monsieur le comte ! s'écria-t-il avec chaleur ; j'ai l'honneur de connaître, moi, la jeune demoiselle dont il s'agit, et j'affirme qu'il n'en est pas de plus belle, de plus honorable, qui mérite plus d'affection, d'admiration et de respect.

Le comte le regarda fixement, puis partit d'un éclat de rire.

– Eh ! eh ! mon gaillard, répliqua-t-il, vous avez l'air, en effet, de la connaître, mieux que personne... Tudieu ! comme vous la défendez !... Mais alors, pourquoi vous laissez-vous couper l'herbe sous le pied par ce pauvre édenté de marquis ? Vous êtes un beau gars, bien tourné, et vous avez quelque « naissance... » Tonnerre ! à votre âge, moi qui vous parle, je n'aurais pas permis qu'on m'enlevât une de mes conquêtes !... Je serais allé sur le pré, fût-ce pour une simple grisette... A toi, à moi la paille de fer !... C'est ainsi qu'on agissait autrefois, quand on se sentait du sang dans les veines !

Bien que le comte affectât le ton de la plaisanterie, sa figure de fouine avait une expression cruelle. Gustave répondit sèchement :

– Je n'ai pas de « conquête » à défendre, monsieur. Cette jeune personne, qui, malgré sa modeste situation présente, a pour père un homme célèbre, n'est pas de celles qu'on courtise légèrement... Elle ne me donne, elle ne donne à qui que ce soit la permission d'intervenir dans ses affaires. Si les importunités du marquis lui déplaisent, elle et sa mère, qui est une femme intelligente et distinguée, sauront sans peine y mettre fin... Mais pardon ! ajouta Gustave de Ricart en se levant, je suis attendu à l'étude.

– Bah ! vous êtes bien pressé ! dit le comte Anselme, qui se leva pourtant à son tour. Décidément, vous ne voulez rien me dire au sujet de mon frère, que vous connaissez, je le sais, puisque vous vous êtes trouvé chez lui, avec les marchandes de tabac, lors de l'accident causé par la barre de la Seine... On assure même que vous avez joué un rôle de chevalier errant dans l'affaire... Soit donc ! Personne n'ignore les sentiments de tendresse profonde que je porte à ce pauvre marquis, malgré ses torts... Je désire être au courant de tout ce qui le touche, parce que je redoute pour lui mille périls, auxquels il s'expose avec une inconcevable imprudence... Tenez, n'a-t-il pas récemment fait dresser procès-verbal contre des braconniers ? De plus, il sort la nuit pour veiller en personne sur ses lapins et ses

lièvres... Vous verrez qu'il lui arrivera malheur, s'il continue à s'aventurer ainsi !

L'hypocrisie du comte révoltait Gustave, bien qu'il n'osât exprimer son sentiment réel.

– Vous voulez parler, dit-il avec une indifférence affectée, du braconnier Paturin ? Cet homme n'a pas bonne réputation... Cependant je crois l'avoir rencontré tout à l'heure, à deux pas d'ici... et il avait l'air de venir de Bois-Morand.

Anselme eut un tressaillement très visible, qu'il réprima aussitôt.

– Paturin ! répliqua-t-il ; eh ! que ferait à Bois-Morand ce mauvais drôle ?... Vous vous êtes trompé.

– Je ne l'ai vu que de loin, mais je suis sûr.

– Vous vous êtes trompé, je vous le répète. A moins qu'à mon insu, il n'ait eu affaire à quelqu'un de mes journaliers... ou même qu'il n'en veuille au gibier de mon domaine comme à celui des domaines du marquis... auquel cas, je serais exposé, moi aussi, aux déprédations de ce vaurien... Je m'informerai et, si le fait est vrai, je prendrai mes précautions.

Gustave de Ricart ne jugea pas à propos d'insister sur cette circonstance, à laquelle, du reste, il n'attachait pas beaucoup de valeur. Il dit adieu au comte et regagna sa voiture, qui attendait dans la cour.

Anselme de Rainville l'accompagna jusqu'au seuil de la porte et ne rentra qu'après l'avoir vu monter dans le tilbury, comme pour s'assurer que Gustave ne pourrait échanger aucune parole avec les gens de la maison.

Le clerc venait de sortir de la cour et longeait une haie basse qui entourait l'enclos, quand il s'entendit appeler timidement. Il retint son cheval.

Au-dessus de la haie, apparaissait la figure rigide et immobile de la « Tête-de-Mort ».

– Jeune homme, dit la comtesse d'une voix sourde. si vous voyez « le frère, » engagez-le à prendre garde. et à ne pas sortir la nuit... Seulement, qu'il ne sache pas que cet avis vient de moi !

Gustave voulut faire quelques questions ; la lugubre figure s'était renfoncée brusquement derrière la haie, et il ne reçut pas de réponse.

Fouettant son cheval, il s'éloigna tout rêveur.

X

LES INSULTEURS.

La beauté de Louise Morlent était célèbre dans la ville de Z***. L'amour tapageur qu'affichait le marquis, l'amour muet et respectueux de Gustave de Ricart, enfin bon nombre d'autres passions, plus ou moins bruyantes, plus ou moins ridicules, avaient mis à la mode la jolie débitante de tabac.

Cette situation était pleine de périls pour Louise, qui se trouvait ainsi en butte aux inventions de la malignité, aux entreprises stupides ou odieuses de certaines gens. Or, comment se défendre contre des paroles ou des actes peu mesurés, quand, pour une dépense de quelques centimes, le premier venu était en droit d'entrer dans la boutique et d'entamer conversation avec la marchande ? En vain la jeune fille, si douce et si expansive pourtant, redoublait-elle de réserve à l'égard des acheteurs grossiers ; en vain, lorsqu'elle était seule au comptoir, sa mère et Micheline s'empressaient-elles, d'accourir en entendant élever la voix. Quelques légers scandales s'étaient produits, au grand chagrin de la pauvre enfant, et on pouvait craindre que, la turbulence provinciale aidant, il ne s'en produisît de plus graves. Ces fâcheuses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser.

Nous avons dit que, sur la place du marché, en face même du bureau de tabac, se trouvait une espèce de café-cabaret, qui était un lieu de réunion pour les oisifs de la ville. Il n'avait néanmoins rien de somptueux. La maison était vieille et délabrée. Le rez-de-chaussée, où pénétrait le public, se composait de deux salles noires, basses de plafond, tapissées d'un papier à personnages ; aux fenêtres, des rideaux en toile quadrillée de rouge et de blanc. La première salle contenait un méchant sabot de billard, dont on entendait claquer les billes le jour et la nuit. Dans la seconde, outre le comptoir chargé d'ustensiles, dont l'argenture laissait voir le cuivre, il n'y

avait que de petites tables de bois peintes en marbre, des tabourets foncés en paille. L'ensemble était ancien, sale, couvert de souillures de mouches ; partout régnait une odeur abominable de tabac, d'absinthe et de liqueurs frelatées, dont on faisait usage en pareil lieu.

Ce n'était pas dans l'intérieur de la maison que, pendant, une partie de l'année, se tenaient les consommateurs. En été, devant la porte principale, on dressait une sorte de tente en coutil rayé, que flanquaient à droite et à gauche des caisses d'arbustes rabougris. A l'abri de cette tente étaient disposées quelques tables, des banquettes et des sièges de canne, tandis que, sur la toile même, on pouvait lire en lettres gigantesques : *Café Boulingras*. Il va sans dire que ce nom était celui du propriétaire ; d'où l'on disait dans la ville : Je vais « chez Boulingras ».

Sous cette tente, dont un côté ouvert permettait de voir ce qui se passait à l'entour, prenaient place d'ordinaire les habitués du café. La jeunesse dorée de Z***, les viveurs, les maris en rupture de ban conjugal, ne dédaignaient pas de s'y arrêter. Quelques-uns n'en quittaient guère, au grand dommage de leur commerce ou de leurs devoirs de famille. Les uns fumaient en lisant le journal, d'autres jouaient aux cartes ou aux dominos ; d'autres buvaient en causant politique, et parfois il s'élevait de violentes discussions qui troublaient le repos du voisinage.

La proximité du café Boulingras ne pouvait être agréable aux dames Morlent, bien que ceux qui le fréquentaient fussent aussi des clients du bureau de tabac. Elles s'inquiétaient souvent du tapage qu'on y faisait, et la visite de certains habitués, qui venaient chez elles après boire, leur causait des transes très vives.

Le lendemain du jour où Gustave de Ricart s'était rendu à Bois-Morand, sur les quatre heures du soir, Louise se trouvait seule dans le bureau. Ce jour-là, la réunion était fort animée et fort tumultueuse sous la tente du café Boulingras. Cinq ou six jeunes bourgeois se livraient à une consommation exagérée de bière et de liqueurs, causaient très haut, riaient plus haut encore en risquant des facéties d'un goût équivoque.

Les clients n'affluaient pas dans le bureau de tabac à pareille heure, et Louise, pour occuper ses loisirs, travaillait à un ouvrage de broderie. La bonne humeur de ces bourgeois en goguette la laissait indifférente, quand

elle crut remarquer qu'elle était elle-même l'objet de leur attention, peut-être de leurs sottes plaisanteries. Ils regardaient continuellement de son côté, ricanant, gesticulant et échangeant des quolibets.

Mlle Morlent, blessée de ces démonstrations malséantes, se contenta pourtant de détourner la tête. Bientôt le vacarme redoubla ; une discussion s'était élevée entre les personnes qui composaient la turbulente compagnie ; puis, un pari sembla s'engager. Deux jeunes gens se frappèrent bruyamment dans les mains, comme pour conclure un marché, et se dirigèrent vers le bureau de tabac, pendant que le reste de la bande les suivait du regard avec intérêt.

Comme ils traversaient la place, Louise les reconnut d'un coup d'œil et sentit qu'elle n'avait rien de bon à attendre de leur part. Elle était déjà un peu au courant de l'histoire de chacun dans la ville, et ces deux hommes n'y jouissaient pas d'une grande considération. L'un, qui s'appelait Colinard, tenait un magasin de mercerie. Né à Z***, d'une famille très pauvre, il avait débuté comme apprenti dans la maison de commerce dont il était maintenant le chef. Après quelques années passées à Paris, d'où il n'avait rapporté que des vices, il était récemment revenu à Z*** pour épouser la veuve de son ancien patron, vieille folle qui s'était amourachée de lui. Elle devait s'en repentir, la malheureuse ! Colinard la maltraitait et lui laissait tout le poids des affaires. Quant à lui, il ne quittait guère le café Boulingras, buvant, jouant et faisant tapage, lorsqu'il était gris ou qu'il avait perdu.

L'autre s'appelait Pauchet et était également originaire de la ville. Agé de vingt-huit ou trente ans, il affectait les allures d'un ancien militaire. Il avait été, en effet, sous-officier dans un régiment de cavalerie ; mais on ne savait pour quelle raison il s'était retiré du service, et son passé offrait une lacune de deux ou trois ans qu'on n'expliquait pas d'une manière suffisante. Sans occupations et sans état, il vivait au croc de son vieux père, ancien employé possédant une modeste pension de retraite. Cela n'empêchait pas Pauchet fils de mener grand train, de donner le ton à tous les mauvais sujets de la ville et d'être renommé à Z*** comme un « bourreau des crânes, » en même temps que comme un « homme à bonnes fortunes ».

Tels étaient les deux individus qui, se tenant par le bras, s'avançaient vers le bureau de tabac. L'un avait posé son chapeau sur l'oreille droite, l'autre

sur l'oreille gauche. Le mercier avait glissé deux doigts dans la poche de son gilet qu'ornait une massive chaîne d'or. L'ancien sous-officier caressait sa grosse moustache noire. Le teint rouge, l'œil éméryonné, un sourire narquois sur les lèvres, ils avaient cette attitude de gens qui méditent une insolence. Nous ajouterons que l'un et l'autre étaient plus qu'à moitié ivres.

Louise, en les voyant venir, fut prise d'une frayeur instinctive. Elle se leva et appela d'une voix étouffée :

– Maman !

Son accent exprimait tant d'angoisses que Mme Morlent, qui était dans l'arrière-boutique, accourut en toute hâte. La mère allait demander la cause de cette terreur ; elle n'en eut pas le temps, Colinard et Pauchet entraient dans le bureau.

Leur abord n'eut rien d'offensant ; au contraire, ils saluèrent avec une politesse exagérée et gardèrent leur chapeau à la main. Le mercier, qui se piquait de savoir-vivre et de galanterie, dit d'une voix douce en s'adressant à Louise :

– Seriez-vous assez bonne, ma jolie demoiselle, pour nous donner des cigares à deux sous, s'il vous plaît ?

Louise, toute tremblante, allongea la main vers la boîte aux cigares, quand Mme Morlent intervint et lui dit :

– Louise, mon enfant, je vais servir ces messieurs... Toi, tu peux rentrer.

Louise disparut dans l'arrière-boutique ; mais elle n'alla pas loin et se cacha derrière un vitrage, d'où elle pouvait voir et entendre.

Le mercier Colinard, un peu déconcerté par cette brusque substitution de la mère à la fille, regarda son compagnon. Celui-ci se redressa, caressa sa moustache et s'écria d'un ton emphatique :

– Ah ! ça, madame, pourquoi nous priver de la présence de votre charmante fille ? Est-ce que nous lui faisons peur ? Ni mon ami ni moi nous ne sommes habitués à faire peur aux belles !

– Ça c'est vrai, ajouta le mercier.

Mme Morlent voyait chez ces individus un parti pris d'insulte ; elle reprit d'un petit ton sec et dédaigneux :

– Il importe peu, messieurs, qu'une personne ou une autre vous présente les cigares que vous demandez... Veuillez donc faire votre choix.

– Et si nous nous formalisions, madame, reprit l’ancien sous-officier en renforçant sa voix, d’un semblable procédé ? Si nous tenions absolument à ne prendre que des cigares choisis par la blanche main de votre demoiselle ?

– En ce cas, messieurs, répliqua délibérément Mme Morlent, je n’aurais plus qu’à vous prier de porter votre pratique ailleurs.

Elle referma la boîte aux cigares et la poussa dans un coin du comptoir.

– Celle-là est forte ! dit Colinard ; on refuse de nous vendre une denrée du gouvernement ! Je porterai plainte à l’autorité.

– Mieux vaudrait, reprit Pauchet en quittant tout à coup son air terrible pour faire la bouche en cœur, nous venger d’une manière plus galante... Tenez, belle dame, je parlerai franchement ; les cigares n’étaient qu’un prétexte pour entrer ici. La vérité est que « les jeunes gens » de la ville se lassent de voir dans l’ancien bureau du capitaine Bourinet deux « princesses tombées dans la mélasse » qui leur font grise mine à tous. Ils nous chargent donc, mon honorable ami et moi, de vous déclarer que votre bureau sera mis en interdit et qu’aucun de nous n’y entrera jamais, à moins qu’en signe de repentir et de réconciliation, votre demoiselle et vous, votre demoiselle surtout, vous accordiez à votre serviteur et à son ami un pauvre petit baiser...

Mme Morlent pâlit de colère.

– Insolents ! s’écria-t-elle sortez à l’instant de chez moi.

– Ouais ! dit le mercier en jetant un regard oblique sur la place, nous avons fait une gageure et nous la tiendrons... En Angleterre, une gageure est sacrée, et les dames elles-mêmes...

– Ma foi ! reprit Pauchet résolument, nous allons commencer par la mère... Malgré ses lunettes bleues et ses tours de tête impossibles, je me suis aperçu qu’elle avait encore son prix.

Il s’avança vers Mme Morlent, qui se retrancha derrière le comptoir.

– Cette conduite est infâme ! reprit-elle ; sortez, messieurs, je vous le répète.. : ou vous vous repentirez de votre indignité !

– A l’assaut, Colinard ! s’écria l’ancien sous-officier en ricanant ; on nous regarde... prouvons que les jeunes gens de Z*** sont des braves !

– En avant pour la gloire et pour les dames ! s’écria le mercier.

Et les deux drôles tentèrent d'escalader le comptoir, ce à quoi ils semblaient devoir réussir, bien que ni l'un ni l'autre ne fût solide sur ses jambes.

Mme Morlent ne put retenir des cris d'effroi, auxquels Louise et Micheline mêlèrent bientôt les leurs. Les ivrognes cependant poursuivaient leur dessein, quand Gustave de Ricart apparut tout à coup.

Le maître clerc, qui perdait rarement de vue la maison des dames Morlent, avait observé de loin ce qui se passait et les cris des pauvres femmes l'avaient fait accourir.

En entrant, il dit avec indignation :

– Ceux qui insultent des femmes sans défense sont des lâches.

D'une main, il saisit Pauchet par le pan de sa redingote, et le ramena brusquement en arrière, tandis que de l'autre il lançait Colinard vers la porte.

Les deux amis se redressèrent furieux.

– Qui s'est permis de porter la main sur moi ? demanda Pauchet, les yeux hors de la tête.

– C'est moi, répliqua Gustave en se campant devant lui.

– On offense les « jeunes gens » de la ville ! brailla le mercier.

– Les jeunes gens ! répéta Gustave d'un ton goguenard ; ah ça ! je suis donc un vieux, moi ?

Pendant qu'il rassurait les pauvres dames tout en pleurs, Pauchet reprit en roulant ses yeux furibonds :

– Tonnerre ! Colinard, nous laisserons-nous molester par ce blanc-bec de saute-ruisseau ? Tombons dessus. Ah ! si j'avais ma latte !

– Cassons-lui les reins ! dit le mercier.

Ni l'un ni l'autre ne bougeait. Cependant nous ne saurions dire si la colère et l'ivresse n'allaient pas l'emporter sur la prudence, « quand le parti de l'ordre » reçut tout à coup un renfort inattendu. Ce renfort était M. Robert, le juge de paix de Z***, qui sortait de son audience et venait allumer son londrès en passant.

La présence du principal magistrat de la ville, dans l'ordre judiciaire, intimida les deux vauriens.

– Comment, dit le juge avec surprise, du tapage ici ? voilà du nouveau !

Mme Morlent lui expliqua, d'une voix entrecoupée par les sanglots, l'agression brutale dont elle venait d'être l'objet de la part de Colinard et de Pauchet.

M. Robert, malgré son pédantisme et son humeur facétieuse, était un brave homme, intègre dans ses fonctions.

– Ces faits sont très graves, messieurs, dit-il sévèrement, et ils ressortissent au tribunal correctionnel... Si donc Mme Morlent veut déposer une plainte régulière.

– Eh ! monsieur, interrompit l'ancien sous-officier ironiquement, il s'agit de savoir si cette dame était aussi fâchée que ça de nos plaisanteries !

– Oui, oui, elle n'en était pas fâchée, ajouta le mercier, et peut-être la petite aussi.

– Silence ! messieurs, dit M. Robert avec autorité ; n'augmentez pas vos torts par de pareilles insolences... et retirez-vous bien vite... c'est ce qu'il vous reste de mieux à faire.

Colinard et Pauchet comprirent enfin que leurs provocations pouvaient avoir les conséquences les plus sérieuses.

– C'est bon, dit l'ancien sous-officier d'un ton bourru ; voilà bien du bruit pour une bagatelle !

– On a bu peut-être un coup d'absinthe de trop chez Boulingras, ajouta le mercier.

– Nous obéissons à la justice, poursuivit Pauchet ; quant à ce beau monsieur qui a porté la main sur moi, nous ne tarderons pas à nous revoir, et il me rendra raison de cette offense.

– A vos ordres, monsieur Pauchet, répliqua Gustave ; seulement j'y mettrai une condition.

– Quelle condition ?

– C'est que vous m'apporterez un certificat de votre ancien colonel, attestant que vous n'avez pas été condamné par un conseil de guerre à trois ans de fers pour un acte d'improbité.

Le sous-officier, subitement dégrisé, devint très pâle.

– Monsieur, balbutia-t-il, c'est un mensonge. une calomnie.

– Ce n'est pas une calomnie, et un extrait du jugement a été déposé à l'étude par un client, que vous avez molesté et qui a voulu se renseigner

d'une manière précise sur votre compte... Comme cette pièce n'a pas été recherchée pour être tenue secrète, toutes les personnes présentes peuvent aller s'assurer de son authenticité.

– Je soutiens que c'est une calomnie, reprit Pauchet avec effort ; on verra. je prouverai.

Mais la voix lui manqua et les protestations expirèrent sur ses lèvres.

– Eh ! monsieur le maître clerc, dit le mercier d'un ton rogue, si ce n'est pas avec Pauchet, ce sera avec moi que vous vous battrez ; car, moi aussi, j'ai été insulté !

– Vous, monsieur Colinard ! Et avec quelle arme nous battons-nous, je vous prie ? Vous n'avez jamais manié que le mètre dont vous vous servez pour mesurer vos rubans et vos galons !... D'ailleurs, avant d'exposer votre précieuse existence, il vous faudrait payer une obligation de six mille francs que vous avez souscrite, *je ne sais pourquoi*, à l'un de vos anciens patrons, marchand de nouveautés à Paris, obligation que votre femme refuse d'acquitter, parce qu'elle n'en comprend pas bien l'origine.

Colinard pâlit à son tour.

– Tonnerre ! vous savez cela ? murmura-t-il ; que le diable vous emporte !

– On sait bien des choses dans une étude de notaire !

Les deux drôles, confondus et perdant contenance, se prirent par le bras et sortirent.

Un rassemblement assez nombreux s'était formé devant le bureau de tabac, et ils durent traverser les rangs des spectateurs qui ne leur épargnaient pas les railleries.

Ils voulurent gagner la tente du café Boulingras, où ils avaient laissé leurs amis ; mais sans doute les bons amis, ayant vu de loin la mésaventure de leurs champions, avaient craint d'en partager la responsabilité, et s'étaient hâtés de rentrer chez eux. Pauchet et Colinard eux-mêmes ne tardèrent pas à se séparer, et allèrent, chacun de son côté, méditer sur le proverbe : « Tel vient chercher de la laine, qui s'en retourne tondu. »

Après leur départ, Gustave resta avec le juge de paix, pour rassurer la mère et la fille, que cette scène avait bouleversées, comme nous l'avons vu.

– Courage ! mesdames, disait M. Robert ; ce sont là les inconvénients habituels de votre situation. Pour moi, je ne peux rien jusqu'à ce que je sois saisi légalement de cette affaire... Je vais me rendre à la justice de paix, et si Mme Morlent veut déposer une plainte, j'affirme que le Pauchet et le Colinard recevront vigoureusement sur les doigts devant le tribunal correctionnel.

– Ne serait-ce pas, demanda Mme Morlent qui reprenait sa présence d'esprit, accroître un scandale déjà trop grand... trop douloureux ? Nous deviendrions la fable de la ville... Peut-être ferons-nous mieux de mettre en oubli de honteuses démonstrations... et, à moins que ces mauvais sujets n'aient l'audace de revenir à la charge...

– A votre aise, madame ; je ne crois pas que ceux qui étaient là tout à l'heure se hasardent à recommencer ; ils ont été trop bien étrillés par M. de Ricart... Enfin, vous réfléchirez et vous prendrez telle détermination que vous jugerez convenable.

Il salua, et sortit.

XI

LES PRÉTENDANTS

Le rassemblement, qui s'était formé devant la porte, n'avait pas tardé à se disperser. Cependant, après le départ du juge de paix, Gustave ne se retirait pas, sous prétexte de prévenir un retour offensif des insulteurs, en réalité, pour se trouver le plus longtemps possible auprès de la charmante Louise.

Mme Morlent et sa fille, appuyées l'une sur l'autre, se remettaient de leur émotion, tandis que la petite servante Micheline restait à l'entrée de l'arrière-boutique, serrant machinalement une espèce de bâton dont elle s'était armée pendant le tumulte.

– Que de remerciements nous vous devons, monsieur ! dit Mme Morlent d'un ton amical en tendant la main à Gustave.

– Monsieur de Ricart ne nous fait jamais défaut dans les moments critiques, ajouta Louise ; voilà deux fois qu'il apparaît, comme un ange gardien, pour nous protéger.

Gustave rougit de plaisir et d'orgueil. Néanmoins, lui si hardi et si plein de décision au milieu des difficultés, il retomba dans cette timidité insurmontable qui est le propre du véritable amour.

– Mesdames, balbutia-t-il en baissant les yeux, on doit s'aider entre voisins, et il était tout naturel... Mais, pour Dieu ! ma brave fille, demandait-il à Micheline, peut-être afin de se tirer d'embarras, qu'est-ce que ceci ?

Et il désignait l'arme improvisée de la petite servante.

Micheline, encore ahurie de ce qui venait de se passer, exhiba naïvement l'arme en question.

– Miséricorde ! s'écria Louise, c'est une vieille jambe de bois du capitaine Bourinet !

Elle partit d'un éclat de rire, que Gustave ne tarda pas à imiter.

– J’ai trouvé ça dans le bûcher, dit la pauvre fille confuse : je voulais défendre mes bonnes maîtresses.

Et elle alla rejeter la jambe de bois où elle l’avait prise.

Ce petit incident ayant un peu déridé les visages, quelqu’un entra comme une trombe dans le bureau de tabac : c’était le marquis de Rainville.

Il n’était pas venu à cheval, selon son habitude ; aussi avait-il changé de costume. Ses longues bottes, sa culotte de peau de daim, étaient remplacées par des bottines vernies et par un élégant pantalon de couleur claire. Une redingote noire serrait sa taille corpulente, et un chapeau de soie tout neuf avait détrôné son vieux couvre-chef de paille. Ajoutez qu’il avait passé une fleur dans sa boutonnière, et tenait dans la main un stick à tête d’or, moitié canne et moitié cravache. Ainsi équipé, il avait l’air d’un dandy monté en graine, avec je ne sais quelle touche campagnarde qui eût fait sourire des habitués du boulevard Italien.

Le marquis était en nage, et sa figure cramoisie annonçait qu’il venait de faire une course à fond de train. Il s’écria, tout haletant :

– Et bien ! où sont-ils ? Où sont les polissons qui ont eu l’audace de manquer de respect à ces dignes dames ? J’étais chez mon avoué, M. Chevassin, et je me disposais à me rendre ici, quand une personne, qui arrivait de la place, a annoncé que des ivrognes avaient eu l’infamie... je n’ai fait qu’un saut pour venir.

– Vous venez trop tard, monsieur, dit Gustave avec timidité, mais non sans une certaine ironie ; les insolents ont battu en retraite.

– Et ce résultat, ajouta Mme Morlent, est dû à la généreuse intervention de M. Gustave de Ricart.

Le marquis adressa au maître clerc un petit signe protecteur.

– Fort bien, reprit-il ; mais cela ne me suffit pas. On assure que ces tapageurs sont des bourgeois de la ville... Je veux me battre avec eux tous, autant qu’ils soient, et quelque arme qu’ils choisissent. Nommez-les, et je vais sur-le-champ...

L’ardeur belliqueuse du bonhomme était sincère.

– Monsieur le marquis, répliqua Gustave, ces vauriens n’étaient que deux, et ils n’appartiennent pas à la catégorie des gens avec lesquels on se bat.

– Alors, s’écria M. de Rainville, je veux les connaître pour les bâtonner... les cravacher... leur couper la figure.

Et il fouettait l’air avec son stick.

– Avec votre permission, dit Mme Morlent, nous désirons vivement ne pas prolonger ce triste scandale, et nous prions nos amis de ne pas songer à en tirer une vengeance quelconque.

– Je comprends... Mais, moi, je sais ce qu’il me reste à faire. Je finirai bien par connaître le nom de ces drôles, et alors...

– Eh ! monsieur, dit Mme Morlent avec amertume, dans votre jeunesse n’avez-vous pas commis des fautes de ce genre ?

Le marquis la regarda fixement et longuement. Elle avait oublié de cacher, sous son lorgnon aux verres bleus, ses traits encore beaux et purs, quoique un peu altérés par l’âge et le chagrin.

M. de Rainville parut éprouver un sentiment nouveau, et une sorte de stupéfaction se peignit sur ses traits. Mais bientôt il fit un geste, qui semblait dire : – C’est impossible !

Mme Morlent s’était retournée brusquement. Honteuse peut-être d’avoir laissé échapper une parole imprudente, elle reprit d’un air embarrassé :

– Excusez-nous, messieurs ; vous vous expliquerez sans peine qu’après une pareille secousse, ma fille et moi nous avons besoin de quelques minutes de recueillement.

Elle appela Micheline pour garder le bureau et se mit en devoir de rentrer avec Louise.

Le marquis dit avec volubilité :

– Madame, j’étais venu aujourd’hui dans l’intention... J’espérais... Vous savez que j’attends, de vous et de Mlle Louise, une réponse qui touche aux plus chers intérêts de mon cœur ?

– Et moi, monsieur le marquis de Rainville, répliqua Mme Morlent, je n’ai qu’à répéter la réponse que j’ai faite déjà... Pussions-nous mourir, ma fille et moi, plutôt que de condescendre à vos vœux !

Le vieux gentilhomme fut atterré par l’énergie de ce refus.

– Voyons ! voyons ! répliqua-t-il, j’ai eu tort de vous parler de ce sujet dans un tel moment... Vous avez les nerfs agacés et la tête perdue, à raison

de ce qui vient de se passer. Demain... plus tard, vous serez calme et j'ose croire...

– Demain ou plus tard, ni ma volonté ni mes sentiments n'auront changé sur ce point.

Elle prit sa fille par le bras et l'entraîna ; toutefois, il parut au marquis que Louise lui avait jeté un regard où l'on pouvait lire plus de pitié bienveillante que de colère.

M. de Rainville demeura sombre et consterné. Comme il se retournait vers la porte, il se trouva face à face avec Gustave dont il avait oublié la présence. Quoique peiné sans doute que sa cruelle déconvenue eût eu un témoin, il dit avec un accent de cordialité :

– On assure que vous vous êtes bien conduit aujourd'hui, monsieur de Ricart, et... je vous en remercie.

– Vous m'en remerciez, monsieur ? répliqua le clerc, et à quel titre, je vous prie ? J'ai fait ce que tout galant homme eût fait à ma place ; je n'attends pour cela les remerciements de personne.

– Alors je vous félicite de vous être conduit en galant homme ; cela n'est pas commun, au temps où nous vivons !

– J'ai entendu dire, monsieur le marquis, qu'il en était de même sous l'ancien régime... Mais, puisque le hasard nous rapproche, je vais en profiter pour m'acquitter d'une commission dont je suis chargé pour vous.

– Une commission ! De quelle part, je vous prie ?

– De la part de quelqu'un qui habite Bois-Morand.

Le marquis se redressa comme s'il eût été mordu par une vipère.

– Prenez garde, monsieur, dit-il, de vous faire le messenger d'une insulte !

– Je ne suis pas le messenger qui conviendrait en pareil cas. Veuillez m'écouter.

Et Gustave raconta en peu de mots comment, ayant été envoyé à Bois-Morand pour affaires de l'étude, il avait été invité par la comtesse à prévenir son beau-frère qu'il eût à veiller sur lui-même et surtout qu'il ne sortît pas la nuit.

Le marquis réfléchit, comme s'il voulait apprécier le sainement la portée de ce message.

– Tiens ! cette pauvre « Tête-de-Mort ! » dit-il ; elle i n'est ni belle, ni de naissance convenable, mais elle est bonne créature... L'*autre* la rend, dit-on, malheureuse comme les pierres, et elle n'ose broncher... Son avertissement ne signifie pas grand'chose ; sans doute elle a voulu seulement me donner une marque d'intérêt. Quant à sortir la nuit, les braconniers qui infestent mes domaines ne sont pas aussi redoutables qu'on le suppose.

Des gens qui entraient dans le bureau de tabac interrompirent la conversation. Au moment de partir, M. de Rainville dit tout bas à Gustave :

– On prétend, monsieur de Ricart, que vous vous êtes vous-même pris de passion pour la belle et honnête enfant qui était là tout à l'heure ; c'est fort bien et je ne vous en fais pas de reproche ; à votre âge, rien de plus naturel. Seulement, je dois vous prévenir que si j'ai la mère contre moi, j'ignore pour quel motif, en revanche, la fille ne me voit pas d'un aussi mauvais œil. N'employons l'un contre l'autre que des armes courtoises. vous m'entendez ?. Adieu donc.

Gustave voulait protester contre certaines allégations du marquis ; M. de Rainville ne lui en laissa pas le temps et, après avoir salué de la main, s'éloigna à pas précipités.

Le clerc regagna tristement l'étude.

– Mon Dieu ! pensait-il, est-ce que Louise pourrait consentir à devenir sa femme ?

XII

LE PARC DE SERGY

Le marquis de Rainville arriva chez lui, triste et fatigué, aux approches de la nuit. Au lieu de monter à sa chambre, comme il le faisait d'ordinaire en revenant de la ville, il entra dans cette cuisine enfumée, où se tenaient habituellement ses deux uniques domestiques et où il prenait lui-même ses maigres repas.

Ce soir-là particulièrement il avait un motif pour s'y rendre d'abord. Jeannette éprouvait de violentes douleurs rhumatismales, qu'elle avait prises dans cette mesure malsaine ; et M. de Rainville, pour qui ses fidèles serviteurs étaient comme des amis, avait hâte d'apprendre des nouvelles de la pauvre femme.

On touchait à la fin de l'automne, la soirée était fraîche. Une brise de mer assez forte soufflait autour du château, formant dans la cuisine des courants d'air qui ne devaient guère convenir à la rhumatisante. Une lampe de cuivre ne suffisait pas pour éclairer cette vaste pièce ; mais un feu énorme flambait dans la cheminée, luttant de son mieux contre les ténèbres et le froid. Nous avons dit que le feu était le luxe de cette maison de misère appelée le château de Sergy, et réellement, grâce à lui, la salle noire et refrognée offrait, à cette heure, un aspect beaucoup plus avenant que pendant le jour.

Jeannette, vaillante travailleuse, n'avait pas voulu rester sur son lit, dans une espèce de soupente pratiquée au fond de la cuisine. Malgré d'atroces souffrances, elle s'était traînée jusqu'à la cheminée, et là, empaquetée de vieilles hardes et de vieux tricots de laine, elle avait pris place sur une chaise. Elle n'en était guère plus avancée ; le moindre mouvement des bras

ou des jambes lui arrachait un cri de douleur ; mais elle était encore à son poste et pouvait causer avec La jeunesse, qui se multipliait pour faire un double service.

L'universel La jeunesse, en ce moment, avait déposé sa plaque de garde-chasse et sa livrée de valet de chambre. Revêtu d'une blouse de paysan, un tablier de serge serré autour de la taille, il surveillait une casserole, qui mijotait sur un fourneau délabré.

Cette casserole contenait le dîner du marquis, un lapin de garenne aux pommes de terre. C'était, on s'en souvient, le fond de la cuisine à Sergy, et les domestiques se contentaient des restes du maître. Cependant, tout vulgaire que fût ce mets, il répandait dans la pièce une odeur appétissante.

Sur un mauvais guéridon, orné d'une serviette usée mais très blanche, se dressait le couvert du marquis. Une assiette de faïence, une cuiller et une fourchette d'étain, un morceau de pain et un pichet de cidre, il n'y avait rien de plus, et beaucoup de fermiers du voisinage jouissaient de plus de confort que le descendant des marquis de Rainville, dont la bannière avait été portée aux Croisades. En revanche, un magnifique gobelet d'argent, couvert d'armoiries ciselées, antique pièce d'orfèvrerie qui avait échappé à certains désastres financiers, brillait au milieu de ce piètre outillage et servait au gentilhomme normand à boire le petit cidre du cru.

Le marquis prit place dans un fauteuil en chêne, au coin de la cheminée, et demanda avec empressement des nouvelles de la malade :

– Ça ne va point, monsieur notre maître, répliqua Jeannette d'un ton plaintif : quand je ne bouge pas, passe encore... Mais si je veux remuer... aïe ! Pourvu que je ne devienne pas tout à fait impotente ! Il y a tant de besogne ici !...

– N'importe, ma pauvre Jeannette ; il s'agit de vous soulager, et, si demain matin vous n'allez pas mieux, La jeunesse préviendra M. Toussaint, le médecin de Z***

– Suffit, monsieur, répliqua le vieux domestique.

Toutefois, il regarda Jeannette d'une façon singulière.

– C'est que, reprit la servante qui comprenait le sens de ce regard, ce sera bien de la dépense !... On doit encore au médecin les visites pour la dernière maladie de monsieur.

– La jeunesse n’a-t-il pas payé cette bagatelle ?

– Et avec quoi, monsieur le marquis ? demanda Lajeunesse d’un ton un peu goguenard.

– J’entends que le docteur vienne demain voir Jeannette... S’il refuse, je lui parlerai moi-même... Ah ! mes pauvres amis, poursuivit M. de Rainville en soupirant, vous avez de rudes moments à passer chez moi !... Cela va changer, je l’espère ; j’ai causé avec mon avoué aujourd’hui. Il compte faire annuler la décision du conseil de famille qui m’empêche de disposer librement de mes revenus. Les intrigues de mon indigne frère seront déjouées, et quand on ne me contestera plus ce qui m’appartient, je mènerai une vie calme, économe, raisonnable...

En écoutant ces promesses, Jeannette secoua la tête, tandis que Lajeunesse, qui avait son franc-parler dans l’intimité, disait entre ses dents :

– Oui, oui, monsieur le marquis, vous vivrez de cette façon...

Et il ajouta, en fredonnant une vieille chanson du pays :

Quand les chèvres pondront des œufs,
Les poules des fromages.

– Que chantes-tu là, vieux marronneur ? reprit le marquis d’un ton d’indulgence ; on verra, quand un peu de soleil recommencera à briller pour moi !... Hélas ! j’en ai bien besoin, car depuis longtemps le soleil s’opiniâtre à me faire grise mine.

Il approcha son fauteuil du guéridon où Lajeunesse venait de servir son souper. Il mangea peu et en silence. Il n’y avait d’autre bruit que les gémissements arrachés par la douleur à Jeannette, les grondements du vent qui s’engouffrait dans la cheminée, en refoulant la fumée et les étincelles.

Comme le repas tirait à sa fin, la cuisinière dit avec effort :

– Monsieur n’a pas l’air content, ce soir ? Il a dû pourtant voir aujourd’hui à la ville les belles marchandes de tabac qui se sont arrêtées, une fois, ici, à la suite d’un accident... Dieu de Dieu ! les belles créatures !... La mère et la fille... la fille surtout... quelles superbes femmes ! Une peau si blanche !

– Taisez-vous, ma chère, taisez-vous, dit le marquis.

– Et pourquoi, monsieur ? c'est la vérité pure. Et je ne supposais pas que le bon Dieu pût produire de semblables perfections.

– Paix ! vous dis-je, interrompit le marquis avec impatience.

Il allait se lever de table, quand, entre deux rafales de vent, on entendit au loin les aboiements précipités d'un chien de chasse sur la piste du gibier.

Ce bruit si connu ne pouvait manquer d'éveiller la curiosité de deux chasseurs tels que le marquis et son garde. Aussi demeurèrent-ils immobiles, prêtant l'oreille.

Les aboiements devenaient de plus en plus distincts.

– Entends-tu, Lajeunesse ? demanda M. de Rainville.

– Certes... C'est un chien qui « mène ».

– Et ne te semble-t-il pas, comme à moi, que le bruit vient...

– Du parc, vrai Dieu ! Il ne manque pas de brèches à la muraille par lesquelles on peut s'introduire chez nous.

– Cela est d'une audace !... Mais que feraient des braconniers dans le parc à pareille heure ? La nuit est trop sombre pour un affût.

– Vous ne comprenez pas, monsieur le marquis ? Le coquin ou les coquins ont posé des collets sur les passages du gibier et ont lâché un chien pour pousser les lièvres et les lapins, qui donnent alors facilement dans le piège... Voyons donc de quoi il retourne !

Lajeunesse alla prendre son fusil au râtelier placé dans un coin de la cuisine, tira de sa poche sa plaque d'argent qu'il attacha à la boutonnière de sa blouse, et se trouva transformé en garde-chasse.

– Je t'accompagnerai, s'écria le marquis en se dirigeant à son tour vers le râtelier pour prendre son fusil ; il faut connaître ces voleurs de gibier... Hem ! Lajeunesse, poursuivit-il, serait-ce là un nouveau tour de ce misérable Paturin ?

– Je ne crois pas, dit Lajeunesse avec réflexion ; il n'a pas de chien et n'oserait nous braver ainsi... Enfin, je vais en avoir le cœur net, et, si le chien passe à ma portée, je lui enverrai de mon plomb... La bête morte, on finira bien par découvrir le maître.

– C'est cela ; tuons d'abord le chien... Sacrebleu ! ne dirait-on pas qu'il est là sous nos fenêtres ? Partons vite.

– Monsieur le marquis est fatigué, dit Lajeunesse avec hésitation ; peut-être ferait-il bien de me laisser cette besogne, qui est indigne de lui ?

– Et moi, s'écria Jeannette, je ne saurais rester seule dans cette grande maison, où rien ne ferme. Si quelqu'un entrait, je serais incapable tant seulement de lever la main... J'aurai peur et je suis déjà si malade...

– Allons donc ! sotte, dit M. de Rainville, nous reviendrons certainement avant dix minutes ; le temps d'envoyer quelques chevrotines à cette bête criarde... Quelqu'un m'a donné avis, il est vrai, de ne pas sortir la nuit ; mais nous ne verrons personne sans doute, et ce n'est pas l'heure de battre les bois... Enfin, j'y suis décidé, et que l'on me laisse en paix !

Lajeunesse s'inclina respectueusement ; Jeannette ne se montra pas aussi docile.

– Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, il va arriver quelque malheur !... Les gens du pays sont si montés contre nous !...

On ne s'inquiéta pas plus de ses lamentations que de ses gémissements ; les deux hommes, leur fusil double sous le bras, coururent vers le parc.

La nuit était assez claire, et la lune répandait une lumière blanche dans la plaine. Le vent soufflait avec impétuosité, secouant les arbres presque entièrement dépouillés de leur feuillage, ou emportant des tourbillons de feuilles sèches. Quand la bourrasque était passée, tout redevenait silencieux et on pouvait percevoir le moindre son d'une immense distance.

Ce que l'on appelait le parc de Sergy n'était guère qu'une partie de la forêt avoisinant l'habitation, partie qu'à une époque antérieure le propriétaire du domaine avait entourée de murs maintenant à moitié ruinés. Le marquis, par crainte de déranger le gibier, ne songeait pas à faire enlever les broussailles et élaguer les taillis, si bien que le parc offrait un peu l'aspect d'une forêt vierge. Cependant, au milieu des massifs sombres et en apparence impénétrables, il y avait de larges routes et des espaces nus où il était facile de se conduire.

Chaque recoin de ce vaste enclos était familier au maître et au garde ; et ils n'eussent éprouvé aucune hésitation à se diriger, même par une nuit plus noire. Ils s'avançaient côte à côte, l'œil au guet, tenant leurs fusils prêts à faire feu. Depuis qu'ils étaient hors de la maison, le vent n'avait cessé de souffler avec rage, et au milieu des mugissements, des sifflements, des

cliquetis de feuilles, ils avaient peine à distinguer la voix du chien inconnu. Mais le vent étant tombé tout à coup, comme il arrivait par intervalles, les aboiements se firent entendre nettement à une centaine de pas.

L'un et l'autre s'arrêtèrent.

– C'est dans « le boqueteau des merises, » monsieur le marquis, dit Lajeunesse tout bas ; alors *ça va sortir* par le côté des sapins ou par la sente de l'échalier... Gardez les sapins, moi je garderai l'échalier, et l'un de nous, certainement, rencontrera... Surtout ne vous découvrez pas trop, car, vous savez, il peut vous arriver un coup de fusil !

– Bah ! Veux-tu que je te dise ce que j'imagine, Lajeunesse ? Nous avons affaire tout simplement à un chien qui s'est échappé d'une ferme et qui chasse pour son compte particulier.

– C'est fort possible ; néanmoins, méfiez-vous. A supposer qu'il s'agisse d'un chien sans maître, il est encore important de nous débarrasser de lui au plus vite... Postez-vous donc aux sapins, pendant que je me posterai à la sente, et nous en finirons avec cette bête maudite.

M. de Rainville, n'ayant aucune objection à élever contre ce plan, marcha par une route large et éclairée vers un bouquet de sapins, dont les sveltes pyramides se dessinaient sur le ciel, tandis que Lajeunesse se glissait dans l'ombre vers un autre point.

Un nouveau coup de vent, secouant avec fracas les taillis et les futaies, semblait devoir couvrir ces manœuvres ; et le marquis ne tarda pas à atteindre le poste qui lui était assigné.

Il venait de s'y établir, lorsque la voix du chien, se rapprochant avec rapidité, lui donna à penser qu'il allait être favorisé par le sort. En effet, il vit bientôt, sous un pâle rayon de lune, quelque chose traverser en sautillant la route : c'était un pauvre levraut qui, déjà à moitié forcé, abandonnait le massif des sapins pour gagner une retraite plus sûre. Le marquis, son fusil à l'épaule, n'avait qu'à presser la détente pour le foudroyer ; mais, cette fois, il n'en voulait pas au gibier et laissa passer le levraut.

Alors, apparut le chien, qui, le nez à terre, suivait la piste en poussant les jappements habituels. Le marquis attendit qu'il fût en pleine lumière, afin de s'assurer s'il ne le reconnaîtrait pas ; c'était un grand chien jaune, de race douteuse, qu'il n'avait jamais vu. M. de Rainville n'hésita plus.

– Gredin ! dit-il à voix haute, attrape cela !

Et le coup partit.

Le chien jaune roula sur le sol en faisant entendre des cris douloureux, et ne tarda pas à s'agiter dans les convulsions dernières.

M. de Rainville s'approchait pour l'examiner ; une voix rauque sortit du taillis :

– Chacun son tour ! disait-on.

Un éclair brilla sous les arbres, et un second coup de feu retentit ; le marquis, atteint en plein corps, tomba sanglant à côté de sa victime.

Cependant, il eut encore la force de crier :

– A moi, Lajeunesse, on m'assassine !...

– Comme un chien ! gronda la voix inconnue.

Et on se mit à courir sur les feuilles sèches, à travers le bois.

Lajeunesse, que les deux explosions si rapprochées l'une de l'autre avaient alarmé déjà, entendit l'appel de son maître.

– Me voici, monsieur, cria-t-il, où êtes-vous ?

Il ne reçut pas de réponse, les cris s'étaient changés en gémissements.

Le vieux garde ne continua pas moins d'avancer de toute sa vitesse vers le poste de M. de Rainville. Quand il y arriva tout essoufflé, il regarda avidement autour de lui.

– Mon maître, mon bon maître ! demanda-t-il en élevant la voix, où êtes-vous ?

– Par ici ! murmura-t-on.

Lajeunesse aperçut alors le marquis, étendu sur la bruyère, se tordant de douleur et vomissant le sang. Il s'agenouilla auprès de lui.

– Bon Dieu ! monsieur, reprit-il, êtes-vous gravement touché ?

– Je crois que j'ai mon compte, balbutia le blessé avec effort ; la charge m'a traversé la poitrine... je suffoque... Prends garde à toi-même !

– Ah ! les bandits... les scélérats... les meurtriers ! s'écria Lajeunesse fou de désespoir ; où sont-ils, où sont-ils ?

Il se redressa et, se tournant vers le massif de sapins, déchargea deux fois son fusil dans cette direction, sans savoir ce qu'il faisait.

Après cette démonstration puérile, il prêta l'oreille et crut entendre au loin un rire moqueur ; mais le bruit était si vague, qu'on eût pu lui appliquer

le vers de Victor Hugo :

C'est l'écho qui rit dans les bois.

Il revint vers son maître. Le malheureux marquis ne pouvait plus parler, et continuait de respirer péniblement par secousses. Lajeunesse lui prit son mouchoir et en forma une compresse qu'il glissa sur sa poitrine, à la place où se trouvait la blessure.

– Que faire ? dit-il alors avec angoisse ; si je le laisse seul, les assassins sont capables de venir l'achever... Eh bien ! la maison n'est pas loin ; il faut que je le porte !

S'emparant du fusil du marquis, il alla le jeter avec le sien, dans un épais buisson où il comptait les retrouver plus tard, et essaya de soulever son maître.

Quoiqu'il fût encore vigoureux pour son âge, il eut une peine infinie à charger sur ses épaules M. de Rainville, qui se débattait faiblement et poussait des plaintes déchirantes.

Lajeunesse se mit en marche ; il se tenait dans l'ombre des arbres afin de ne pas servir de cible à l'assassin. Au bout d'une cinquantaine de pas il reconnut que ses forces allaient trahir son courage. La sueur ruisselait de son front et ses jambes se dérobaient sous lui ; il s'arrêta.

– Je ne peux pas, dit-il avec découragement ; quelle vieille bête je suis devenu !

Sentant sous ses pieds un tas de feuilles sèches accumulées par le vent, il y déposa le blessé, qui semblait évanoui. Après avoir fait quelques remarques pour retrouver l'endroit, il se mit à courir vers l'habitation, en prenant toujours soin de se montrer le moins possible à découvert.

Dans la cuisine du château, Jeannette attendait au coin du feu. Lajeunesse s'écria du seuil de la porte :

– Monsieur vient de recevoir un coup de fusil. Il se meurt !... A l'aide !

Jeannette éprouva comme une commotion électrique.

– Un coup de fusil ! répéta-t-elle ; bonté divine ! J'avais idée qu'il arriverait quelque chose de pareil... Eh bien ! me voici !

Écartant les vieilles hardes dont elle était enveloppée, elle se leva sans hésitation. Par un phénomène bizarre, mais assez fréquent dans les maladies

semblables à la sienne, ses douleurs avaient brusquement disparu sous l'action d'une violente secousse morale, sauf à revenir plus tard avec une énergie nouvelle.

Lajeunesse, tout bouleversé, ne remarqua même pas l'espèce de miracle qui venait de s'accomplir ; et il avait oublié le mal qui clouait la pauvre femme dans un fauteuil.

– J'ai essayé de porter monsieur jusqu'ici, reprit-il d'une voix sifflante ; la force m'a manqué... Il est dans le bois de coudriers, au pied du Grand-Chêne.

– J'y vais, dit la servante en s'empressant d'allumer une lanterne et de préparer quelques objets qu'elle jugeait utiles en pareille circonstance ; vous me trouverez auprès du marquis... Vous, Lajeunesse, courez à la ferme et amenez-nous du monde... Pauvre cher maître !

– Je pars... Hâtons-nous.

Et pendant que le vieux domestique se dirigeait vers quelques habitations situées à cinq ou six cents pas de là, Jeannette, sa lanterne à la main, s'engagea dans le parc, où le vent continuait de faire rage.

Moins d'une demi-heure plus tard, Lajeunesse revenait au château, suivi de trois robustes paysans. On ne s'y arrêta pas. On prit, sous un hangar, une civière qui devait servir à transporter le blessé, et on gagna le parc.

Il ne fut pas difficile de découvrir la place où était le marquis. Une lumière brillait, de loin, au milieu des arbres. Jeannette, après avoir pansé son maître du mieux possible, l'avait enveloppé d'une couverture et s'était assise à son côté.

Au bruit des arrivants, elle se leva avec épouvante et ne se rassura qu'en reconnaissant Lajeunesse et ses compagnons.

– Vit-il encore ? demanda Lajeunesse plein d'anxiété.

– Oui, oui, grâce au ciel ! Il a pu me dire quelques mots... mais il souffre horriblement.

– Et depuis que vous êtes là, n'avez-vous vu ni entendu personne ?

– Il m'a semblé que l'on parlait et que l'on marchait là-bas du côté des sapins ; j'ai eu bien peur qu'on ne revînt *lui* porter le dernier coup... Heureusement personne ne s'est montré.

– C’est bon... La justice éclaircira tout cela... Maintenant il s’agit de transporter notre bon maître chez lui.

Lajeunesse se concerta avec les gens qu’il avait amenés. Le blessé geignait, sans paraître avoir conscience de lui-même. On put donc l’installer sur le brancard ; il ne fit d’autre opposition que de pousser des gémissements plus accentués et plus douloureux.

Deux paysans, prenant la civière, se mirent en marche, pendant que Jeannette les précédait, sa lanterne à la main, et que les autres se tenaient à droite et à gauche pour prévenir les accidents.

On atteignit ainsi le château, et, sur l’ordre du factotum, les porteurs montèrent à la chambre du premier étage. On déposa M. de Rainville sur son lit, et on le débarrassa des vêtements qui pouvaient le gêner ; puis, tandis que Jeannette continuait de lui donner des soins attentifs, Lajeunesse, qui avait l’initiative de toutes les mesures réclamées par la situation, dit aux gens de la ferme :

– A présent, mes amis, il va falloir se trémousser. Jacques et toi, Mathurin, vous allez prendre la carriole et le cheval du père Fossard... on payera plus tard pour le dérangement... et vous vous rendrez à la ville. Vous irez d’abord chez le docteur Toussaint, vous lui apprendrez ce qui se passe. Il est nécessaire qu’il vienne tout de suite, tout de suite ; vous le ramènerez dans la carriole, dussiez-vous l’y mettre de force !... L’un de vous ira chez le maire et lui annoncera que M. le marquis de Rainville a été assassiné par des canailles ; le maire préviendra qui de droit... Mes braves garçons, dégourdissons-nous... La vie de M. le marquis et l’arrestation de ses assassins peuvent dépendre de la diligence que vous ferez... Partez donc... Pierre attendra dans la cuisine, où on lui donnera un coup de cidre... s’il en reste.

Le marquis, malgré ses défauts, était très aimé de ses inférieurs ; aussi les gens auxquels Lajeunesse venait de donner ces instructions, se hâtèrent-ils de partir pour les exécuter.

– Je devrais peut-être encore, pensa Lajeunesse, faire prévenir « celui de Bois-Morand »... Mais non, non ; si M. le marquis reprenait connaissance, il se mettrait en fureur et me jetterait à la tête tout ce qui lui tomberait sous la main... Nous verrons... Il sera toujours temps d’en venir là !

Vers le milieu de la nuit, le docteur Toussaint arriva dans la carriole, avec des médicaments et sa trousse de chirurgien. En même temps, un brigadier et un gendarme, envoyés par le maire, se présentaient à Sergy pour dresser procès-verbal et interroger les personnes de la maison.

XI

LA NOUVELLE

Les évènements qui avaient eu lieu au château de Sergy, la nuit précédente, mirent en rumeur toute la ville de Z*** à son réveil.

Quoique ce jour-là fût jour de marché, Mme et Mlle Morlent ne s'étaient pas montrées matinales. La nuit, pour elles aussi, avait été agitée, à la suite de la scène scandaleuse que nous connaissons. C'était Micheline qui avait ouvert la boutique et s'escrimait à servir les clients. Comme ils abondaient, elle ne songeait pas à écouter les propos qui s'échangeaient « autour de la mèche ». D'ailleurs, le brouhaha de la foule, qui remplissait la place voisine, couvrait complètement la voix des causeurs.

– Quel malheur ! disait une marchande de légumes en prenant une prise dans le cornet de tabac qu'elle venait d'acheter ; on assure que le médecin Toussaint n'en a pas quitté de la nuit !

– Et M. Robert, donc ! répliqua un commis-greffier en allumant un cigare d'un sou ; il est parti à quatre heures du matin pour faire l'enquête avec M. le maire.

– A-t-on, du moins, découvert quelque chose ?

– Comment le saurais-je ?

– Bon ! vous ne voulez rien dire parce que vous êtes du métier. Je me suis laissé conter qu'il y avait dans les bois plus de cinquante chasseurs avec des chiens, des fusils...

– Pourquoi pas des canons et des mitrailleuses ? fit le commis.

Et il se retira, en haussant les épaules.

Comme nous l'avons dit, ces propos et d'autres pareils s'échangeaient sans que Micheline, toute à ses devoirs, y prît garde. Bientôt pourtant elle dut être moins affairée ; Louise, en négligé du matin, un peu pâle, mais

toujours gracieuse et charmante, venait d'apparaître, tandis qu'un remuement dans l'arrière-boutique annonçait que Mme Morlent elle-même n'était pas loin.

Louise ne fut d'abord occupée que de répondre aux pratiques. Comme l'affluence commençait à diminuer autour du comptoir, elle prêta involontairement l'oreille aux paroles d'un vieux pilote de la Seine, qui, debout auprès de la veilleuse, s'efforçait d'introduire dans une courte pipe noire six fois plus de tabac qu'elle n'en pouvait contenir.

– C'est dommage, tout de même, disait-il à un autre marinier, que ce pauvre M. le marquis de Rainville ait reçu un atout... Il était bon diable, quoique un peu toqué !

Ce nom de Rainville fit tressaillir Louise. Elle demanda au pilote avec inquiétude :

– Que dites-vous, monsieur ? Qu'est-il arrivé au marquis de Rainville ?

Le pilote s'avança, en traînant la jambe et en bourrant toujours sa pipe à grands coups de pousse.

– Ma fi ! ma jolie marchande, répliqua-t-il, je dis ce que tout le monde dit ce matin... Le pauvre marquis a « avalé sa gaffe ! »

– Avalé... quoi ? demanda Louise effarée.

– Sa gaffe, donc ! autrement dit, il a « cassé sa pipe ».

– Quelle pipe ?

– Bon ! vous ne comprenez pas... Il a « tourné de l'œil, » il a « passé l'arme à gauche... » Enfin, il est « *moru*, » puisqu'il faut mettre les points sur les *i*.

– Voulez-vous dire qu'il est mort ? demanda Louise en pâlisant.

– Mort ou *moru*, c'est tout un... Ce que c'est que de nous !

Louise chancela et faillit tomber.

Au même instant, Mme Morlent se précipita dans la boutique.

– Allons donc ! mon enfant, s'écria-t-elle, vas-tu écouter les contes absurdes qui se colportent par la ville ? M. le marquis de Rainville était encore ici hier au soir.

– Du soir au matin, il y a place pour bien des choses, madame la débitante, reprit le pilote un peu piqué ; vous avez vu le marquis hier au

soir ; il n'est pas moins vrai qu'à cette heure, il est rasé, coulé, escoffié, démoli... Demandez à tout le monde si je mens !

– La chose est vraie, dit un des assistants, et on assure que son garde, M. Lajeunesse, a été tué de même.

– Les gendarmes et les autorités sont encore à Sergy, ajouta un autre, et le docteur Toussaint n'est pas non plus revenu à la ville...

– Mais, si le médecin est encore à Sergy, s'écria Louise, c'est que ses soins y sont encore nécessaires !

– Il y a le grimoire des hommes de loi, répliqua le pilote ; ils appellent ça des « constatations ». Ce sont des manigances d'écriture auxquelles le diable ne comprendrait rien.

Louise et sa mère ne l'écoutaient plus. Un événement, affirmé partant de personnes, devait être positif. Toutes les deux ne purent retenir leurs larmes.

– Le malheureux ! murmurait Mme Morlent, devait-il finir ainsi ? Quoique le châtiment se soit fait attendre, c'est peut-être un châtiment de Dieu !... et pourtant.

– Pauvre marquis ! disait Louise de son côté ; malgré ses ridicules et ses travers, il m'inspirait une sympathie irrésistible, et je me sens le cœur brisé !

Elle s'interrompit, en voyant que sa mère attachait sur elle un regard étrange.

– Ainsi, mes amis, reprit-elle en s'adressant encore aux gens réunis autour de la veilleuse, M. de Rainville a été assassiné... Sait-on par qui ?

Cette question directe parut éveiller la défiance des braves Normands qui se trouvaient là, et ils tournèrent le tête. Un d'eux riposta avec embarras :

– Qu'est-ce qui peut le dire ?.. On se mettrait dans la peine à parler trop... Cela regarde la justice.

Seul, le vieux pilote s'écria résolument :

– Bah ! tout le monde sait à quoi s'en tenir. Le failli chien qui a fait le coup est un voleur de gibier très connu ; c'est...

– Bonjour la compagnie ! dit une voix nouvelle, doucereusement.

Et Paturin, avec sa fille Jacquotte, entra dans la boutique.

Paturin, vêtu d'une blouse neuve, était fraîchement rasé et affectait un air riant. En revanche, Jacquotte, avec son tablier à manches, avec ses cheveux

rouges en désordre sous sa coiffe, avait les yeux battus et les traits décomposés.

L'ancien colporteur, sans paraître s'apercevoir de l'étonnement qu'il excitait, marcha vers le comptoir en tenant la main de sa fille.

– Pour cinq sous, comme à l'ordinaire ! dit-il à Louise d'un ton guilleret ; vous savez que c'est Jacquotte qui paie ! Que voulez-vous ? elle n'a pas confiance... rapport au cabaret !... Mais on a été bien sage, ces temps-ci... et cette bonne créature veut régaler papa !

Jacquotte tira de la poche de son tablier cinq sous qu'elle déposa sur le comptoir.

Louise et Mme Morlent ne songeaient pas à satisfaire la demande de Paturin. Elles s'étaient jetées en arrière, tandis que les clients du bureau regardaient avec avidité cet homme, que l'on supposait auteur du meurtre accompli la nuit précédente.

– Quoi donc ! dit Paturin avec effronterie, il n'y a plus de tabac dans cette cassine ? Si on n'en vend pas, faut le dire... Je reprends mon argent.

Et il fit glisser dans sa main les cinq sous de Jacquotte.

Comme tout le monde continuait de se taire, le vieux pilote, qui venait d'allumer à grand bruit la pipe chargée avec tant de peine, dit en pinçant les lèvres :

– Il y a des particuliers qui feraient mieux de rester chez eux que de naviguer ainsi de l'arrière et de l'avant !.. On ne sait pas qui l'on peut rencontrer en courant de si fières bordées !

Paturin se tourna vers lui.

– Eh ! vieux Morissot, répliqua-t-il, c'est pas pour moi que tu dis ça, hein ? Je suis connu et je peux me montrer, je pense !

– Que ceux qui se sentent morveux se mouchent !

– Vois-tu, Morissot, on a de vilaines idées sur mon compte ; mais les idées des mauvaises gens, faut les mettre sous les pieds... Autrefois, j'ai bien un peu bamboché, c'est vrai ; à présent, je suis tranquille comme un saint de bois... Et tiens, voilà Jacquotte, une brave fille, la crème des filles, ainsi que tout le monde le sait ! Elle te dira que je ne sors plus jamais la nuit, et, pour preuve, elle jurera que, la nuit dernière par exemple, je n'ai pas quitté la maison... Oui, de six heures du soir jusqu'à six heures du

matin, on a dormi comme un sabot. Pas moyen de faire autrement, puisque la Jacquotte, qui se méfie, avait la clé dans sa poche... Dis voir un peu, fifille, si tu n'avais pas la clé dans ta poche, la nuit dernière ?

– J'avais la clé dans ma poche, répéta Jacquotte avec volubilité, comme si elle récitait une leçon.

– Et dis voir encore si, quand même j'aurais voulu, j'aurais pu courir la pretontaine ?

– Tu n'aurais pas pu courir la pretontaine ! répliqua l'ouvrière du même ton.

– L'entendez-vous, vous autres ?... C'est Jacquotte qui le jure, et, encore une fois, Jacquotte est la crème des crèmes... Aussi, pour me récompenser d'avoir été si brave garçon, fifille me paye-t-elle du tabac ce matin... Puisqu'on n'en a pas ici, faudra que je m'en achète ailleurs !

Peut-être cette petite scène était-elle préparée d'avance pour donner le change à l'opinion publique, et l'attitude de l'honnête ouvrière témoignait qu'elle n'y jouait son rôle qu'avec une répugnance extrême. Elle demeurait morne, les yeux baissés, et semblait subir une irrésistible contrainte.

– Suffit, camarade, répliqua le pilote d'un ton bourru ; ta fille et toi, vous dégoiserez la chose à ceux qui vous le demanderont... Quant à moi, ça ne me regarde pas.

– Ni à moi ! dit un des assistants.

– Ni à nous ! répétèrent les autres.

On se disposait à se retirer, en laissant Paturin un peu déconcerté, quand un nouveau personnage entra dans le bureau de tabac.

Depuis quelques instants, on entendait sur la place du marché voisin ce bruit de tambour crevé qui annonçait un saltimbanque. Le bruit ayant cessé, on vit s'avancer le tambourineur, qui conduisait par la laisse un chien savant, en robe de soie et en chapeau à plume. On a deviné Pierre Branchu, dit Gorge-Pavée, « l'homme aux chiens », comme on l'appelait dans la ville.

Il s'approcha humblement du comptoir et demanda pour deux sous de tabac à fumer.

Louise se souvint que cet homme et l'ancien colporteur avaient causé d'un air d'intimité dans une rencontre précédente. Aussi, poussée par la

curiosité, ne songea-t-elle pas à le renvoyer, et elle laissa Micheline servir le nouveau venu.

A son grand étonnement, Paturin et le saltimbanque ne parurent pas faire attention l'un à l'autre ; mais Jacquotte, en voyant « l'homme aux chiens, » eut un mouvement bien marqué de répulsion. Sans rien dire à son père ni à personne, elle s'élança vers la place et se perdit dans la foule.

Louise ne savait trop ce que tout cela signifiait ; ces deux hommes n'avaient décidément pas l'air de se connaître. Tout à coup, Morissot, qui était un amateur de spectacles de la rue, dit au saltimbanque :

– Eh ! l'ami, tu avais l'autre jour deux chiens savants, « Milord » et « Milady » ; pourquoi n'en as-tu plus qu'un à présent ?

– On m'a volé Milord, répliqua Pierre Branchu ; une si bonne bête, qui m'avait donné tant de mal à dresser !... Quelle perte pour moi !... Ah ! je n'ai pas de veine !

Des rires accueillirent ces doléances. Cependant Paturin et le bateleur s'obstinaient à ne pas se regarder. Louise et sa mère finirent par ne plus donner leur attention à ce qui se passait dans le bureau et se disposaient à rentrer dans l'arrière-boutique, quand une voiture déboucha sur la place, et le pilote Morissot s'écria :

– Voilà la justice et le médecin qui reviennent de Sergy !... On va peut-être apprendre quelque chose !

Paturin et le saltimbanque s'éclipsèrent, chacun de son côté, tandis que les autres clients, poussés par la curiosité, s'empressaient de sortir, afin d'examiner la voiture et son contenu. Ils n'eurent pas besoin d'aller bien loin ; la voiture s'arrêta précisément devant le bureau de tabac et tous ceux qu'elle renfermait en descendirent. C'étaient le juge de paix et son greffier, le maire de Z*** et le docteur Toussaint. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, la voiture s'éloigna, comme si elle n'était plus nécessaire, et le greffier partit : M. Robert, le docteur et le maire entrèrent dans la boutique.

XIV

L'INVITATION

La solennité de cette visite effraya Mme Morlent et Louise ; elles ne doutaient pas qu'on n'eût l'intention de leur faire subir un interrogatoire judiciaire. Émues et tremblantes, elles se tenaient derrière le comptoir, et ce fut à peine si elles eurent la force de saluer.

Les nouveaux venus paraissaient fatigués, préoccupés. Le juge de paix n'avait plus sa jovialité habituelle, et le maire se montrait plus grave que de coutume. Quant au docteur Toussaint, c'était un petit homme, encore jeune, à figure sanguine, à l'œil vif et clair, qui passait pour un médecin de mérite. Ancien interne des hôpitaux de Paris, il avait préféré s'établir dans cette petite ville où il était né, que de suivre à Paris une carrière plus brillante. Quoique ses manières fussent pleines de simplicité et de bonhomie, il devait être fort supérieur à la plupart des gens au milieu desquels il vivait.

Les dames Morlent n'avaient guère eu l'occasion de le voir, car il n'était ni priseur ni fumeur. Elles le connaissaient pourtant de vue, comme elles connaissaient déjà presque toutes les personnes notables de Z***.

– Monsieur le docteur, demanda Louise avec empressement, comment va le pauvre marquis de Rainville ?

– Pas bien, mademoiselle, répliqua le médecin.

– Cependant on avait tort d'affirmer ici tout à l'heure qu'il était mort, n'est-ce pas ?... Vous êtes si savant, si habile. Vous le sauverez !

– Hum ! je ne dis pas non... mais je me garderai bien de dire oui... Le fait est, mademoiselle, que je n'en sais rien, quoiqu'il y ait plus de chances pour le non que pour le oui. Ce malheureux homme a reçu dans la poitrine un coup de fusil, que l'on croit tiré par un coquin de braconnier.

– Docteur, interrompit le juge de paix, prenez garde de trahir le secret de l’instruction !

– Oui, oui, le secret de l’instruction ! répéta le maire d’un ton capable ; bornez-vous, mon cher docteur, à vous acquitter de la mission dont vous êtes chargé pour ces dames ; et puis, nous irons déjeuner chez moi, comme nous en sommes convenus, car, ainsi que nous, vous devez être brisé de lassitude.

– Voyons, messieurs les magistrats, reprit le docteur avec une gaieté un peu moqueuse, vous ne voulez pas qu’il soit question de braconniers ? soit ; vous me permettrez bien pourtant de dire à ces dames que la balle n’a pas été extraite encore...

– Rien qu’à vous entendre parler d’une balle, répliqua M. Robert en souriant, on ’peut vous accuser de trahir le secret de l’enquête, car la nature du projectile qui a blessé le marquis sera de la plus haute importance dans l’affaire.

– Au diable ! s’écria le docteur Toussaint impatienté.

Il reprit bientôt :

– Il m’est toujours permis d’affirmer que M. de Rainville est mal... fort mal ; et n’ayant pu, malgré tous mes efforts, ni extraire la... le projectile, ni même suivre sa marche dans les organes, je ne saurais répondre que, d’un moment à l’autre, quelque accident terrible ne surviendra pas... Le vœu que je suis chargé de transmettre à ces honorables dames peut donc être considéré comme aussi sacré que celui d’un mourant...

– De quoi s’agit-il, monsieur le docteur ?

– Le pauvre marquis, bien qu’il ait toute sa connaissance, se croit à sa dernière heure et demande avoir encore une fois Mlle Louise Morlent... et sa mère, bien entendu.

Mme Morlent parut très surprise.

– Vous a-t-il chargé formellement, reprit-elle, de nous exprimer ce désir ?

– Oui, madame ; et ces messieurs ont été témoins de la vivacité qu’il y mettait... Peut-être a-t-il quelque communication à faire, quelque service à réclamer, quelque devoir de conscience à remplir... Je l’ignore ; mais il tient beaucoup à votre visite, et il me semble que vous ne pouvez la lui refuser.

Mme Morlent, de plus en plus émue, regardait Louise.

– Monsieur le docteur, dit-elle, malgré l’hospitalité que nous avons reçue de M. le marquis de Rainville lors de notre accident au bord de la Seine, cette visite pourrait paraître fort extraordinaire...

– Quelle inconvenance y aurait-il là-dedans ? Je sais, poursuivit le docteur avec un sourire fin, que M. de Rainville a affirmé certaines prétentions, certaines préférences ; mais comment prendre au sérieux les excentricités de ce pauvre bonhomme, qui a plus de soixante ans, qui s’est ruiné en folies et qui est encore sous le coup d’une interdiction demandée par sa famille ? Songez aussi qu’il est grièvement blessé, à son lit de mort peut-être, qu’il est seul, abandonné dans une mesure croulante, privé des choses les plus indispensables, et jugez si la malignité aurait motif de s’exercer en cas pareil !. D’ailleurs, ajouta Toussaint, avec une expression marquée de respect, j’espérais que la veuve et la fille de l’illustre professeur Morlent, dont j’ai été un des admirateurs, se montreraient au-dessus de certains préjugés ridicules...

Les visages de la mère et de la fille s’épanouirent.

– Vous avez connu mon mari ; demanda Mme Morlent.

– Mon père ? s’écria Louise.

– J’ai eu l’honneur de suivre ses cours à Paris pendant que je préparais mon doctorat.

– Hum ! dit le juge de paix d’un air confus, vous auriez bien dû nous dire cela plus tôt, mon cher docteur ; vous n’eussiez pas exposé certains ignorants à prendre le mari de madame pour un grand musicien ou pour un chanteur célèbre... Vous aussi, monsieur le maire, continua-t-il, vous ne connaissiez pas M. Morlent ?

– Je ne crois pas, répliqua le maire naïvement ; ce monsieur n’était pas de ma commune... Mais abrégeons, de grâce... Il est temps d’aller déjeuner.

La mère et la fille étaient redevenues tristes.

– Monsieur le docteur, reprit Mme Morlent, la démarche dont il s’agit sera sans doute interprétée d’une manière défavorable. Cependant, si vous la croyez nécessaire, si M. le maire et M. le juge de paix la conseillent également...

– Peut-être, dit Robert, ce pauvre marquis vous fera-t-il quelque aveu qui mettra la justice sur la voie des découvertes. A vrai dire, nous ne savons pas encore grand'chose au sujet...

– Bon ! interrompit le docteur, c'est vous maintenant, Robert, qui allez trahir le secret de l'instruction !

Ils rirent tous les deux. Le maire reprit avec emphase :

– Puisque l'on me demande mon avis, j'approuve cette visite complètement... Si quelqu'un y trouve matière à critique, on pourra s'en référer à moi... Je me connais en savoir-vivre... Allons ! messieurs, l'affaire est terminée ; partons-nous ?

Ils se mirent en devoir de sortir.

– Ainsi, madame, demanda le docteur Toussaint, vous êtes décidée ?

– Puisqu'il le faut, nous nous rendrons à Sergy.

– Fort bien.... seulement, ne tardez pas trop. Le blessé pourra être encore là dans six mois ; mais il est possible aussi que demain... ce soir même... Je ne répondrai de rien tant que je n'aurai pas extrait cette maudite balle... Et puis, le pauvre homme est si délaissé, si malheureux ! C'est charité chrétienne d'aller le voir.

On retira la targe de la porte, que le maire avait poussée en entrant, afin que personne ne pénétrât dans le bureau de tabac, tant que les trois gros bonnets de la ville s'y trouvaient. A peine se furent-ils éloignés qu'un flot de gens, acheteurs ou non, envahirent la boutique. Les curieux furent bien attrapés ; Mme Morlent et Louise venaient de rentrer dans la seconde pièce, et il n'y avait plus là que Micheline, qui se mit à servir silencieusement les pratiques.

Quand la mère et la fille furent seules :

– Louise, dit Mme Morlent avec réflexion, je vois de grands inconvénients à ce que tu m'accompagnes là-bas... En dépit de l'opinion de ces messieurs, il conviendrait mieux que j'allasse seule à Sergy.

– Mais, chère maman, vous l'avez entendu, c'est moi surtout que le marquis désire voir. On vous a dit dans quelle horrible situation il se trouve et il serait ruel.

– Mon enfant, tu as pour cet homme, que tu connais à peine, une indulgence, une faiblesse... qu'il ne mérite pas peut-être !

– Je vous ai expliqué déjà ce que j’éprouvais pour lui. une profonde pitié, et jamais cette pitié, n’a aussi légitime qu’en ce moment.

– Soit donc, puisque tu le veux.

Elles montèrent à l’étage supérieur pour s’habiller. Comme le château de Sergy n’était pas à plus de vingt minutes de la ville, elles comptaient s’y rendre et revenir à pied. Bientôt elles redescendirent avec leurs châles et leurs chapeaux, et prirent place derrière le comptoir, tandis que Micheline allait chercher la Brinette qui, comme on le sait, s’était offerte à remplacer les débitantes en cas d’absence.

A peine la petite servante fut-elle partie, que Gustave de Ricart, qui peut-être était au guet, entra sous prétexte d’allumer une cigarette.

– J’espère, dit-il avec embarras, que madame mademoiselle Morlent sont tout à fait remises de la frayeur d’hier ? Une réprobation générale s’élève contre ces effrontés.

– Grâce à vous, monsieur de Ricart, dit Mme Molant, et je ne l’oublierai pas... Mais chaque jour amène son chagrin ; aujourd’hui nous allons voir Sergy M. de Rainville, qui a été frappé mortellement la nuit dernière.

– Et Mlle Louise vous accompagne ?

– Elle ne croit pas pouvoir s’en dispenser.

Gustave regarda Louise d’un air de reproche.

– Au fait, dit-il brusquement, puisque le malade est, à ce qu’on assure, tout près de sa fin !... Déjà mandé à Sergy le curé de Z***, et le notaire, mon patron, est averti de se tenir prêt, s’il y a lieu, pour faire un testament... Je ne pense pas néanmoins que Mlle Louise... C’est un spectacle si triste !... Sans compter que les malintentionnés de la ville pourront se demander... Mais pardon ! je n’ai pas le droit... Adieu, adieu, mesdames !

Et le pauvre garçon, sentant qu’il s’embrouillait, s’empressa de se retirer.

Louise faisait la moue.

– Et lui aussi, pensait-elle, il désapprouve l’intérêt que je porte à ce malheureux M. de Rainville !... On a raison peut-être... mais c’est plus fort que moi.

La Bourinette, radieuse et pimpante, dans sa plus belle toilette d’héritière, entra suivie de Micheline.

– Ah ! mesdames, s’écria-t-elle avec gaieté, il vous a plu de me rappeler pour quelques heures sur « le théâtre de mes exploits », comme eût dit le pauvre défunt ? C’est bon... et vous pouvez partir tranquilles... le bureau du capitaine Bourinet ne périlitera pas entre mes mains !

Pendant qu’on se rendait à Sergy, Mme Morlent se disait à elle-même avec anxiété :

– Que peut donc me vouloir cet homme à son heure suprême ? Que veut-il à Louise ? Il a toujours été d’une inconcevable légèreté ; mais les souvenirs lui seraient-ils revenus ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! si tout allait se découvrir, en présence de ma fille.

Quelques instants après que les dames eurent quitté la ville, le bruit courut que Paturin venait d’être arrêté par la gendarmerie et conduit à la justice de paix pour y être interrogé.

XV

LE BLESSÉ

Le trajet de la ville à Sergy n'était, comme nous savons, qu'une promenade. D'un côté de la route, se dressaient ces belles falaises blanches, qui accompagnent la Seine de Rouen au Havre ; de l'autre, s'étendait la Seine elle-même, superbe, majestueuse, calme, avec les vastes grèves qu'elle recouvrait pendant les grandes eaux ou quand passait « la barre ». Mais, cette fois, les dames n'avaient pas à craindre l'apparition subite du flot, et, d'ailleurs, elles marchaient sur le milieu de la chaussée, hors de ses atteintes.

Quoique l'on fût à la fin de l'automne, le soleil était encore assez chaud pour les obliger à ouvrir leurs ombrelles. Elles avançaient côte à côte, sans échanger une parole, et semblaient éprouver une sorte de gêne. Mme Morlent se montrait de plus en plus préoccupée à mesure que l'on approchait du château. Louise promenait son regard, tantôt sur les espaces glauques de la rivière, que sillonnaient des navires à vapeur aux panaches de fumée ou des barques légères aux voiles blanches, tantôt sur les falaises crayeuses où volaient, en poussant leurs cris rauques, des nuées de pies et de corbeaux. Rarement ses yeux cherchaient ceux de sa mère, dans la crainte peut-être d'y rencontrer un reproche.

Bientôt, elles quittèrent la grande route pour prendre l'espèce d'avenue qui conduit à Sergy. Les arbres et les buissons s'étant dépouillés de leur feuillage, la vieille habitation paraissait plus délabrée, plus triste que jamais. Mme Morlent dit à demi-voix, comme si elle ne songeait pas qu'on pouvait l'entendre :

– Sa maison est l'image de lui-même. Après avoir été prospère et brillante, elle va crouler... et *lui va mourir*.

– Chère maman, demanda Louise en relevant la tête, de qui parlez-vous ?

– De personne... une réflexion, qui n'a pas d'intérêt pour toi... Ma fille, je t'en conjure, songe à ce que tu vas dire et faire !

On pénétra dans l'ancienne cour d'honneur, toute hérissée de mauvaises herbes, encombrée de débris, de charrettes hors de service. La maison, avec ses volets arrachés et sa façade sillonnée de lézardes, semblait inhabitée, et personne ne venait au-devant des visiteuses. Mais elles connaissaient assez les êtres du logis pour n'avoir pas besoin de guide, et, après avoir franchi un perron aux pierres disjointes, elles entrèrent dans la vaste cuisine, où les domestiques se tenaient d'habitude.

Cette pièce était toujours très sombre ; le feu lui même paraissait éteint. Au milieu de cette obscurité on entendait des gémissements.

– Y a-t-il quelqu'un de malade ici ? demande Mme Morlent en élevant la voix.

Les gémissements cessèrent.

– Qui est là ?... Entrez ! répliqua-t-on faiblement.

Les deux dames firent quelques pas avec hésitation. Alors elles aperçurent, à côté du foyer, un mauvais petit lit qu'on semblait avoir installé à la hâte ; sur lit, reposait une personne, empaquetée dans des couvertures et de vieux vêtements.

Jeannette, car c'était elle, s'écria de sa voix plaintive :

– Sainte Vierge ! ce sont les belles femmes !. Ah oui, Lajeunesse m'a dit que M. le marquis désirait le voir !

– Quoi ! pauvre Jeannette, demanda Mme Morler en s'approchant d'elle, êtes-vous malade aussi ?

– Je ne peux plus faire un mouvement... et je souffre !... Hier déjà j'avais « mes douleurs ». Quand est arrivé le malheur de M. le marquis, ça m'a donné un espèce de coup de fouet et le mal a disparu, comme : on l'enlevait avec la main. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais sans doute j'en aurai fait trop ou j'aurai pris froid, car la maladie est revenue. M. le médecin Toussaint, qui m'a vue avant de partir, dit que c'est *ortriculaire*... En suite, il ne s'agit pas de moi ; c'est de mon maître, de mon bon maître, qu'il faut s'occuper !

Pendant que Jeannette parlait, Louise lui avait doucement relevé la tête ; elle avait arrangé les couvertures pour la préserver du froid et jeté quelques

bûches dans le foyer. La servante lui dit :

– Mademoiselle, puisque vous êtes si gentille, veuillez me donner à boire... J'ai la fièvre et je meurs de soif.

Louise regarda autour d'elle ; il y avait sur la huche un pot de grès plein d'eau et une tasse de faïence ébréchée.

– Est-ce là ce que vous buvez ? demanda-t-elle d'un ton navré.

– Oui, oui ; c'est assez bon pour moi... Et mon pauvre maître là-haut, croyez-vous qu'il ne manque de rien ? Ah ! nous ne nous dorlotons guère ici !

Louise emplit la tasse d'eau et la présenta à la malade, qui but avec avidité, sans cesser de gémir.

– N'avez-vous personne pour vous soigner, Jeannette ? reprit Mme Morlent.

– La fille de ferme a promis de passer par ici dès qu'elle aura fini son ouvrage... Il y a aussi Lajeunesse ; seulement il ne quitte pas notre maître et il doit être épuisé de fatigue, attendu qu'il n'a pas pris de repos depuis vingt quatre heures. Mme Morlent demanda où était M. de Rainville.

– Dans sa chambre, ma digne dame, répliqua Jeannette. J'espérais que Lajeunesse allait redescendre pour me donner de ses nouvelles ; mais Lajeunesse se sera sans doute endormi... Montez donc. Vous connaissez cette chambre, puisque vous y avez été déjà... Si vous êtes aussi bonnes pour notre maître que pour moi, votre présence lui fera du bien !

– Oui, montons, chère maman, dit Louise.

Mme Morlent demanda encore à Jeannette si l'on n'avait pas découvert l'assassin ou les assassins de M. de Rainville.

– Non, madame ; ces messieurs de la justice ne se croient pas assez sûrs... Je leur ai pourtant dit tout net, quand ils m'ont interrogée, que c'était ce brigand de Paturin... C'est également l'idée de Lajeunesse, de M. le marquis lui-même... Mais Paturin n'était pas seul... D'ailleurs, il n'a pas de fusil, il n'a pas de chien... sans compter que le corps du chien, qui a été tué, a disparu ce matin, et on n'en a plus retrouvé trace... Aussi ces messieurs ne savent-ils à quoi s'en tenir... Heureusement, il y a un Dieu là-haut ! La vérité se découvrira, c'est moi qui vous le dis !

La mère et la fille lui promirent de la revoir avant de quitter le château, et s'empressèrent de monter à la chambre de M. de Rainville.

Elles n'eurent pas de peine à la retrouver et frappèrent discrètement à la porte. On ne répondit pas bien que de faibles plaintes s'élevassent encore de l'intérieur. Craignant quelque nouvel accident, les deux dames entrèrent.

Nous connaissons le luxe décrépit de cette chambre. Les rideaux d'un rouge fané, étendus devant les fenêtres, n'y laissaient pénétrer qu'une lumière ardente et sinistre. Le marquis, couché sur son lit, la tête haute, paraissait sommeiller quoiqu'il ne cessât de gémir. Quant à Lajeunesse, il était endormi sur une chaise, le front appuyé sur la table. Près de lui, on voyait les restes de son déjeuner, un morceau de pain presque noir et une carafe d'eau. Sur la table de nuit du marquis, étaient des médicaments et des potions apportés par le docteur.

Comme personne ne bougeait, Mme Morlent et sa fille s'arrêtèrent après avoir fait quelques pas. Lajeunesse peut bien un tressaillement et essaya de soulever la tête ; son front retomba avec bruit sur la table ; le sommeil était plus fort que sa volonté. Le marquis, de son côté, s'agita un peu, mais ses yeux restèrent clos et il continua ses plaintes.

Les deux dames, immobiles au milieu de la chambre, étaient donc fort embarrassées, quand M. de Rainville dit d'une voix assez forte encore :

– Ma potion !

Par un instinct machinal, Lajeunesse se leva et s'avança en chancelant vers le lit. Mais déjà quelqu'un le plus jeune et de plus agile s'était élancé. Louise prit sur la table de nuit une fiole qui s'y trouvait et remplit au contenu une cuiller d'étain qu'elle approcha des lèvres du malade, pendant que le domestique interêt la regardait faire.

Le marquis huma la cuillerée sans savoir qui le serait. Ranimé par cette liqueur fortifiante, il rouvrit les yeux et son regard tomba sur le gracieux et frais visage de Louise.

Aussitôt ses traits pâles se colorèrent d'une teinte rose, ses yeux brillèrent.

– Vous ! mademoiselle, dit-il ; quelle bonté d'être venue !... C'est comme un rayon de soleil qui éclaire ma triste demeure ! Quoique je sois bien bas, je guérira certainement si j'avais une garde-malade telle que vous.

Louise, confuse, ne savait que répondre ; Mme Morlent s'approcha.

– Monsieur le marquis, dit-elle avec plus d'émotion qu'elle n'eût voulu peut-être en montrer, nous avoir appris avec douleur l'affreux accident dont vous êtes victime... et le docteur Toussaint nous ayant transmis votre désir de nous voir, nous nous rendons à votre appel.

Lajeunesse apporta devant le lit deux vieux fauteuil sur lesquels prirent place Mme Morlent et Louise. Pour lui, il alla s'asseoir à l'extrémité de la chambre, et bien tôt, en dépit de ses efforts, les balancements de sa tête annoncèrent que de nouveau il cédait à un irrésistible sommeil.

Il y eut un moment de silence. Mme Morlent repris avec embarras :

– Il me semble, monsieur le marquis, que vous n'avez pas ici les soins nécessaires. Votre servante Jeannette est alitée elle-même, et le fidèle Lajeunesse malgré son dévouement ne peut seul. D'autre par l'isolement de votre maison vous prive de beaucoup de choses indispensables ; dans votre intérêt bien compris il serait sage peut-être de prendre certaines mesures.

– A quoi bon, madame ? répliqua le malade avec abattement ; cette situation ne se prolongera pas. J'ai dû mettre ordre à ma conscience, et l'affaire s'est arrangée ce matin avec le curé de Z***. Maintenant je va m'occuper d'assurer le sort de mes braves serviteurs, et pour cela j'attends le notaire Dumont, qui doit rédiger mon testament... Je voulais surtout, ajouta-t-il en reportant son regard sur Louise, dire un dernier adieu à la délicieuse enfant qui, depuis peu, a mis tant de charme dans mon existence...

– Monsieur le marquis, interrompit Mme Morlent en détournant la tête, de pareils sentiments...

– Oh ! ne vous en offensez pas, madame ; que mademoiselle Louise n'en prenne pas ombrage... Quoique, dans le cours de ma vie, j'aie eu bien des passions, nulle autre femme ne m'a jamais inspiré ce que j'éprouve pour elle.

C'est un entraînement qui n'a rien que de pur, continua le marquis ; c'est un mélange de respect, d'admiration et de tendresse... J'aurais voulu lui laisser mon nom ; cette consolation m'étant ôtée, je ne désire pas moins avoir une place dans son souvenir.

Ces touchantes paroles bouleversèrent Mme Morlent ; Louise ne put retenir ses larmes.

– Monsieur le marquis, dit-elle, il y a bien loin de vous à nous. Cependant, de mon côté, sans que je sache comment, je ressens pour vous une affection douce, comme j’en ressentirais pour un parent vénéré... pour un père !

Mme Morlent poussa un cri et se renversa dans son fauteuil.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle avec égarement, vous m’êtes témoin que j’ai fait tout ce qui dépendait de moi pour empêcher... A présent encore je devrais m’opposer peut-être... Je ne peux pas... je n’ose pas !

Elle se cacha le visage dans ses mains.

Louise et M. de Rainville lui-même la regardaient avec surprise, bien qu’on ne l’eût entendue qu’imparfaitement.

– Maman, demanda la jeune fille, aurais-je dit quelque chose de mal ? Je n’ai pas à cacher une bienveillance.

– Paix ! laissez-moi ! s’écria la mère hors d’elle-même et presque avec dureté.

La pauvre enfant demeura muette.

– Madame, reprit le marquis, vous m’offrez, depuis que je vous connais, une énigme indéchiffrable. On croirait que nous nous sommes vus autrefois... Votre voix a des intonations, vos traits ont un caractère qui me rappellent... Faites-moi savoir, je vous en conjure, si je ne me trompe pas.

– Vous vous trompez, monsieur, répliqua Mme Morlent d’un ton brusque en se levant ; nous ne nous sommes jamais rencontrés avant mon arrivée ici. Mourez donc en paix, si vous devez mourir... et ne revenez plus sur le passé, où vous ne trouveriez pas, j’en ai peur, de quoi réjouir votre conscience !... Nous n’avons plus rien à faire ici, ma fille ; partons.

Louise se disposait, en silence, à la suivre.

– Déjà ? dit M. de Rainville avec tristesse ; pourquoi abrégier le plaisir qui, selon toute apparence, sera le dernier pour moi sur terre ? En présence de cette enfant, je souffre moins, je me sens plus fort, plus courageux... Ah ! comme j’aurais été différent de ce que je suis, si Dieu m’eût fait père d’une adorable fille comme elle !

Il y avait encore, dans ce que venait de dire le marquis, quelque chose qui troublait profondément Mme Morlent ; et on ne sait ce qu’elle allait

répondre, quand une voiture s'arrêta dans la cour, des voix animées s'élevèrent d'abord dans le vestibule, puis sur l'escalier.

Lajeunesse, réveillé en sursaut, courut à la fenêtre.

– Serait-ce le notaire ? demanda le marquis.

– Non, non, monsieur, dit Lajeunesse avec inquiétude ; je croirais plutôt.

– Si ce n'est pas le notaire ou le docteur, je ne veux voir personne...

Qu'on me laisse en paix !

– Suffit, monsieur.

Et Lajeunesse sortit précipitamment.

M. de Rainville voulait reprendre la conversation avec la mère et la fille ; il en fut empêché par une violente altercation, qui se produisait sur le palier même de la chambre. Une voix aiguë s'écriait :

– Comment ! vieux coquin, prétendrais-tu m'empêcher de voir mon frère en danger de mort ? C'est trop d'audace, et je te ferai repentir de cette insolence !

Il y eut comme une courte lutte ; la porte s'ouvrit avec fracas, et le comte Anselme de Rainville entra, suivi de près par Lajeunesse, qui faisait des gestes de désespoir.

LES DEUX FRÈRES

Louise et Mme Morlent, à la vue de cet homme inconnu, reculèrent timidement vers l'extrémité de la chambre. Le marquis s'était redressé tout à coup sur son séant. Ce mouvement lui causa une atroce douleur et la crispation de ses traits leur donna une expression plus terrible.

– Misérable ! s'écria-t-il, que viens-tu faire chez moi ? Qui t'a appelé ?... Va-t-en ! Tu crois sans doute être déjà le maître ici ? Tu ne le seras jamais... Va-t-en, te dis-je !... Lajeunesse, mets-le à la porte par les épaules !

Lajeunesse ne demandait pas mieux que d'exécuter cet ordre ; mais, à vrai dire, il ne se sentait pas le plus fort, le comte Anselme étant encore vigoureux. Comme il méditait quelque démonstration menaçante, le comte lui fit un signe conciliant, et, se tournant vers le malade, dit de ce ton hypocrite qu'il prenait d'ordinaire :

– Voyons ! mon frère, tâchons d'être raisonnables... Nous ne sommes pas de la famille des Atrides, que diable ! Quoique des dissentiments aient éclaté entre nous, mon cher Léon, je n'ai jamais cessé de t'aimer, et c'est pour te défendre contre les entraînements de ta nature trop généreuse... Devant le malheur qui t'arrive, j'ai oublié tes torts et je viens à toi, comme un bon frère, pour t'assister en tout ce qui dépendra de moi. Tu manques ici du nécessaire... J'apporte de l'argent en abondance... Nous te soignerons, nous te guérirons, je l'espère, et nous nous unirons pour aider la justice à retrouver le scélérat qui t'a frappé... Léon ! ne veux-tu pas me serrer la main ?

– Ne m'approche pas, ne me touche pas ! s'écria le marquis avec violence ; le contact d'un reptile me serait moins odieux... Je n'ai pas besoin de tes services ; si, moi et mes serviteurs, nous manquons du nécessaire, la faute n'en est-elle pas à toi, à tes intrigues, à tes chicanes, qui me privent momentanément de mes revenus ? Quant à mon assassin, il a beaucoup trop bien servi tes haines et tes convoitises, pour qu'il te soit difficile de fournir des renseignements sur son compte !

La figure maigre et chafouine du comte Anselme devint livide. Néanmoins, il leva les yeux au ciel et dit de son ton doux :

– La colère t’emporte, Léon ; ne méconnaiss pas mon affection davantage et permets-moi.

– Rien. délivre-moi de ta présence bien vite. Je ne te demande rien de plus.

Évidemment cette scène faisait beaucoup de mal au blessé ; des plaques rouges apparaissaient sur son visage, sa respiration était bruyante comme un râle, et un frémissement nerveux agitait tout son corps. Ces symptômes alarmants n’échappèrent pas à Louise.

– Monsieur, dit-elle au comte, voyez, je vous en conjure, dans quel état cette discussion met le pauvre malade... N’insistez pas en ce moment... Peut-être plus tard, après réflexion, montrera-t-il moins de colère.

– La fièvre le mine, dit Mme Morlent, et trouble son esprit.

Anselme toisa la mère et la fille.

– Qu’est-ce, dit-il, que ces femmes qui viennent se placer ainsi entre deux frères ?... Eh ! parbleu ! ajouta-t-il aussitôt en ricanant, ce doit être les marchandes de tabac qui font scandale dans la ville, et qui ont ensorcelé ce pauvre Léon... dont la tête n’a jamais été bien forte !... Oui, et voici sans doute la belle fille blonde dont il s’est affolé jusqu’à vouloir l’épouser... Ma foi ! Léon, ajouta-t-il avec ironie, je dois convenir que tu as fort bon goût, quoique peut-être elle soit un peu jeune pour toi... La vieille eût mieux convenu à ton âge.

Les deux dames demeuraient muettes. Le marquis grinçait des dents et s’agitait sur sa couche.

– Tais-toi, gredin ! s’écriait-il ; Lajeunesse, écrase donc la tête à cette vipère !... Oh ! être cloué là ! ne pouvoir le broyer sous mes pieds, le jeter par la fenêtre !

Anselme ne cessait de ricaner. Mme Morlent lui dit avec dignité :

– Vos paroles, comme vos procédés envers votre] frère, sont abominables, monsieur ! Ma fille et moi, nous sommes ici parce que nous y avons été appelées et parce que nous croyions y remplir un devoir. Nous n’avons pas mérité cette insulte... Mais nous ne resterons pas ici malgré vous... aussi bien, nous allions partir quand vous êtes arrivé.

– Restez, de grâce ! s'écria le marquis ; c'est à lui de sortir... ce lâche, cet insulteur, ce monstre !... Ne voyez-vous pas quel est son but, en venant me torturer ainsi ? Il a entendu dire peut-être que ma blessure n'est pas mortelle : il veut me tuer de haine rentrée et de rage impuissante !

– Je ne veux pas, reprit le comte Anselme avec son accent hypocrite, te laisser en proie à des intrigues, à des captations dont il n'est pas difficile de deviner l'objet... Je suis ton plus proche parent, le chef de la famille après toi ; il m'appartient, quand tu es malade et hors d'état de te diriger toi-même...

– Mon Dieu ! s'écria le marquis avec désespoir, dois-je donc subir les outrages de ce coquin ? Personne ne me viendra-t-il en aide pour... Mais attends ! ajouta-t-il aussitôt frappé d'une idée ; moi qui n'y pensais pas !

Il se retourna et ouvrit une sorte de placard, pratiqué dans la ruelle de son lit. Il en tira deux vieux pistolets à pierre, richement ciselés, dont il arma chacune de ses mains.

– Va-t-en ! s'écria-t-il, va-t-en, sors de ma maison... ou je te tue.

Anselme recula d'épouvante. Louise s'élança pour retenir le bras du marquis.

– Ah ! monsieur, dit-elle, vous n'allez pas tirer sur votre frère !

– Qu'il parte alors... ou, malgré vous, malgré le monde entier, je purgerai la terre de ce scélérat !

Anselme, tout frémissant, avait gagné un coin, où il essayait de se mettre à l'abri.

– Voyons, voyons ! balbutiait-il, prends garde et baisse la main... Ton pistolet pourrait partir... Baisse la main, te dis-je... Je ne bougerai pas, si tu continues à me viser...

– Sortez, monsieur, je vous en supplie, dit Louise ; votre frère est exaspéré, hors de lui ; il serait capable....

– Vous n'avez pas de conseil à donner ici, vous ! répondit Anselme avec une farouche impatience.

– Tu le veux donc ? s'écria le marquis.

Comme le coup allait partir, trois ou quatre personnes apparurent sur le seuil de la porte restée grande ouverte ; une voix s'écria, d'un ton moitié jovial, moitié sérieux :

– Ne tirez pas, de par tous les diables !... La belle avance si vous tuez votre médecin... ou votre notaire !

On n'avait pas entendu une nouvelle voiture, qui venait de s'arrêter dans la cour, et c'étaient, en effet, le docteur Toussaint et M^e Dumont qui entraient. Le notaire, appelé à Sergy, pour dresser le testament du marquis, avait accompagné le médecin, qui devait faire sa visite à la même heure, et tous les deux étaient assistés de Gustave de Ricart. Gustave comptait servir de scribe pour la rédaction du testament ; en réalité, la présence de Louise à Sergy n'avait pas été étrangère à son désir d'assister le patron. Au rez-de-chaussée, se trouvaient plusieurs autres personnes mandées pour servir de témoins, le cas échéant.

A la vue des survenants, le marquis avait abaissé son pistolet. Anselme n'en demeurait pas moins terrifié, tandis que Louise et sa mère tombaient à demi évanouies dans les fauteuils qu'elles avaient occupés déjà.

Le docteur s'avança vers le lit.

– Sur ma foi ! dit-il, voici un malade qui paraît d'humeur diablement belliqueuse !... J'aurais cru qu'il devait guérir sa propre blessure avant de songer à faire des blessures aux autres !

– Docteur et vous, messieurs répliqua M. de Rainville à bout de forces, délivrez-moi des obsessions de cet homme odieux dont la présence me torture... Je n'aurai pas une minute de repos tant qu'il sera sous mon toit.

Le comte Anselme avait repris courage.

– Vous voyez comme on me traite, messieurs ! dit-il ; ainsi que le devoir et les convenances l'exigeaient, je me suis empressé, dans les circonstances actuelles, de venir offrir à mon frère mes services, ma bourse, mon dévouement... Il me reçoit la menace aux lèvres ; il a voulu me faire mettre dehors par son domestique ; sans vous, tout à l'heure, peut-être allait-il me tuer !

– Et je te tuerai, s'écria le marquis dont la main crispée n'avait pas quitté le pistolet, si tu ne me délivres au plus vite de ta présence.

Le médecin et le notaire échangèrent un regard.

– Je comprends, dit M^e Dumont au comte Anselme, le sentiment auquel vous obéissez ; mais en définitive, monsieur votre frère est chez lui, il jouit de toutes ses facultés, et, selon la loi, vous ne pouvez lui imposer...

– Ajoutez, maître Dumont, interrompit le docteur, qui avait pris le bras du marquis et lui tâta le pouls, que la vue de M. Anselme de Rainville cause vraiment à mon malade une surexcitation des plus dangereuses. Je prie donc monsieur le comte et, au besoin, je le somme, en ma qualité de médecin, de se retirer sans délai, s'il ne veut occasionner des accidents graves dont il sera responsable.

– Fort bien, messieurs, dit Anselme avec un sourire amer ; puisque la loi et la science sont contre moi, je n'ai plus qu'à battre en retraite... sauf à revenir dans un autre moment. Toutefois, maître Dumont me permettra de lui demander ce qui l'amène ici. Mon frère n'a pas de testament à faire, et s'il en faisait un, je ne manquerais pas d'attaquer ce acte plus tard, attendu que Léon de Rainville, depuis quelque temps et à cette heure encore, ne jouit pas du plein exercice de sa raison.

Le marquis s'agita en silence. Dumont répliqua sèchement :

– Monsieur le comte de Rainville ne saurait être seul juge en pareille matière. 1

– Sans doute ; cependant, qu'on se tienne pour averti... Ma famille et moi, nous ne nous laisserons pas dépouiller au profit des captateurs de succession. 1

– Oh ! ce misérable, s'écria le marquis, me rendra fou !

Toussaint prit un grand parti.

– Finissons-en, reprit-il ; je vous répète, monsieur le comte de Rainville, que votre présence et vos paroles produisent sur mon malade les plus fâcheux effets. Encore une fois, je vous invite à vous retirer sans retard.

– C'est bon, monsieur ; je n'ai plus rien à dire. Je reviendrai armé de pouvoirs que nul ne contestera... En attendant, si l'on abusait de la faiblesse d'esprit de mon malheureux frère, on aurait des comptes à me rendre. Que personne ne l'oublie !

Anselme de Rainville adressa un salut ironique aux assistants et quitta la chambre.

Le marquis paraissait anéanti. Il était retombé sur son oreiller et la respiration s'échappait en sifflant de sa gorge. Il appela d'un geste Lajeunesse, qui se hâta d'approcher, et il lui dit avec effort :

– Suis-le... puisque tu n'es bon qu'à ça. Assure-toi qu'il quitte la maison... Ne reviens pas que tu ne l'aies vu partir.

Lajeunesse sortit en courant, et le marquis, épuisé par la violence de ses émotions, ferma les yeux ; il avait perdu connaissance.

Toussaint, Mme Morlent et Louise s'empressèrent autour de lui.

– Morbleu ! dit le docteur, si son aimable frère ne l'a pas tué tout à fait, c'est que M. de Rainville a un tempérament de fer, ce que nous appelons un tempérament « d'ancien régime »... Il revient à lui, mais à la suite de cette secousse il aura certainement un accès de fièvre. Pour le quart d'heure, maître Dumont, ajouta-t-il, vous ne devez pas songer au testament.

– Je n'y songe pas, docteur ; pensez-vous que l'accès sera long ?

– Je n'en sais rien. Si vous n'étiez pas trop pressé, pourquoi, vous et votre clerc, n'attendriez-vous pas ici une heure ou deux ? Vous profiteriez du premier moment de calme... Savez-vous, poursuivit le docteur plus bas, en faveur de qui M. de Rainville veut tester ?

– Je l'ignore ; mais certainement ce ne sera en faveur d'aucun membre de sa famille... S'il faut le dire, docteur, j'éprouverais quelques scrupules à recevoir un testament dans les conditions actuelles.

– Cela vous regarde ; partez... Moi, je n'ai à m'occuper que de la santé de mon malade.

Toussaint se rapprocha du marquis, auquel les deux dames faisaient respirer des sels. Le notaire, après avoir causé à voix basse avec Gustave, revint vers le docteur.

– Décidément, je ne peux attendre, reprit-il ; beaucoup d'affaires exigent ma présence à l'étude. En revanche, je laisse ici Ricart, qui viendra me chercher en toute hâte, si M. de Rainville se trouve assez bien pour faire connaître ses volontés dernières.

Le pauvre marquis était sorti de sa pâmoison, mais ses yeux hagards, son oppression témoignaient que la fièvre annoncée se déclarait. Lajeunesse rentra pour donner l'assurance que le comte Anselme avait repris le chemin de Bois-Morand ; le marquis n'eut pas l'air de l'entendre et ne prononça que des paroles sans suite.

– Il y a trop de monde autour du malade, reprit le docteur ; ces allées et venues, ces chuchotements lui causent une préoccupation trop vive. Je prie

donc les personnes dont la présence ici n'est pas indispensable, de se retirer,

Le notaire et Ricart sortirent aussitôt ; Louise et Mme Morlent se mettaient en devoir de les suivre, quand le marquis poussa une longue plainte. Louise se retourna ; les yeux de M. de Rainville se fixaient sur elle avec tant d'éloquence qu'elle s'approcha de lui. Il saisit la main de la jeune fille dans ses mains crispées et brûlantes.

– Restez. oh ! restez ! balbutia-t-il.

Louise regarda sa mère.

– Monsieur le marquis, dit Mme Morlent avec embarras, nous reviendrons. dans un autre moment.

Louise essaya de dégager sa main ; le marquis la retint avec toute la vigueur que lui donnait la fièvre, en même temps qu'il faisait entendre son gémississement plaintif.

– Je vous supplie de ne pas le contrarier, dit le docteur : la contrariété, au milieu de cette crise, pourrait avoir de mauvaises conséquences... Attendez ; peut-être bientôt ne s'apercevra-t-il plus... Mlle Morlent doit être bonne autant que belle !

Il eût été cruel de résister à ce caprice de malade ; et Louise s'assit au chevet du lit, tandis que sa mère prenait place auprès d'elle.

Quelques instants s'écoulèrent. M. de Rainville ne se calmait pas ; ses lèvres laissaient toujours passer des paroles inintelligibles.

Louise était parvenue à retirer sa main ; mais, chaque fois qu'elle tentait de s'éloigner, le regard suppliant du marquis, sa plainte presque enfantine la clouaient en place.

Elle se tourna encore vers sa mère Mme Morlent avait baissé la tête et grave, recueillie, paraissait prier mentalement.

Lajeunesse, qui ne manquait pas de choses à faire dans la maison, était descendu à la cuisine, où Jeannette, alitée et incapable de se mouvoir, devait être fort empêchée. Il la trouva, néanmoins, toute joyeuse et l'œil ouvert.

– Lajeunesse, lui dit-elle, voyez ce que le notaire Dumont vient de me remettre pour M. le marquis.

Et elle lui tendit péniblement un rouleau d'or.

– A quel titre nous donne-t-on cette somme ?

– Le notaire dit qu’il s’arrangera avec le conseil de famille et que l’on ne peut laisser un malade manquer du nécessaire.

– Alors, c’est une avance qu’il est permis d’accepter... Suffit ; je rendrai compte de l’emploi que nous en ferons... Et vraiment, ma chère, ajouta le vieux domestique avec satisfaction en baissant la voix, cet argent arrive à propos, car je ne savais plus à quel saint me vouer !

Il ouvrit le rouleau, dont il tira quelques pièces d’or ; puis, il chargea des gens de la ferme, qui étaient venus offrir leurs services, d’aller à la ville faire de nombreuses acquisitions et remplir certaines commissions urgentes.

1

Quelques heures s’écoulèrent. Les personnes mandées par le notaire s’étaient retirées, sauf Gustave de Ricart, qui errait de la salle basse au jardin avec impatience. Lajeunesse, de son côté, allait et venait sans cesse, apportant chaque fois des nouvelles du marquis. Enfin il annonça que son maître se trouvait mieux et, pendant qu’il était lui-même dans la chambre d’en haut, on vit descendre Mme Morlent, Louise et M. Toussaint.

Les dames paraissaient très fatiguées de cette longue séance auprès d’un malade. Gustave s’avança pour questionner le docteur.

– Le marquis dort, répliqua Toussaint, et j’espère que ce sommeil sera réparateur... D’autre part, quand je l’ai ausculté tout à l’heure, j’ai fait une singulière découverte... Par suite de ses dernières agitations, la balle qu’il a dans la poitrine paraît s’être déplacée, et le poumon a été sensiblement dégagé par ce mouvement inattendu du corps étranger... Ce greluchon de comte se pendrait, s’il connaissait le bizarre résultat de la scène abominable qu’il a faite à son frère !

– Et croyez-vous, demanda Louise, que ce changement soit favorable au malade ?

– Peut-être, ma chère demoiselle. Puisque le pauvre marquis n’est pas mort encore, à la suite de lésions aussi graves, il est permis de supposer qu’il supportera comme il faut des crises nouvelles, grâce à son tempérament de fer. Aussi me semble-t-il possible que la maladie se prolonge, et on doit aviser à mettre auprès de lui des personnes sûres pour le veiller jour et nuit... Lajeunesse est déjà sur les dents, et voilà Jeannette

atteinte d'un rhumatisme articulaire, qui ne paraît pas devoir lâcher prise de sitôt.

Jeannette se hâta d'annoncer que Lajeunesse avait envoyé chercher à Z*** une garde-malade.

– La difficulté, poursuivit-elle, sera de la faire accepter à monsieur, qui n'aime pas les figures nouvelles... Quel malheur que je ne sois bonne à rien, quand mon maître aurait tant besoin de mes services !

– Une garde-malade, c'est à merveille, reprit le docteur ; mais la présence d'une amie, dont la vue lui esagréable, serait bien autrement importante pour le blessé... Mlle Louise Morlent exerce sur lui une influence extraordinaire, et cette influence me paraît des plus bienfaisantes... Je me demande ce qu'il va dire quand, en s'éveillant, il ne trouvera plus son « ange gardien ! »

– Monsieur le docteur, répliqua timidement Louise avec la permission de ma mère, je viendrai souvent voir M. de Rainville, jusqu'à ce qu'il entre en convalescence... s'il doit guérir.

– Ce serait une bonne action, mademoiselle ; les malades sont comme les enfants ; on doit être indulgent pour leurs faiblesses... Peut-être, en effet, le marquis ne guérira-t-il pas, et vous regretteriez de n'avoir pas contribué à adoucir ses derniers instants !

Mme Morlent souriait d'un air étrange.

– Eh bien, dit-elle, je ne m'opposerai pas à ce que ma fille se rende ici parfois, pendant tout le temps que M. de Rainville sera en danger ; moi-même je l'accompagnerai aussi souvent que possible... et si notre complaisance est mal interprétée, Dieu nous jugera !

– Quoi ! madame, s'écria Gustave, vous permettrez que Mlle Louise...

– Nous refusons de venir ce matin, et les hommes les plus honorables du pays ont insisté pour que nous fassions cette visite... Maintenant, M. le docteur Toussaint affirme que l'existence de son malade dépend peut-être d'un nouvel acte de condescendance ; oserions-nous ne pas céder à son désir ?

Gustave essaya encore de protester, mais son invincible timidité lui ferma la bouche. Le docteur lui dit en riant :

– Ah ! monsieur le principal clerc, vous avez de l’humeur parce que vous avez attendu inutilement et que le testament est ajourné. Il faut en prendre son parti, et à présent, si on le veut, nous allons tous regagner pédestrement la ville.

Les choses ainsi arrangées, on se mit en marche pour retourner à Z***. Pendant le trajet, Gustave se tenait à l’écart et semblait boudier.

– Il est presque certain, pensait-il, que le marquis de Rainville a l’intention de donner à Louise tout son bien par testament. Mme Morlent, qui s’en doute, agit en conséquence, et Louise... Louise elle-même... poursuit le même but... Ne pouvant plus être marquise, elle convoite la fortune du vieux bonhomme... ah ! je ne l’aime plus !

Et il essuya furtivement une larme.

XVII

LA JACQUOTTE

A l'extrémité du faubourg de Z***, du côté opposé à la Seine, s'élevait, dans une situation isolée, la chaumière où demeuraient Paturin et sa fille Jacquotte. « Chaumière » était bien le nom qui convenait à cette habitation, car son toit, très bas et que l'on pouvait atteindre avec la main, était fait de chaume, et de chaume si vieux, si pourri, si couvert de mousses et de joubarbes, qu'on ne distinguait plus sa nature. Elle n'avait qu'une porte basse et pas de fenêtres ; des vitres, incrustées dans le torchis et qui ne devaient payer aucun impôt au percepteur, y laissaient seules pénétrer un peu de lumière. Par derrière, s'étendait un chétif enclos, planté de cinq ou six pommiers rabougris. Le tout ne coûtait qu'une location annuelle de vingt écus à la famille Paturin.

Si la maison était pauvre et exigüe, les environs en étaient âpres et peu pittoresques. On y arrivait par une route rocailleuse, toute défoncée. Alentour, on ne voyait que des carrières, inexploitées pour la plupart en ce moment, et auxquelles le pays empruntait un aspect de désolation. Un petit ruisseau courait à travers des pierres blanchâtres, et il n'y avait sur ses bords ni herbes, ni buissons. Seulement, dans l'écartement de deux rochers, on apercevait la forêt de Sergy, qui semblait s'étendre à une grande distance, et c'était le voisinage de cette forêt qui donnait du prix à l'habitation pour le braconnier Paturin.

Le soir même du jour où avaient eu lieu les événements connus du lecteur, Jacquotte revenait, sa journée finie, de la filature, et elle suivait le chemin raboteux conduisant à sa demeure. La nuit tombait ; une brise assez aigre soufflait encore par intervalles. La pauvre ouvrière paraissait

fatiguée ; mais ce n'était pas la fatigue qui faisait couler sur ses joues des larmes silencieuses.

Comme elle venait de dépasser les dernières maisons de Z***, un jeune homme, assis sur le talus de la route, se leva à son approche et l'aborda. Il avait l'apparence d'un carrier ; sa veste de travail était jetée sur une épaule, tandis qu'il tenait à la main les outils de sa profession. Sa figure douce et honnête prévenait en sa faveur, et la vigueur de ses membres annonçait un solide gaillard.

– Bonsoir, mademoiselle Jacquotte, dit-il ; me permettez-vous de marcher un moment avec vous ?

– Volontiers, monsieur Philippe, répliqua-t-elle en baissant les yeux ; j'ai toujours du plaisir à votre compagnie.

On fit quelques pas en silence. Jacquotte avait ralenti sa marche et s'efforçait de cacher l'altération de ses traits ; mais, quoique le crépuscule devînt de plus en plus sombre, le carrier remarqua les larmes qui brillaient dans les yeux de la jeune fille.

– Bon Dieu ! mademoiselle, demanda-t-il brusquement, est-ce que vous avez du chagrin ?

– J'en ai toujours, répliqua Jacquotte d'un air navré ; ah ! monsieur Philippe, vous avez tort de vouloir prendre pour femme une malheureuse créature telle que moi !... Je ne suis pas belle, avec mes cheveux rouges, et je n'ai rien qui doive captiver un brave garçon tel que vous.

– Puisque vous me plaisez, à moi !... Je ne tiens pas à la beauté... Ce que je veux, c'est une bonne ménagère, une vaillante travailleuse, pour mener ma maison, préparer mon dîner et me montrer gai visage quand je rentre harassé le soir... Vous serez cette femme-là, Jacquotte ; je le veux absolument, et vous avez presque promis.

– Monsieur Philippe, répliqua Jacquotte en donnant un libre cours à ses larmes, c'est bien vrai que d'abord j'ai espéré voir s'arranger les choses... Mais à cette heure, il n'y faut plus penser... plus du tout ! Depuis longtemps, j'ai des ennuis du côté de mon père ; ces ennuis deviennent insupportables, et je ne consentirai jamais à vous les faire partager.

– Bah ! vous vous effrayez à tort... Sans vouloir en dire de mal, le père Paturin n'a pas toujours marché droit, et on conte que votre défunte mère

n'était pas heureuse avec lui... Au lieu de se livrer à un travail honnête, il s'est fait maraudeur de gibier, et, le plus souvent, il vit à vos crocs, à vous qui gagnez si peu... Mais écoutez, Jacquotte, ajouta le carrier en baissant la voix, vous êtes une pauvre fille qui ne sait que pleurer lorsqu'on la malmène. Votre père a besoin d'être mis au pas, et si je me mariais avec vous, je me chargerais de l'y mettre, moi. Je lui parlerais d'abord avec douceur, je ne négligerais rien pour qu'il se tînt tranquille ; mais, s'il ne se tenait pas tranquille, j'ai des poignets solides. et je le lui ferais sentir.

– En effet, monsieur Philippe, si j'avais été un homme et si j'avais su résister à ses volontés... Mais il est trop tard maintenant... Il est perdu... perdu sans remède.

– Que voulez-vous dire, mademoiselle ? Qu'est-il arrivé ?

– Quoi ! vous n'avez pas entendu raconter ce qui est aujourd'hui le bruit de toute la ville ? On vient de m'annoncer à la fabrique que mon père est arrêté et qu'il est en prison.

– En prison ! qu'a-t-il donc fait ?

– Des braconniers ont tiré, la nuit dernière, sur M. de Rainville, le propriétaire de la forêt, et on croit qu'il en mourra. C'est mon père que l'on accuse de ce vilain coup.

Le jeune carrier eut un mouvement bien marqué de répulsion.

– Un assassinat ! s'écria-t-il ; bigre ! ceci est trop fort... Tant qu'il ne s'agissait que de fainéantise, de braconnage, de batteries au cabaret, on pouvait passer par-dessus... Mais s'il s'agit d'assassinat...

– Vous voyez bien, monsieur Philippe, qu'il faut cesser de nous parler, qu'il faut m'abandonner à mon sort !

Jacquotte s'était arrêtée au bord de la route et se cachait le visage dans ses mains, tandis que de bruyants sanglots soulevaient sa poitrine.

Philippe la regardait avec une commisération à laquelle il craignait de céder.

– Allons, allons ! mademoiselle Jacquotte, dit-il, ça ne vaut rien de se lamenter avant de savoir la fin des choses. Votre père se tirera de là peut-être... On veut s'allier à de braves gens, vous comprenez bien ! Si l'on a de la misère et si l'on travaille dur, que du moins il n'y ait pas de tare sur le

nom... Mais tout ceci s'arrangera... Votre père n'a pas fait le coup, n'est-ce pas ?

– Non... j'espère que non, répliqua l'ouvrière.

– Alors, je vous le répète, l'affaire pourra bien tourner... Courage ! Je parie que, la première fois que nous nous rencontrerons, vous aurez de meilleures nouvelles à m'apprendre... Au revoir, mademoiselle ; je retourne à mon auberge, où les autres m'attendent pour souper.

Il reprit le chemin de la ville et disparut au milieu des brumes du soir.

Jacquotte Paturin, debout à la même place, le regardait s'éloigner.

– Qui sait s'il reviendra ? se demanda-t-elle ; cet honnête garçon ne voudra jamais s'unir à la famille d'un... Oh ! mon Dieu ! je me croyais si malheureuse, et c'est maintenant seulement que mon malheur commence !

Elle se remit en marche pour gagner sa demeure.

Il était presque nuit quand elle y arriva, s'attendant à la trouver noire et déserte. La porte ne donnait pas sur la voie publique, mais s'ouvrait du côté des bois ; et à peine Jacquotte eut-elle tourné l'angle de la maison, qu'elle vit de la lumière s'échapper par les fissures. Toute surprise, elle s'empressa de lever le loquet, et un spectacle inattendu frappa ses regards.

Un feu de branchages brillait dans la cheminée, projetant une vive lumière sur les meubles éclopés, sur le maigre lit sans rideaux, qui garnissaient la pièce. Quelque chose grésillait dans une casserole de fer-blanc, sur un fourneau de terre, répandant une épaisse vapeur et une forte odeur de viande rissolée.

Sur la table sans nappe, s'étaient quelques assiettes de faïence, une miche et plusieurs bouteilles. Ce misérable intérieur avait ainsi un air de fête et de bombance, qui certainement ne lui était pas ordinaire.

Or, l'auteur de ces merveilles et de ces apprêts était Paturin, Paturin lui-même, qui se trémoussait avec ardeur.

Jacquotte s'était arrêtée au milieu de la pièce.

– Toi, père, toi ici ? s'écria-t-elle.

Paturin se retourna en riant.

– Eh bien quoi ! répliqua-t-il ; qu'est-ce qui te prend ? Puisque tu n'étais pas là, je songe au souper.

– On disait que tu avais été ramassé par les gendarmes et conduit à la justice de paix.

– Ah ! tu sais cela !... Alors sans doute on m’aura trouvé innocent, car on m’a lâché.

– Vrai ! tu es innocent, père ? s’écria la jeune fille toute joyeuse ; ce n’est pas toi, bien sûr, qui as tiré sur M. de Rainville ?

– Tais-toi donc !... cette petite vous a des idées !. Pardi ! non, ce n’est pas moi. Ne dis-tu pas partout que je ne peux sortir la nuit, parce que tu gardes la clé de la porte ?

– C’est toi qui as voulu que je dise cela ; mais la porte peut s’ouvrir en dedans, et rien ne t’empêche de sortir quand je dors là, dans ma chambre.

Et elle désignait une seconde pièce, où elle couchait d’habitude.

– Voilà encore une chose qu’il n’est pas nécessaire de crier sur les toits... Enfin, on m’a renvoyé... Tiens ! voyons, mademoiselle saint Thomas, puisqu’il te faut des preuves, réponds à ceci : il paraît que le marquis de Rainville a été blessé par un coup de fusil chargé à balle ; peut-on dire que c’est moi qui l’ai tiré, quand, au su de tout le pays, je ne possède pas le moindre fusil, et quand je me contente de prendre des lièvres et des lapins avec des collets en fil de laiton ou même en simple ficelle ?

– Père, n’as-tu pas un fusil caché dans le bois ?

– Tu rêves, sur ma parole ! et tu me feras arriver de la peine avec tes niaiseries... Et puis, ce qui a valu au marquis cet atout, c’est qu’il venait de tuer un chien qui donnait de la voix dans son parc ; or, ai-je jamais possédé de chien, moi ?

– Non sans doute, mais tu as des amis qui en possèdent.

– Tout le monde a des amis dans ce cas-là... Ah ça ! voudrais-tu en savoir plus long que le juge de paix ? Il m’a renvoyé et m’a annoncé que le procès-verbal allait être transmis au parquet de Rouen, que désormais cette affaire ne le regardait plus... Moi, tout content de m’être tiré de ses griffes, j’ai acheté des boudins et des saucisses chez le charcutier, du vin et de l’eau-de-vie chez Gorju, et j’ai tout apporté ici pour faire un régal...

– Ah ça ! père, tu as donc de l’argent ? Alors pourquoi as-tu voulu que je t’accompagne ce matin au bureau du capitaine Bourinet pour te payer du tabac ?

– Bête ! c'était une frime... Ces gens de Z*** sont si mauvaises langues !

– D'où provient ton argent ?

– Faut croire que quelque ancienne créance me sera rentrée ; autrefois, quand j'étais colporteur, j'ai prêté à tant de monde ! Ensuite il y a le beurrier, à qui je vends secrètement mes lapins et mes perdrix... Mais de quoi te mêles-tu, en définitive ? Je n'ai pas de comptes à te rendre, peut-être !

La pauvre créature baissa la tête et se tut. Après un moment de silence, Paturin reprit :

– Allons ! sois bonne fille et ne m'asticote pas... Tiens, s'il faut le dire, j'attends un ami à souper. Tu mangeras avec nous, bien entendu ; seulement, tu te retireras de bonne heure dans ta chambre, où tu t'empresseras de dormir, les poings fermés... C'est compris, n'est-ce pas ?

– Un ami ! qui donc ?

– Pierre Branchu, le dresseur de chiens. Ce n'est pas la peine de te gendарmer !... Tu ne l'aimes pas, mais il vient justement pour me dire adieu, car il quitte le pays et, comme il y a de la lune, il compte voyager toute la nuit.

– Père, je ne sais ce qui t'attache à cet homme ; moi, il me fait peur... Tu m'as recommandé de ne pas avoir l'air de le connaître, et voilà qu'à présent...

– Ça se comprend de reste... Pierre, que nous appelions autrefois Gorge-Pavée, était quelqu'un de comme il faut ; mais il a éprouvé des revers à l'étranger, et maintenant son état n'est pas des plus cossus... Sans vouloir renier tout à fait une ancienne connaissance, on ne se soucie pas d'annoncer à tous venants que l'on est l'ami d'un saltimbanque.

– Bah ! s'il était honnête, on ne s'inquiéterait guère de son état.

En ce moment, on entendit siffler au dehors.

– C'est lui, dit Paturin ; Jacquotte, tu ne vas pas lui faire grise mine, j'espère ? Tu aurais affaire à moi. Et puis tu fileras dans ta chambre, aussitôt que tu auras mangé ton soûl, car Pierre et moi nous avons à causer.

Il alla ouvrir la porte, et dit à Pierre Branchu :

– Entre, camarade ; tu peux entrer... Il n’y a que ma fille avec moi... et le souper t’attend.

Le saltimbanque était, en effet, équipé comme pour un long voyage pédestre. Les fanfreluches et les rubans fanés, qui d’habitude ornaient ses vêtements et son chapeau, avaient disparu. Un sac en peau de vacher semblable à celui des soldats, était attaché sur son dos avec son petit tambour crevé. Il avait un bâton à la main, et derrière lui entra la chienne « Milady », qui, débarrassée de sa robe et de son chapeau à plume, n’en mit que plus d’ardeur à aller rôder autour de la casserole.

Paturin aida Pierre Branchu à se débarrasser de son sac et lui glissa quelques mots à l’oreille. L’autre fit un signe de tête et ils s’assirent au coin du feu, en parlant de choses insignifiantes.

Au bout d’un moment, le souper fut servi, grâce à l’activité de Jacquotte. Il se composait des saucisses et des boudins apportés par le maître du logis, avec une pyramide de pommes de terre, cuites à l’eau et toutes fumantes. Nous devons convenir que Jacquotte, malgré ses inquiétudes et ses soupçons, malgré l’aversion que lui inspirait le compagnon de son père, fit très bien honneur au repas. La pauvre ouvrière était si fatiguée de son travail, et les dîners copieux étaient si rares dans la maison ! Elle consentit même à prendre un peu de vin, sur les instances de son père, qui avait peut-être une intention secrète. En revanche, elle refusa de goûter à l’eau-de-vie que, sur la fin du repas, les deux amis burent à pleins verres.

Rien, dans la conversation, ne pouvait exciter sa défiance. Pierre Branchu se montrait bon compagnon ; il racontait ses aventures en Afrique ou en Amérique, et Jacquotte écoutait, bouche bée, quoique dans ces récits le narrateur n’eût pas toujours joué un beau rôle.

Un signe de Paturin ne tarda pas à lui rappeler leur convention. Aussi bien la brave fille, alourdie par une nourriture plus substantielle qu’à l’ordinaire, peut-être par les quelques gouttes de vin qu’elle avait bues, elle dont la boisson habituelle n’était que de l’eau, sentait ses yeux se fermer, ses idées s’engourdir. Elle se leva donc, dit bonsoir à son père, adressa une légère inclinaison de tête au bateleur et entra dans sa chambre, dont elle poussa le verrou.

Pendant qu'elle se couchait, rien ne sembla devoir attirer son attention du côté de la première pièce. Les deux amis continuaient de causer tranquillement, tout en fumant leur pipe et en lampant de l'eau-de-vie. Aussi, après avoir pensé une minute aux événements de la journée, à son amoureux Philippe qu'elle ne reverrait peut-être plus, finit-elle par s'endormir.

Elle ne dormait pas depuis longtemps, quand elle fut réveillée en sursaut par des aboiements assez vifs. On fit taire le chien qui aboyait, mais un cheval venait de s'arrêter devant la porte de la maison, et bientôt une voix nouvelle, aigre et discordante, se mêla à celles de Paturin et de Branchu dans la pièce d'entrée.

Jacquotte avait trop de raisons d'être en garde contre les agissements de son père pour ne pas chercher à savoir ce qui se passait. Elle descendit de son lit avec précaution et vint, pieds nus, regarder par les fentes de la porte.

La première chambre n'était éclairée que par une méchante lampe à lumignon fumeux. Jacquotte put néanmoins voir Paturin et Pierre Branchu à peu près dans la situation où elle les avait laissés ; avec eux il y avait maintenant une troisième personne, qu'elle examina curieusement.

Comme cette personne lui tournait le dos, elle ne pouvait reconnaître ses traits. C'était un homme de petite taille, assez maigre ; il avait un chapeau à larges bords, une ample redingote et des bottes à éperons. Sur ses épaules était jeté un court manteau de drap gris, destiné à le prémunir contre la fraîcheur de la soirée. Son costume et son équipement annonçaient un propriétaire ou un riche fermier, revenant à cheval de quelque marché des environs.

Cet homme, quel qu'il fût, parlait à Paturin et à son compagnon sur un ton d'autorité, et semblait leur adresser des reproches, peut-être des menaces ; seulement il parlait très bas, et l'écouteuse recueillait à peine ça et là une parole intelligible.

Les actions de l'inconnu étaient plus claires que ses discours ; il tira de sa poche une bourse de cuir, semblable à celles que portent les fermiers, et y prit un certain nombre de pièces d'or qu'il remit, par parties égales, à Paturin et au saltimbanque.

Chacun d'eux s'approcha de la lampe, pour compter sa part et s'assurer peut-être que l'or était de bon aloi. Ils ne se montrèrent pas satisfaits et élevèrent des réclamations très vives. L'inconnu riposta avec colère, comme un avare qui défend son trésor, ou comme un débiteur de mauvaise foi, qui veut obtenir un rabais sur sa créance. Il en résulta une discussion, dans laquelle toutes les voix se confondaient, mais qui pouvait se changer en rixe, vu le caractère des dispute urs.

L'inconnu finit sans doute par comprendre que ce « marchandage » présentait de graves inconvénients pour lui, car il tira de nouveau, comme à regret, la bourse de cuir, et remit un supplément d'argent aux deux compagnons. Peut-être n'était-ce pas encore ce qui était promis ou ce qui était dû ; les réclamations ne cessaient pas ; Branchu surtout semblait avoir une prétention particulière, dont on refusait de tenir compte. La dispute s'apaisa pourtant peu à peu et, sur les instances de Paturin, on se remit à causer tout bas.

Jacquotte ne savait que penser de ce visiteur mystérieux ; elle le voyait imparfaitement, et c'était sans doute la première fois qu'il venait chez son père. Tandis qu'elle se livrait à ces observations, sa main rencontra un clou saillant de la muraille, et la douleur lui arracha un faible cri.

Pierre Branchu et l'étranger semblaient n'avoir rien entendu ; mais Paturin était sur le qui-vive et, s'approchant de la porte, fit mine d'ouvrir. Comme nous savons, elle était fermée en dedans et résista à sa poussée. Alors il voulut, de son côté, regarder par les fentes, et Jacquotte, effrayée, regagna son lit, où elle se blottit précipitamment.

Elle n'osait plus ni se relever, ni écouter, ni même respirer. Du reste, l'entretien, à la suite de cet incident, ne se prolongea pas beaucoup. L'inconnu sortit le premier, après avoir adressé quelques recommandations aux deux amis. Il alla détacher son cheval, qui piaffait d'impatience devant la maison, et s'éloigna aussi vite que le permettait l'obscurité. Peu d'instant plus tard, ce fut le tour de Pierre Branchu, et son départ fut annoncé par les aboiements sonores de « Milady », aboiements que le saltimbanque s'empessa de réprimer.

Paturin, demeuré seul, revint avec une espèce d'inquiétude à la chambre de sa fille.

– Jacquotte ! Jacquotte ! appela-t-il en frappant.

Jacquotte ne répondit pas d’abord, pour faire croire qu’elle était profondément endormie. L’appel s’étant renouvelé, elle poussa quelques sons inarticulés, comme une personne qui lutte avec effort contre le sommeil, et elle continua de ne pas bouger. Cette épreuve suffit à Paturin ; convaincu que sa fille n’avait cessé de dormir, il gagna sa couche, que les libations de la soirée lui rendaient bien nécessaire. La pauvre fille, délivrée de cette crainte, n’en éprouvait pas moins de mortelles angoisses.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle, je tremble de comprendre !... Si ce que je soupçonne se trouvait vrai, il y aurait encore un plus grand scélérat que l’assassin du marquis !... Et moi qui espérais que, mon père étant rendu à la liberté, je pourrais revoir Philippe !... Ah ! c’est fini, bien fini !

Et elle étouffa, sous sa vieille couverture trouée des sanglots, qu’on aurait pu entendre de la chambre voisine.

XVIII

LE PROTECTEUR

Quelques jours s'écoulèrent, et l'état du marquis de Rainville n'avait pas changé. Quand on questionnait le docteur Toussaint qui, deux fois par jour, venait voir le malade à Sergy, il répondait :

– Je ne sais rien. Si je pouvais deviner quelle marche suit cette maudite balle dans l'organisme, les conjectures ne seraient pas difficiles ; mais un plus habile que moi y perdrait son latin. Il s'agit d'un projectile nomade, qui change de place comme une belle dame change d'amoureux. S'il s'arrête quelque part où je puisse l'atteindre, nous aurons affaire ensemble ; je le guette et je tâcherai de lui donner son billet de sortie. Pour le moment, je ne peux pas plus discuter sur lui qu'un aveugle sur les couleurs. J'ignore même si la balle a conservé sa rondeur ou si elle s'est déformée en frappant sur un os. C'est la bouteille à l'encre, vous dis-je ! et tant que je n'y verrai pas plus clair, je n'oserais affirmer qu'au moment le plus inattendu, n'arrivera pas une catastrophe, contre laquelle je ne pourrais rien.

Le docteur, comme on voit, n'était guère rassurant ; néanmoins, une place était laissée à l'espérance, et les amis du blessé ne voulaient pas désespérer.

Pendant ce temps, l'enquête continuait sur l'attentat dont le marquis avait été victime. Ce n'était plus le juge de paix qui la dirigeait. Un membre du parquet de Rouen, arrivé depuis peu, multipliait les interrogatoires, les recherches, les perquisitions judiciaires pour découvrir la vérité. Paturin, à la grande terreur de sa fille, avait été appelé devant le nouveau magistrat instructeur. Bien que le pays entier le désignât comme coupable, une foule de circonstances semblaient contredire cette accusation. Paturin, il est vrai, était poursuivi pour délit de chasse et éprouvait contre M. de Rainville une

irritation violente qui pouvait avoir été le mobile du crime ; mais le témoignage de Jacquotte, qui assurait que son père n'avait pu sortir la nuit du meurtre, la certitude que Paturin ne possédait ni chien ni fusil, et que l'attentat était l'œuvre de plusieurs personnes, selon le témoignage de Lajeunesse, de Jeannette et du marquis lui-même, tendaient à détourner les soupçons qui pesaient sur le braconnier. Lajeunesse avait fait, à son tour, une enquête minutieuse dans le parc. Malheureusement, la terre, dure et sèche, ne conservait aucune empreinte ; il ne trouva surtout aucune trace de ce chien que le marquis avait tué, et qui avait si singulièrement disparu. Aucune charge sérieuse ne s'élevait donc contre Paturin. Il existait dans le pays d'autres braconniers, que l'on pouvait supposer coupables de préférence à lui, et les jours se passaient sans amener de résultat pour l'instruction.

Le château de Sergy, depuis la maladie du maître, avait pris un aspect nouveau ; l'animation et l'abondance y régnaient maintenant. Le comte Anselme, après avoir échoué dans son projet de gouverner la maison de son frère malade, avait bien insisté auprès du conseil de famille pour qu'on ne rendît pas au marquis la disposition de ses revenus ; mais le notaire Dumont et le docteur Toussaint avaient demandé qu'il fût pourvu largement aux besoins du blessé et de ses fidèles domestiques. En conséquence, Dumont avait été chargé d'avancer certaines sommes qui étaient confiées à Lajeunesse et à Jeannette, à charge pour eux d'en rendre compte, et on trouvait à présent, dans cette mesure croulante, un bien-être qui y était inconnu depuis longtemps.

Outre le vieux domestique, qui allait et venait sans cesse avec son activité ordinaire, et Jeannette, qui, grâce à une médication énergique, commençait à se lever et à rendre quelques services, on voyait à Sergy bien des visages nouveaux. D'abord, une garde-malade, pour laquelle on avait meublé tant bien que mal une chambre délabrée près de celle du marquis ; puis, un jeune paysan, chargé de faire les courses et d'aller chercher les provisions à la ville ; enfin une fille de campagne, dont la tâche était d'assister Jeannette encore peu ingambe. La maison, ainsi montée, recevait des visites, quelques amis du marquis, des gens d'affaires, le docteur, M^e Dumont, Mme Morlent et surtout Louise.

Car Louise avait rempli sa promesse de venir voir fréquemment le malade, et la mère, quels que fussent ses motifs, ne s'y était pas opposée. Plusieurs fois, Mme Morlent avait accompagné la jeune fille, pendant que la Bourinette gardait le bureau de tabac ; mais, d'ordinaire, Louise venait seule et, cédant aux instances de M. de Rainville, passait de longues heures auprès de lui.

Ces visites n'avaient rien que de convenable, en présence de la garde-malade et des gens de la maison ; 'ailleurs, le blessé était un vieillard, et sa situation semblait si grave, qu'un sentiment de simple humanité les justifiait suffisamment. Toutefois, ce serait peu connaître la province, et particulièrement les petites villes, que de supposer la malveillance désarmée par de semblables considérations. On voyait d'assez mauvais œil ces promenades quotidiennes de Louise à Sergy, et on s'indignait surtout contre Mme Morlent, qui n'y mettait aucun obstacle.

La mère et la fille n'ignoraient pas cette réprobation ; mais elles s'aguerrissaient déjà contre les inévitables tracasseries de la vie provinciale, et, fortes de leur conscience, n'en tenaient aucun compte. On savait comment avaient commencé leurs rapports avec le marquis et par suite de quel enchaînement de circonstances elles en étaient venues à l'espèce d'intimité présente. Elles ne s'inquiétaient donc guère de l'opinion commune, et, quant à Louise, il n'y avait qu'une personne dont la désapprobation, au sujet de ses visites à Sergy, lui causât un véritable chagrin.

Cette personne était Gustave de Ricart. Non pas que le principal clerc de M^e Dumont eût manifesté son blâme par actions ou par paroles ; il était trop timide, il aimait trop Louise pour qu'on pût craindre de lui quelque chose de pareil. Seulement, son attitude réservée et triste était plus significative que des reproches. Mlle Morlent ne pouvait aller à Sergy ou en revenir sans rencontrer Gustave, qui lui disait doucement : « Bonjour, mademoiselle » ; et il y avait dans ce « bonjour » tant de regrets, tant de douleur, la voix était si vibrante, si pleine de larmes, que Louise en était remuée jusqu'au fond de l'âme. Elle souffrait de cette protestation silencieuse ; le cœur lui battait quand elle rencontrait Gustave, et s'il ne se trouvait pas sur son chemin, elle éprouvait comme un soulagement.

Un soir de novembre, Louise, après une longue visite à Sergy, retournait à la ville, seule et à pied. Nous avons dit déjà que ce trajet n'excédait pas les bornes d'une promenade ordinaire, et la route était assez fréquentée, surtout aux approches de la ville, pour qu'aucune fâcheuse rencontre ne parût à craindre. Aussi, Mlle Morlent, vivement préoccupée de quelque chose qui venait de se passer au château, ne songeait-elle pas qu'il pût en être autrement ce jour-là.

La nuit approchait et de grands nuages pluvieux contribuaient à assombrir le ciel. Sur la Seine, qui longeait la route, une brise d'ouest, assez forte, soulevait des lames écumeuses ; quelques mouettes voltigeaient à la surface en poussant des cris aigus. Sur la route même, le vent faisait rouler les feuilles sèches et produisait, dans les arbres dépouillés, ce sifflement qu'il produit dans les mâts et les agrès d'un grand navire. Les passants étaient rares, et Louise doublait le pas pour arriver à la ville.

Elle venait d'atteindre l'endroit où sa mère et elle avaient été renversées par « la barre », quand elle aperçut en avant deux hommes suivant le même chemin. Un peu plus bas que l'avenue de Sergy existait, au bord de la voie publique, une espèce d'auberge, tenue par un pêcheur ; cette auberge était pour les habitants de Z*** ce qu'était le cabaret de Ramponeau pour « la cour et la ville » au siècle dernier, c'est-à-dire, un lieu de réunion et de ripaille. Les deux hommes, qui avaient l'apparence de bourgeois, ne semblaient pas bien solides sur leurs jambes ; et, tout en cheminant, ils fredonnaient des chansons grivoises. Comme Louise marchait beaucoup plus vite qu'eux elle s'en trouva bientôt à une courte distance.

Toujours absorbée par sa rêverie, elle ne s'inquiétait pas de leur voisinage et continuait d'avancer. Elle remarqua, néanmoins, que ces hommes se retournaient par intervalles et la regardaient avec moquerie. Force lui fut de les regarder à son tour, et on comprendra sa frayeur en reconnaissant le mercier Colinard et l'ancien sous-officier Pauchet qui, peu de temps auparavant, s'étaient conduits d'une façon si odieuse dans le bureau de tabac.

Elle ralentit sa marche, espérant que les deux ivrognes gagneraient sur elle ; mais leurs démonstrations devinrent de plus en plus significatives, et ils finirent par s'arrêter. L'un d'eux chantait : *J'ai du bon tabac dans ma*

tabatière, tandis que l'autre roucoulait l'air du Pré-aux-Clercs : *Les rendez-vous de noble compagnie*, et ils se mirent en travers de la route.

La pauvre petite essaya de passer au bord du chemin, et prit un air digne, qu'elle supposait capable d'imposer aux deux sacripants ; aussi bien, la première maison de la ville n'était qu'à une centaine de pas, et elle voyait quelqu'un se diriger rapidement vers elle. Pauchet l'aborda et lui dit, avec une politesse ironique :

– Est-ce que mademoiselle viendrait aussi de manger une friture chez le pêcheur Millassou ? Nous n'avons pas eu le plaisir d'y rencontrer mademoiselle... Toutefois, avec sa permission, nous ferons route ensemble.

Et il arrondissait son bras pour l'offrir à Louise.

– Vieille culotte de peau, s'écria son compagnon, crois-tu que les demoiselles de cet acabit vont manger de la friture chez les pêcheurs...? Elles préfèrent se régaler de lapin sauté chez les marquis.

– N'importe ! je veux du bien à cette belle enfant.

L'un et l'autre manœuvraient afin de barrer passage à Louise, qui murmurait toute tremblante :

– Messieurs... oh ! messieurs !

– Une biche effarouchée ! dit Colinard.

– Une colombe dont je veux être l'épervier ! s'écria Pauchet.

Mlle Morlent était sur le point de pousser des cris de terreur, quand la personne qui accourait se jeta entre elle et les deux insolents : –

– Prenez mon bras, mademoiselle, dit-on d'une voix ferme ; et nous verrons si quelqu'un osera manquer au respect qui vous est dû.

Gustave de Ricart n'était jamais bien loin quand Louise se trouvait sur la route de Sergy, et, voyant de quoi il s'agissait, il avait accéléré sa course.

Colinard et Pauchet eurent quelque velléité batailleuse. Le clerc leur fit face avec assurance, pendant que Louise se cramponnait à son bras :

– Messieurs, poursuivit-il, je vous ai ménagés jusqu'ici ; mais si ces odieuses persécutions ne cessent pas je donnerai une publicité complète à certains détails qui vous concernent... et, en attendant, vous ferez connaissance avec ceci.

Il agitait un gros jonc, qui pouvait très bien contenir une épée.

Le mercier et le soudard, avec tout autre que Gustave, se seraient crus obligés de faire les matamores ; ils jugèrent plus prudent de filer doux. Colinard balbutia quelques paroles inintelligibles, tandis que Pauchet disait d'un ton mielleux :

– Allons donc ! monsieur de Ricart, soyez bon enfant. Faut bien rire un peu !

Et tous deux s'éloignèrent lestement, comme si cette-rencontre les avait dégrisés.

Gustave surveillait leurs moindres mouvements. Dès qu'ils furent à quelque distance, il dit à Louise :

– Permettez-moi de vous accompagner, mademoiselle... oh ! jusqu'à la ville seulement... Nous nous séparerons, s'il le faut, aux premières maisons.

Louise semblait incapable de marcher.

– Merci, monsieur de Ricart, dit-elle ; vous êtes toujours là quand il y a un service à rendre, quand une intervention chevaleresque est nécessaire !

Et elle s'appuya contre un des arbres qui bordaient la chaussée.

– Bon Dieu ! mademoiselle, s'écria Gustave, est-ce que vous vous trouvez mal ? Les insolences de ces deux drôles.

– Ce n'est rien, répliqua Louise en se redressant et en s'efforçant de sourire ; c'est passé déjà... Je crois pourtant que je ferai bien d'accepter votre bras pendant une minute.

Ils se mirent en marche à pas lents. Gustave, sous prétexte de soutenir sa compagne, pressait doucement contre sa poitrine le bras de Louise. Il reprit bientôt, en surmontant sa timidité ordinaire :

– Vous ne vous offenserez pas, mademoiselle, si je vous fais observer qu'il peut être imprudent d'aller seule à Sergy, d'en revenir tard... de vous exposer à des aventures pareilles ?

– Vous avez raison, mais ce pauvre M. de Rainville est, depuis longtemps déjà, entre la vie et la mort, en proie aux plus cruelles souffrances, livré à des soins mercenaires, sans parents, presque sans amis, et il prétend que ma présence lui fait du bien, lui donne du courage. Quand je suis absente, il éprouve un chagrin qui augmente son mal ; quand je dois le quitter pour quelques heures, je le vois souvent ému jusqu'aux larmes... Vraiment,

monsieur de Ricart, peut-on me blâmer de ne pas être insensible à ses supplications ?

– Je sais que vous êtes bonne, mademoiselle ; cependant, si vous n’aviez pas, de votre côté, une certaine affection pour lui, ce dévouement vous serait bien pénible.

– Je l’avoue, il m’inspire une amitié douce, presque filiale... Je le connaissais à peine lorsque cet accident est arrivé, et, à présent, je ferais tout au monde pour lui épargner un chagrin.

– Ainsi, mademoiselle, reprit Gustave, vous ne seriez pas éloignée de lui accorder votre main, comme il en est question encore ?

Et des larmes jaillirent en abondance de ses yeux.

Louise tressaillit.

– Quoi ! s’écria-t-elle, vous savez... qui a pu vous dire ?... Comment épouserai-je un homme mourant ?

– Mademoiselle, je sais que ce projet n’est pas abandonné et je n’ignore pas non plus quel prétexte on allègue pour le justifier... M. de Rainville, se croyant ou se disant frappé à mort, désire vous assurer ce qui lui reste des biens, autrefois considérables, de sa famille. Sous le coup d’une interdiction, il n’ose plus faire en votre faveur un testament, qui serait certainement attaqué par son frère et ses héritiers. Alors il a imaginé d’épouser Mlle Louise Morlent in extremis et de lui donner tout son bien par contrat de mariage, dans l’espoir que le contrat sera moins exposé à des attaques judiciaires... M. Dumont, s’il faut l’avouer, a été informé de ce projet.

– Il existe, en effet, je ne saurais le nier. Et tout à l’heure encore, le marquis me suppliait d’en faire part à ma mère. J’ai dû promettre d’en parler ce soir, mais je suis sûre d’avance...

– Et vous, mademoiselle, demanda Gustave avec chaleur, n’auriez-vous aucune répugnance à accepter cet arrangement ? Consentiriez-vous à changer le nom illustre de votre père contre un titre de marquise, et votre position, modeste mais honorable, contre une fortune qui vous serait peut-être âprement contestée ? Et dans ce cas... Louise, douce et bonne Louise... ne craignez-vous pas qu’on vous accuse de mettre à profit la faiblesse d’un vieillard malade ?

Mlle Morlent dégagea brusquement son bras.

– Monsieur, dit-elle, ce langage... Je n'ai donné le droit à personne...

– Oh ! mademoiselle, s'écria Gustave en joignant les mains, vous aurais-je offensée ? Pardonnez-moi, je vous en conjure. Si vous saviez... Pardonnez-moi et que votre volonté s'accomplisse... dussé-je en mourir !

Il y avait tant de désespoir dans son accent, dans son geste, dans son regard, que Louise sentit sa colère se fondre.

– N'en parlons plus, reprit-elle ; sans doute votre estime pour moi vous a seule décidé à me faire entendre ces suppositions cruelles. Je ne saurais vous en vouloir, et d'ailleurs ma conscience m'avait dit déjà... Mais il faut nous séparer ici... Ma mère vous remerciera du service que vous venez de me rendre. En attendant, ne m'attribuez jamais aucune mauvaise pensée... aucune, quoi qu'il arrive, car, de votre part, cette injustice me serait plus pénible que vous ne pouvez le croire.

Sa voix s'était altérée en prononçant ces paroles, et ses yeux étaient devenus humides ; mais elle ne laissa pas à Gustave le temps de répondre. Elle fit un petit signe de la main et s'élança, légère comme un oiseau, dans la rue principale de Z***, où elle disparut.

Gustave attendit quelques minutes pour permettre à Mlle Morlent de prendre de l'avance. Il était ravi de la manière dont s'était terminé cet entretien ; jamais Louise ne s'était montrée aussi expansive, aussi confiante.

– Serait-il possible qu'elle eût pour moi quelque affection ? pensait-il.

Il rêva assez longtemps, sans songer au vent frais qui lui fouettait le visage, à la nuit qui tombait, aux passants qui le regardaient avec surprise. Il finit par secouer la tête.

– Je suis fou ! reprit-il ; quels que soient les sentiments de Louise à mon égard, elle songe seulement à sortir de cette humble position pour laquelle sa mère et elle n'étaient pas faites. Elles ne sauront pas résister à l'entraînement des circonstances, à la force des choses... Et moi, que leur offrirais-je en échange des avantages qu'on fait luire à leurs yeux ? Allons, ne nous repaissons pas de chimères... Louise, que j'aime tant, ne sera jamais à moi !

Et il retourna triste et morne à l'étude, où il chercha des consolations dans le travail.

Louise, de son côté, était rentrée chez elle et avait eu avec sa mère, dans la chambre d'en haut, une conversation fort importante pour l'une et pour l'autre. Cette conversation, Mme Morlent la résuma ainsi, d'une voix brisée mais avec résolution ;

– Il faut en finir. Ce que j'ai voulu éviter à tout prix est devenu inévitable. Demain, Louise, tu resteras à la maison ; ce sera moi qui me rendrai à Sergy... Je verrai le marquis de Rainville, et il sera le premier à abandonner ses absurdes projets.

– Comme il vous plaira, chère maman, répliqua Louise avec simplicité ; toutefois, vous trouverez M. de Rainville fort opiniâtre, et l'obstination d'un malade n'est pas facile à vaincre !

– C'est mon affaire... A demain.

XIX

LE SECRET DE M^{me} MORLENT

Le lendemain matin, en effet, Mme Morlent arrivait au château, à peu près à l'heure où Louise avait l'habitude d'y venir. Quand elle aperçut le vieux et morose bâtiment, elle sentit une violente secousse dans la poitrine ; au moment d'affronter une explication pénible, la force et le courage lui manquaient. Cependant, elle se raidit contre sa faiblesse et, posant une main sur son cœur pour en comprimer les battements, elle pénétra dans le vestibule.

Ce jour-là, elle avait quitté le grand deuil, qu'elle portait naguère avec tant de rigueur ; sa robe de soie grise, son chapeau noir à ornements de jais, sa mantille de velours, lui donnaient une élégance et une distinction qui n'étaient pas communes à Z*** et dans les pays environnants.

De même, le « tour de tête » qui d'habitude cachait ses cheveux, le lorgnon aux verres bleus dont elle cachait ses yeux, avaient disparu ; et, à la beauté de ses traits, que ne déparait aucune ride, on pouvait croire que c'était par modestie qu'elle les avait dissimulés jusque-là avec tant de soin.

Il n'y avait personne dans la cuisine du rez-de-chaussée ; mais la visiteuse rencontra le docteur Tous- f saint, qui descendait l'escalier.

– Ah ! madame, dit le médecin en riant, on attend quelqu'un avec impatience là-haut et ce n'est pas tout à fait vous. Seulement, une jolie jeune fille peut être fort bien remplacée par une charmante mère... Montez, vous serez certainement la bienvenue près de mon malade.

– Comment est-il aujourd'hui, monsieur le docteur ?

– Pas trop mal ; la blessure continue à avoir bon aspect.

– Alors, il n'est plus en danger ?

– Oui, pour le moment, et les choses peuvent aller indéfiniment de cette manière.

– Croyez-vous le marquis en état de supporter, sans convénient sérieux, une émotion... qui sera peut-être très vive ?

– Peste soit des émotions vives ! Elles ne conviennent à personne... Ensuite, le marquis a supporté merveilleusement la scène odieuse que lui a faite son frère... Cette scène a même eu pour résultat de déplacer la balle, qui serrait de trop près un organe essentiel à la vie... Ma foi ! on peut essayer. Néanmoins, ménagez le pauvre diable !

Le docteur, qui était très pressé, salua de la main et quitta la maison.

Mme Morlent, étant montée au premier étage, frappa doucement à la porte du marquis. Lajeunesse ouvrit, et à peine l'eut-il reconnue qu'il s'empressa de l'introduire.

On avait placé le malade sur une couchette basse, commode pour les pansements, que l'on avait poussée vers la fenêtre ouverte. La tête et les épaules soutenues par des oreillers, il pouvait se distraire à regarder la vallée de Sergy, encore pittoresque malgré les atteintes de l'hiver, et à observer, par l'écartement des falaises, les bateaux aux voiles blanches ou les navires à vapeur qui sillonnaient la surface glauque du fleuve. Son visage pâle et amaigri se couvrait par moments de plaques rouges, tandis que ses yeux, éteints d'ordinaire, avaient des rayonnements subits. On eût dit que la fièvre le dévorait, et peut-être, en effet, l'impatience lui donnait-elle la fièvre.

En entendant s'ouvrir la porte de la chambre, il s'écria :

– Louise !. mademoiselle Louise !... est-ce vous ?

On ne répondit pas ; Jeannette et la garde-malade, qui travaillaient dans un coin à des ouvrages de couture, se levèrent respectueusement :

– Eh ! c'est la belle dame ! s'écria Jeannette ; presque aussi belle que la jeune !

Mme Morlent s'avança avec hésitation et se plaça devant le marquis, qu'elle salua en silence.

– Ce n'est pas Louise ! dit-il tristement.

Néanmoins, il était trop homme du monde pour ne pas surmonter son désappointement et adressa à Mme Morlent quelques mots de politesse.

– Monsieur le marquis, dit-elle presque à voix basse vous ne devez pas être étonné de me voir ici... On m'a transmis certaines propositions, dont j'apporte la réponse.

– C'est juste, et puisse cette réponse, madame, être telle que je la souhaite !

Lajeunesse avança un fauteuil auprès du lit Mme Morlent s'assit en pleine lumière. Un léger tremblement continuait de l'agiter, et elle se tourna d'un air embarrassé vers les personnes qui assistaient le malade ; celui-ci comprit son désir.

– Que tout le monde passe dans la pièce voisine dit-il avec autorité ; j'ai à causer avec madame.

Lajeunesse et Jeannette se retirèrent aussitôt ; mais la garde-malade, forte des privilèges de son métier voulut élever des objections.,

– Paix ! interrompit le marquis avec impatience ; je n'aime pas à être contrarié et à répéter mes ordres.

La brave femme se le tint pour dit et se hâta de sortir à son tour.

Alors, le marquis fixa avidement les yeux sur Mme Morlent, qui demeurait silencieuse.

– De grâce, madame, demanda-t-il, ne me faites pas languir. Mlle Louise a dû vous communiquer ce qui est l'objet de mes vœux les plus ardents ; ces vœux les approuvez-vous ?

– Non, monsieur Léon de Rainville, répliqua Mme Morlent d'un ton ferme et solennel ; et vous les répudierez vous-même, lorsque vous saurez ce que je dois vous apprendre.

– Les répudier. moi ! s'écria le marquis ; vous ne pouvez ignorer, madame, combien mes intentions sont généreuses, désintéressées.

Mme Morlent l'interrompit d'un geste grave ; puis, ôtant son chapeau qui jetait de l'ombre sur son visage :

– Regardez-moi, monsieur le marquis, dit-elle ; c'était à cause de vous que je me cachais dans ce pays ; à présent je ne me cache plus... Regardez-moi bien... et cherchez à vous souvenir si autrefois, ailleurs, vous n'avez jamais rencontré la personne qui est devant vous.

Des larmes remplissaient ses yeux.

Le marquis l'examina avec une attention qui devint bientôt de l'émotion véritable.

– Souvent, en effet, balbutia-t-il, vos traits, votre tournure, votre son de voix m'ont rappelé... Mais comment supposer.

– Que Mme Morlent, la veuve d'un savant illustre ; mais pauvre, l'humble débitante de tabac dans une petite ville de Normandie, pouvait avoir été jadis la noble, la brillante, la riche Caroline de Salviac, n'est-ce pas ?

En entendant ce nom, M. de Rainville, à son tour, ne put retenir ses larmes.

– Caroline... pauvre Caroline ! reprit-il, c'est donc vous ? J'ai su que vous vous étiez mariée et que vous aviez quitté votre famille. Mais j'ai ignoré le nom de votre mari.

– Pourquoi ne pas avouer, monsieur, que vous m'aviez complètement oubliée ? Vous vous êtes toujours montré si léger, si frivole, si inconscient des malheurs que vous causiez ! Dans votre joyeuse existence, que vous importait une victime de plus ou de moins ? Vous en avez tant fait !

– Ne me parlez pas ainsi, Caroline, répliqua M. de Rainville avec une douleur vraie ; si léger, si insouciant, si odieux que j'aie été, mes torts envers vous ne sont pas sortis de ma mémoire. Leur souvenir a bien souvent troublé mon repos, et peut-être les malheurs dont la fin de ma vie est attristée sont-ils un châtimement de Dieu... Vous avez été généreuse jusqu'à l'héroïsme, je le sais ; ne m'accablez pas quand je suis vieux, malade, mourant, quand je déplore amèrement mes fautes passées.

Tous les deux se turent et l'on n'entendit plus que des sanglots. Mme Morlent reprit avec effort :

– Vos fautes, Léon de Rainville, ne sont pas de celles qu'on pardonne aisément. Quoique dans mon malheur j'aie trouvé de nobles et pures consolations, il m'est impossible de ne pas songer que votre crime a brisé mon avenir et troublé d'autres existences précieuses... Laissez-moi remettre sous vos yeux ce funeste passé ; vous en comprendrez mieux notre situation présente.

Elle se recueillit quelques minutes et poursuivit, presque à voix basse :

– Vous souvenez-vous, monsieur de Rainville, de la vie heureuse que l'on menait chez mon père, au château de Salviac, dans notre belle et fertile Touraine ? Pendant la saison des chasses, ce n'était que fêtes, repas et plaisirs, auxquels toute la noblesse du voisinage brigua l'honneur d'être invitée. Mon père, le comte de Salviac, pouvait exercer largement l'hospitalité de gentilhomme campagnard, et sa famille offrait l'exemple du bonheur complet.

» C'est dans cette maison bénie que j'ai passé mon enfance et ma jeunesse. Aimée de mon père et de ma mère, de mon frère et de mes jeunes sœurs, je souriais à la vie quand, revenue du couvent où j'avais fait mon éducation, je rentrais au sein de ma famille. On me disait belle ; il semblait qu'aucun riche parti ne fût au-dessus de moi. Aussi comme j'étais vive et gaie ! Mes rires remplissaient la maison ; je communiquais la joie à tout ce qui m'approchait. Je devais expier cruellement cette frivolité et cette confiance dans le sort !

» Il y a aujourd'hui vingt ans environ que la saison des chasses fut particulièrement brillante à Salviac. Les invités y affluaient. La chasse n'était pas l'unique distraction des hôtes de mon père ; il y avait encore les promenades sur la Loire, les visites aux ruines historiques ; aux sites pittoresques. Je ne perdais aucune occasion d'assister à ces agréables parties.

» Il vint, cette année-là, chez nous, un grand nombre de gens du monde, chasseurs, sportsmen et simples visiteurs, amis de la maison ou présentés par des intimes.

» Vous vous trouviez parmi eux, marquis de Rainville, et, quoique vous eussiez alors plus de quarante ans, vous serviez de modèle aux jeunes gens par votre élégance, votre distinction, votre vivacité spirituelle, et aussi par votre habileté à la chasse et à tous les exercices des hommes de votre condition. Vous étiez le boute-en-train des divertissements ; votre jovialité, votre insouciance ne permettaient pas de soupçonner qu'ayant largement dépassé l'âge de la jeunesse, vous aviez à Paris une épouse dont vous ne parliez jamais, que vous délaissiez pour vous livrer sans contrainte à vos goûts de dissipation.

» Vous ne pouvez avoir oublié, monsieur le marquis, de quelles attentions, de quels soins je fus l'objet de votre part. Je prenais plaisir à vous voir, à vous entendre, quoique je ne vous aimasse pas ; il y avait en vous je ne sais quoi de léger qui me repoussait. Néanmoins, dans la liberté qu'autorise la vie à la campagne, je me montrais pleine de confiance, et rien ne me donnait à croire que vous pourriez en abuser.

» Vous en avez abusé pourtant. Par suite de quelles combinaisons du hasard ou de quelles machinations infernales de votre esprit me trouvai-je un moment en votre pouvoir ? Je ne veux pas m'en rappeler à cette heure et je n'y pense que la rougeur au front. Peut-être avais-je été un peu imprudente, car j'ignorais le danger... Toujours est-il que vous fûtes assez lâche pour employer la violence envers une naïve enfant qui ne vous aimait pas. »

Caroline avait baissé la voix peu à peu ; arrivée à ce point de son récit, elle se cacha le visage dans ses mains et parut incapable de continuer.

– Madame, reprit le marquis, dont la figure livide exprimait la confusion et la douleur, j'ai été un misérable, je le reconnais, et, si j'en avais encore la force, je me traînerais à vos genoux pour implorer ma grâce... J'ai commis bien des fautes, mais aucune ne m'a laissé. d'aussi cruels remords. Tenez, pauvre Caroline, on m'a accusé, on m'accuse encore d'être fou, et je crois parfois qu'on a raison. Ma seule excuse est que je vous aimais, moi. Je vous aimais tant !

Mme Morlent se redressa et fit un geste fier pour lui imposer silence. Elle reprit après une pause :

– Ce que vous venez d'entendre vous était connu déjà, monsieur. Maintenant, vous allez apprendre des choses que vous ignorez, que vous n'avez peut-être jamais soupçonnées.

» A la suite de cet infâme attentat, vous ne m'inspiriez plus que de l'horreur et du mépris. Pendant le peu de temps que vous passâtes encore au château, vous essayâtes de vous rapprocher de moi pour vous excuser, implorer mon pardon. Je ne voulus pas vous entendre, et vous partîtes sans que nous nous fussions revus.

» N'osant me fier à personne, rougissant de moi-même, j'espérais cacher à tous les yeux ma chute involontaire. Mais deux mois s'étaient à peine

écoulés, que des dérangements graves dans ma santé excitèrent l'inquiétude de mes parents. On manda le médecin de la famille, qui m'adressa des questions. bizarres, et alors je commençai à entrevoir avec terreur que je pouvais être bientôt mère.

» Avant même que cette possibilité fût devenue une certitude, je faillis mourir de honte, de douleur et de rage. Si je n'avais été élevée religieusement, j'aurais demandé à la mort un refuge contre la destinée effroyable dont j'étais menacée. Cependant, je réfléchis que vous ne pouviez, dans mon malheur, me refuser la réparation par le mariage. Nous appartenions au même monde ; nos fortunes semblaient presque égales. Je pris donc quelques renseignements à votre égard, afin de vous écrire en secret ; alors seulement j'appris d'une manière indubitable que vous étiez marié.

» En acquérant cette certitude, je fus sur le point d'aller trouver mon père, de lui tout avouer. Une pensée me retint : quel serait le résultat de cet aveu ? Vous ne pouviez m'épouser, et mon père ou mon frère, peut-être tous les deux, ne manqueraient pas de vous demander compte de votre mauvaise action. Or, je savais que vous étiez un duelliste d'une adresse merveilleuse ; que, le cas échéant, vous accepteriez les provocations de l'un et de l'autre, et qu'ainsi je causerais peut-être la mort de personnes qui m'étaient le plus chères. »

– Je ne me serais pas défendu, madame ! interrompit le marquis avec beaucoup de feu ; oui, je le jure sur l'honneur, si cette provocation, que je croyais possible, était venue, j'avais pris la détermination de me laisser tuer, en expiation de mes torts..

Un sourire dédaigneux effleura les lèvres de Mme Morlent ; elle continua :

– Je résolus donc de ne révéler à personne le nom du coupable, et quand ma honte devint manifeste, quand il ne fut plus possible de la cacher à ma famille, je débitai une fable que j'avais arrangée d'avance pour détourner les soupçons. J'affirmai que je ne connaissais pas moi-même l'auteur du crime ; on avait profité d'un évanouissement, dont la poursuite d'une vache furieuse dans le parc du château était la cause, et je n'avais que très vaguement conscience... Mais, à quoi bon rappeler le conte absurde par

lequel j'essayai de donner le change à l'indignation de mon père et de mon frère aîné ! Personne n'y croyait, et l'on me pressa de questions pour m'arracher ce nom que je ne voulais pas prononcer. Je demeurai inébranlable, insensible aux supplications et aux menaces.

» Oh ! quelles scènes cruelles, quels assauts terribles je dus supporter dans cette douloureuse période de mon existence ! Ma mère pleurait nuit et jour, mon père m'accablait d'injures, mon frère voulait se battre contre l'univers entier. Comment trouvais-je assez d'énergie pour résister à ces obsessions continuelles ? Je ne peux encore le comprendre. Je confiai pourtant mon secret à une personne. une seule. mais au dernier moment, quand mon sort était fixé et quand nous allions nous séparer pour toujours. C'était à ma mère. Elle approuva mon silence, dont je ne lui cachai pas les motifs, et sans doute lorsqu'elle mourut, peu d'années plus tard, sa suprême pensée fut pour bénir et plaindre sa malheureuse fille.

» L'heure approchait où ma honte allait devenir visible à tous les yeux ; il fallait aviser aux moyens de sauver l'honneur de la famille. Parmi les personnes de notre entourage se trouvait un jeune homme doux et timide, qui avait été camarade de collège de mon frère. Il était d'humble condition et sans fortune, mais il avait conquis de bonne heure les plus hauts grades de la Faculté des lettres et des sciences ; tout lui promettait une magnifique carrière à Paris, où l'appelait son mérite supérieur.

» M. Morlent, ainsi se nommait ce jeune homme, était invité chaque année par mon frère à venir passer une partie de ses vacances au château, où il restait inaperçu au milieu de la société orgueilleuse et turbulente que nous recevions d'ordinaire. Il s'était pris pour moi d'un violent amour, que je soupçonnais à peine et qui fut mon salut.

» Mon frère n'ignorait pas sans doute cette passion secrète du jeune savant. Que se passa-t-il entre eux ? Quelles explications échangèrent-ils ? On ne me l'a jamais dit, mais on m'annonça que M. Morlent désirait m'épouser, malgré l'outrage que j'avais reçu, et dont on lui avait donné connaissance.

» Ma situation ne me permettait pas de me montrer difficile ; d'ailleurs, rien n'eût justifié un refus à l'égard de cet honnête et généreux jeune homme. J'acceptai donc ; seulement, par crainte qu'on ne lui eût pas fait

des aveux complets, je lui appris moi-même mon état... Il m'assura en pleurant qu'il m'aimait et m'aimerait toujours, qu'en aucune circonstance il ne me rappellerait ce triste passé... Je le crus, et le mariage s'accomplit, dans des délais aussi courts que le permettait la loi.

» Quel mariage lugubre, monsieur ! Il eut lieu la nuit, sans pompe aucune, dans une église de village, dans une mairie de village. Il n'y avait pour assistants que deux ou trois personnes de la famille ; M. Morlent et moi, nous lisions la colère et le mépris dans tous les regards. Déjà, la veille, on nous avait fait signer, malgré les protestations de ma mère, un contrat qui me privait de la plupart de mes droits à l'héritage de mes parents. Nous étions destinés à vivre pauvres, exilés, oubliés... Et, aussitôt après les cérémonies du mariage, nous quittâmes le pays, dans une méchante carriole appartenant au fermier, sans que l'on daignât même nous dire adieu.

» Je me hâte d'ajouter, monsieur le marquis, que ce mariage, conclu sous de si fâcheux auspices, devait avoir les suites les plus heureuses. Jamais je ne me suis repentie d'avoir donné ma main à l'homme de cœur, de haute intelligence, qui avait eu pitié de mon infortune ; et jamais, selon sa promesse, il ne m'a adressé une parole blessante, une allusion pénible. J'ai connu de beaux jours auprès de lui, j'ai partagé la gloire de ses nobles travaux... Ce bonheur a duré vingt ans ; il a été sans nuages, jusqu'au jour où la mort est venue me séparer de celui qui était mon orgueil et ma joie sur la terre. »

Des larmes interrompirent encore Mme Morlent. Depuis quelques instants, le marquis était vivement agité.

– Madame, demanda-t-il tout haletant, vous ne me parlez pas de... de Louise !

Caroline baissa la tête.

– Quoi ! dit-elle, vous ne devinez pas pourquoi Louise ne peut pas, ne doit pas être votre femme ?

– Grand Dieu ! est-ce qu'elle serait ma.

Mme Morlent prit dans sa poche un portefeuille, dont elle tira plusieurs papiers.

– Monsieur le marquis, dit-elle en les présentant au malade, voici l'acte de mon mariage et l'acte de naissance de ma chère Louise... Il y a cinq

mois d'intervalle entre eux... Comparez les dates et sachez les comprendre.

M. de Rainville saisit les papiers ; mais sa main tremblait si fort, qu'il pouvait à peine lire et les pleurs obscurcissaient sa vue. Il s'écria, avec un élan de l'âme :

– Ma fille !... Louise, cet ange de bonté, de douceur et de grâce. Louise est ma fille !

Mme Morlent ne répondit pas et le marquis demeura silencieux, comme s'il essayait de s'habituer aux sentiments nouveaux qui envahissaient son cœur.

– Je comprends maintenant, reprit-il avec exaltation, le charme irrésistible qui, dès la première minute, m'a entraîné vers elle... Ce n'était pas de l'amour comme j'en ai éprouvé pour d'autres femmes... pour vous, par exemple, Caroline. C'était quelque chose de chaste, d'éthéré, de grand, qui ennoblissait tout mon être... J'ai la preuve à cette heure que « la voix du sang » n'est pas une chimère. Quand on est jeune et frivole, on traite volontiers de préjugés certaines choses mystérieuses et sacrées, parce qu'on ne peut les expliquer. Je ne savais pas comment j'aimais Louise ; ah ! je l'aimais comme un père !

Le marquis avait le teint rouge, l'œil enflammé. Les souffrances de sa blessure se réveillant par suite de cette violente émotion, il se renversa en arrière, épuisé, presque évanoui. Mme Morlent ne remarqua pas son malaise.

– Vous n'avez pas seul ressenti cette influence, reprit-elle ; Louise elle-même l'a subie, malgré tout ce qui devait l'éloigner de vous. Aussi, ces derniers temps, n'ai-je pas eu le courage de l'empêcher de venir ici, en dépit des convenances. Le sentiment auquel elle obéissait me semblait trop supérieur, trop respectable pour que j'osasse y mettre obstacle. Cependant, vous n'eussiez jamais su les raisons de ma complaisance, si les circonstances ne m'eussent imposé la nécessité de parler. Un semblable aveu coûtait trop à mon amour-propre, devait produire dans mon âme de trop douloureux déchirements. Enfin, à présent, monsieur le marquis, vous connaissez la vérité ; j'espère que vous comprendrez votre devoir, comme je comprends le mien.

– Que voulez-vous dire, Caroline ?

– Je veux dire que Louise ne doit jamais savoir le lien étroit qui l’unit à vous. Vous n’avez sur elle aucun des droits d’un père... et je vous adjure, au nom de Dieu... au nom de l’honneur. au nom de tout ce qu’il y a de plus sacré dans ce monde et dans l’autre, de ne jamais lui répéter ce que je vous ai révélé.

– Pourquoi cela, madame ? Pourquoi me refuser la consolation.

– Parce que je mourrais de honte si ma Louise bienaimée apprenait l’infamie de sa naissance ; parce qu’elle avait une affection et une vénération sans bornes pour l’homme illustre dont elle porte le nom et qui a été son véritable père ; parce qu’enfin, humiliée, désespérée, elle nous envelopperait, vous et moi, dans un commun mépris, dans une commune haine !

– Quoi, madame, vous ne me permettrez pas d’exprimer à *ma fille*.

– Paix ! monsieur, interrompit Mme Morlent en se levant avec impétuosité ; que jamais plus ce mot ne sorte de votre bouche, surtout en sa présence, sinon, j’en prends le ciel à témoin, je quitterai le pays sur-le-champ et vous ne *la reverrez* jamais !

Le marquis voulait protester, il n’en eut pas la force. Il se renversa en arrière et ferma les yeux, en murmurant : –

– Vous ne serez pas si impitoyable. Mais nous reviendrons sur ce sujet. Mon Dieu ! est-ce que je vais mourir ?

Et il perdit complètement connaissance.

Mme Morlent essaya de lui donner quelques secours ; comme elle ne parvenait pas à le ranimer, elle frappa sur un timbre, et les domestiques, ainsi que la garde-malade, accoururent.

– M. le marquis se trouve mal, balbutia-t-elle ; ce ne sera rien, je l’espère. Je le reverrai bientôt.

Et elle se hâta de sortir.

XX

LES FIANÇAILLES DE JACQUOTTE

Un dimanche matin, Jacquotte et son père remontaient l'espèce de vallée rocheuse qui s'étendait entre la ville de Z*** et la forêt de Sergy. L'hiver était décidément venu ; le torrent, qui courait de l'intérieur du pays vers la Seine, disparaissait sous une couche de glace. Les carrières, que l'on exploitait à ciel ouvert, d'énormes blocs épars, donnaient à ce lieu un caractère sauvage et désolé. Les arbres, peu nombreux, qui y croissaient étaient chargés de givre ; il y régnait une profonde solitude, et ce paysage triste n'était animé que par quelques pies qui agaçaient sur le chemin, quelques bergeronnettes grises ou jaunes qui hochaient la queue, en chantant sur le bord du ruisseau.

Jacquotte portait une mante de laine dont le capuchon, rabattu sur les épaules, laissait voir sa coiffe normande d'une blancheur de neige. Cette mante, le meilleur vêtement de la pauvre fille, remplaçait avec avantage le tablier à manches, qu'elle mettait pour aller à la fabrique. Son visage, encadré de deux bandeaux de cheveux roux, avait toujours son expression de douceur, mais il reflétait en ce moment une mélancolie encore plus marquée que d'habitude. Quant à Paturin, revêtu de ses habits des dimanches, qui lui donnaient la mine d'un paysan aisé, il ne se départait pas de son insouciance habituelle, et, tout en marchant à côté de sa fille, il sifflotait entre ses dents.

L'une et l'autre venaient de quitter leur maison, dont on apercevait encore le toit couvert de gelée blanche, et se dirigeaient vers les carrières. A

mesure que l'on avançait, Jacquotte montrait une anxiété véritable. Son père lui dit tout à coup :

– Es-tu sûre du moins que ton Philippe est par ici ? On ne voit personne.

– Il y est sûrement, père, répliqua Jacquotte, et la preuve, c'est que, ce matin, je l'ai aperçu de loin se rendant à son travail. M. Philippe n'est pas un ouvrier ordinaire. L'ingénieur lui a appris une nouvelle invention pour faire sauter des moitiés de montagnes à la fois, et il est obligé de travailler seul, de peur d'accidents. Il gagne gros à ce métier-là. Souvent dix francs par jour.

– Quelle veine ! Dix francs par jour ! Et ne possède-t-il pas des économies ?

– Oui, cinq ou six cents francs pour entrer en ménage. M. Philippe est un bon sujet, aussi économe que travailleur... Mais ça ne fait rien, père, ajouta Jacquotte avec tristesse, je crois que nous avons tort d'aller le déranger.

– Et pourquoi cela ? reprit Paturin avec impatience ; ne m'as-tu pas dit que ce garçon t'avait proposé de t'épouser, et, qu'après s'être éloigné de toi à cause du marquis, il t'était revenu tout gentiment hier au soir pour renouer l'affaire ? Par ma foi ! ce Philippe est un gendre qui me convient beaucoup... un gendre qui pourra de temps en temps me payer la goutte et le tabac !... Et puis toi, Jacquotte, tu n'es déjà pas de défaite si facile, avec tes cheveux rouges et ton air à porter le diable en terre !

– Père, père, répliqua la pauvre fille en pleurant, ne me rappelle pas combien je mérite peu un mari tel que M. Philippe... Mais ce n'est pas cela que je crains le plus... Il y a ta malheureuse histoire avec le monsieur de Sergy, et je sais que Philippe n'entendrait pas raison là-dessus.

– Eh ! sotte, cette histoire est finie, enterrée, et il n'en est plus question. Ceux qui ont fait le coup se sont sans doute donné de l'air, et on ne pense plus à moi... D'ailleurs, ajouta Paturin d'un ton moins rude, si je suis pressé de t'établir, c'est que moi-même je vais prendre un grand parti. Il faut faire quelque chose, et le commerce du gibier ne va plus ; aussi me suis-je entendu avec le mercier Colinard. Il me fournira une balle de marchandises et je reprendrai mon ancien état de colporteur. L'état n'est pas mauvais ; je sais emberlificoter mon monde, sans compter que je n'aime pas à rester en place. Je suis donc certain de réussir, et on ne me verra plus dans le pays

que lorsque je viendrai au « rassortiment, » après avoir vendu mes marchandises. Hein ! j'espère que je ne serai pas un papa gênant et que je n'effaroucherai pas le nid des amoureux !

Jacquotte, qui vivait dans des transes continues depuis la nuit où elle avait appris certaines particularités importantes, sembla soulagée d'un grand poids, et ses traits s'épanouirent.

– Quoi ! père, s'écria-t-elle, tu vas prendre un état. honnête... et tu vas voyager ? C'est fort bien, et je t'approuve de t'être arrangé avec M. Colinard... Du moment que tu travailleras comme les braves gens, les mauvais propos qui courent sur toi tomberont tout seuls... Eh bien ! s'il en est ainsi, je ne vois plus de raisons pour repousser la demande de M. Philippe... Tiens ! je t'avouerai la vérité : je l'aime, moi ; et si je ne devenais pas sa femme, j'en mourrais de douleur !

– Alors tout est pour le mieux, reprit Paturin ; il ne s'agit plus que de bâcler le mariage, et allons-y gaiement !... Ah çà ! où diable est donc notre homme ? ajouta-t-il ; ce doit pourtant être ici qu'il travaille. «

On se trouvait dans une sorte de grand cirque, formé de roches et de collines, où aboutissait le chemin. Il n'y avait ni arbres ni broussailles, mais des excavations, des décombres, des masses de pierre blanche. Pas un être humain ne s'agitait au milieu de ce chaos, et on n'entendait aucun bruit.

Comme le père et la fille s'avançaient avec hésitation, Jacquotte sentit un léger obstacle à ses pieds ; s'étant baissée, elle aperçut deux fils métalliques, juxtaposés, qui couraient à la surface du sol et semblaient se diriger vers le fond de l'enceinte. Elle s'arrêta et invita Paturin à s'arrêter ; une voix, qui semblait sortir de dessous terre, s'écria d'un ton d'impatience :

– Que faites-vous donc, vous autres ? Vous allez casser mes appareils.

Ils se retournèrent. A quelques pas d'eux, un homme, dont on ne voyait que la tête, s'abritait dans un creux de rocher. Jacquotte reconnut Philippe, qui la reconnut à son tour. Le carrier, déposant à terre une espèce de boîte en bois qu'il tenait dans ses mains, rejoignit avec empressement le père et la fille.

Malgré la rigueur de la saison, il n'avait en ce moment qu'une chemise et un pantalon de toile ; encore les manches de la chemise, relevées jusqu'aux

coudes, laissaient-elles voir ses bras nus, musculeux, durs comme la pierre qu'il travaillait. Sa figure avait toujours une grande expression de douceur et un franc sourire se montrait sur ses lèvres :

– Ah ! mademoiselle Jacquotte, dit-il en saluant gauchement, quelle jolie surprise !... Et puis, voilà sans doute M. votre papa ?... Comme ça, vous avez voulu tous deux me voir à l'ouvrage ! Vrai ! ça en vaut la peine, quand on ne connaît pas ce genre de besogne, et vous arrivez au bon moment.

– C'est pas tout ça, camarade, répliqua Paturin avec une rondeur affectée ; nous sommes venus pour avoir avec vous un bout de conversation au sujet.

– Si vous la permettez, monsieur Paturin, interrompit le carrier, nous causerons tout à l'heure. Mon appareil est disposé et la moindre chose peut faire manquer le coup. Venez par ici, mademoiselle, et vous aussi, le papa. Il ne fait pas bon se trouver trop près !

Il se retourna vers la roche creuse, suivi du père et de la fille. Dans l'excavation, on voyait, outre les vêtements du carrier et les outils de sa profession, la boîte en bois dont nous avons parlé, qui, avec sa petite manivelle, ressemblait assez à une serinette. Les fils métalliques, dans lesquels les survenants avaient embarrassé leurs pieds et qui semblaient se prolonger jusqu'à l'extrémité de l'enceinte, aboutissaient à cette mystérieuse boîte.

Jacquotte et son père ne savaient trop que penser de tout cela et regardaient Philippe avec étonnement. Philippe, heureux de leur donner un échantillon de ses talents professionnels, reprit avec une joie naïve :

– Ça ne sera pas long, allez, et puis nous causerons tant qu'il vous plaira... Tenez, mademoiselle Jacquotte, voyez-vous là-bas ce pan de montagne ? Il s'agit de le jeter par terre en un tour de main, et nous l'y jetterons.

– Ainsi, monsieur Philippe, demanda Jacquotte, vous avez miné ce pan de rocher ?

– Oui, mademoiselle, il est miné... non pas avec de la poudre, mais avec de la dynamite, une composition qui est vingt fois plus forte que la poudre... Maintenant, pour mettre le feu au fourneau, je n'ai pas besoin de

me déranger... Au moyen de ces deux fils que vous voyez là, je ferai sauter la roche, quand ça vous fera plaisir.

L'ouvrière le regardait tout ébahie.

– Allons donc ! des bêtises ! répliqua Paturin ; vous vous gaussez de nous.

– Je ne me gausse de personne, dit le carrier avec son bon sourire ; mais, pardieu ! Mlle Jacquotte va me faire l'honneur de mettre elle-même le feu à la mine au moyen de l'étincelle électrique... Elle ne peut me refuser cela !

– Quoi ! vous voulez. Et comment s'y prend-on ?

– Rien de plus simple. Pendant que nous sommes là tranquillement assis, vous donnerez un tour ou deux à la manivelle de cette boîte et vous verrez la pièce curieuse.

– S'il en est ainsi, je ne refuse pas.

Le carrier fut ravi de cet acquiescement. Il fit asseoir ses visiteurs au fond de l'excavation pour les mettre à l'abri des éclats de pierre, s'assura que l'appareil était en bon état et que les fils, qui devaient transmettre l'étincelle au fourneau de mine, fonctionnaient bien ; puis il dit en souriant :

– Tout est prêt, mademoiselle ; vous pouvez tourner.

Paturin et Jacquotte elle-même doutaient un peu de la puissance d'une pareille machine. Aussi l'ouvrière tourna-t-elle avec assurance la manivelle, pendant que tous les yeux se fixaient sur l'énorme pan de rocher qui s'élevait à une centaine de pas en avant.

L'effet fut aussi prompt que formidable. On entendit d'abord une explosion sourde, à peine aussi forte que celle d'une mine ordinaire, mais sans feu ni fumée. Aussitôt la roche colossale se fendit du haut en bas, avec un craquement épouvantable, et, pendant qu'une moitié demeurait debout, l'autre roulait en grosses masses au fond du cirque, en laissant voir une nouvelle partie du paysage. A défaut de fumée, une poussière épaisse formait un nuage et cachait les blocs, qui roulaient les uns sur les autres, avec un bruit prolongé semblable à celui du tonnerre. *

Le père et la fille, stupéfaits et terrifiés, fléchissaient machinalement les épaules et respiraient à peine. Quant à Philippe, il souriait avec complaisance. Dès que le fracas eut cessé et que la poussière se fut dissipée,

il s'assura d'un coup d'œil que le résultat produit était satisfaisant et dit avec gaieté :

– Merci, ma bonne demoiselle. Hein ! c'est amusant, n'est-ce pas ? Vous avez taillé là de la besogne « aux autres » qui viendront demain débiter les blocs, et je suis bien fier que vous ayez consenti à me donner un coup de main. dans mon état !

Le carrier voulait s'avancer pour observer de plus près les puissants effets de la dynamite ; mais Paturin, déjà remis de sa surprise et impatient d'en finir, le retint par le bras :

– Tout ça, c'est bien, l'ami Philippe, dit-il, mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Nous ne sommes pas venus précisément pour voir sauter des roches, et je vous réitère que nous avons à causer ensemble.

– Causons donc, monsieur Paturin, fit le carrier en se rasseyant.

Paturin se gratta l'oreille, affecta une pose majestueuse, comme il convenait à un père de famille dans des circonstances solennelles, et reprit en pesant ses paroles :

– Eh bien ! monsieur Philippe, mademoiselle ici présente m'a communiqué vos idées sur la chose que vous voulez l'épouser... En ce qui me regarde, je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps. Je suis donc venu vous dire : « Ça me va... et ça se fera quand vous voudrez. »

Philippe se redressa tout joyeux.

– Merci, papa Paturin, répliqua-t-il ; et Mlle Jacquotte est consentante, j'espère ?

Jacquotte répondit par un « oui » si faible qu'on ne l'entendit pas, mais son regard et son sourire étaient suffisamment affirmatifs.

– Alors, tope ! beau-père, s'écria le carrier en ouvrant sa large main calleuse.

– Tope ! mon gendre, répliqua Paturin en y laissant tomber la sienne ; chose bâclée !

Il désigna Jacquotte, qui était pâle de bonheur, et dit en ricanant :

– Embrassez-la, Philippe. Embrassez donc votre femme !

– Tout de même, monsieur Paturin.

Le carrier prit la jeune fille dans ses bras robustes et lui appliqua deux baisers si solides, si retentissants, que l'écho des rochers en fut éveillé.

Jacquotte se dégagea toute confuse, mais sans colère ni mécontentement.

Philippe reprit bientôt, en frottant ses deux grosses mains l'une contre l'autre :

– Voilà donc une affaire conclue !. Ma foi, beau-père, j'ai bien cru un moment que ça ne marcherait pas. Ce qui s'est passé à Sergy me chiffonnait, et, quoique j'aime bien Mlle Jacquotte, je n'aurais jamais pu me décider.

– Je vois, monsieur Philippe, dit Paturin d'un air digne, que vous avez écouté des propos sur mon compte... Les gens sont si méchants !

– C'est possible ; mais, comme en définitive il faut vivre avec les méchants aussi bien qu'avec les autres. Enfin, beau-père, je sais maintenant à quoi m'en tenir ; ce n'est pas vous qui avez fait le coup, puisque le vrai coupable est en prison depuis deux jours.

– Hein 1 que dites-vous ? s'écria Paturin, qui tressauta comme une grenouille soumise à l'action d'une pile galvanique ; en prison !... Et qui donc ?

– On ne connaît pas ça encore, dit le carrier d'un air mystérieux, mais je suis au courant, moi. J'ai pour ami M. Claude, qui est gendarme, et hier, quand nous nous sommes rencontrés, il m'a dit que son camarade et lui venaient de faire une prise importante. Ils ont pincé un particulier, que le juge d'instruction croit être l'auteur principal du crime, et ils l'ont amené à la prison de Z***, où il sera épluché de la bonne façon.

– Qui est-ce, monsieur Philippe ? Votre ami le gendarme l'a-t-il nommé ?

– Oui ; c'est un paroissien, appelé Pierre Branchu, qui faisait danser des chiens savants... Ce chien jaune qu'a tué le marquis et dont on n'a pu retrouver le corps lui appartenait, et le juge, qui est un malin, saura tirer les choses au clair !. Comme ça, monsieur Paturin, il n'y a plus à se faire de bile pour vous, et vous devez être bien content.

– Certainement, certainement, balbutia le braconnier.

Néanmoins, il était pâle et une sueur froide coulait sur son front, comme si son esprit n'était pas tranquille. Jacquotte elle-même se taisait et la joie avait disparu de son visage.

Philippe, homme simple et sans malice, reprit avec gaieté :

– Puisque ça va si bien, papa, nous aurons une noce à tout casser ; il faudra qu'on boive, qu'on rie, qu'on danse et qu'on chante. Je suis si heureux !. Et vous, mademoiselle Jacquotte, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune fille, ça ne vous fait-il aucune peine de vous marier avec moi ?

– Oh ! non, non, monsieur Philippe, répliqua Jacquotte, au contraire !

Elle fondit en larmes. Le carrier la regarda avec étonnement :

– Tiens, bête que je suis, dit-il enfin, elle pleure parce qu'elle a honte. Faut pas avoir honte, mademoiselle Jacquotte ; c'est tout naturel de se marier.

– Ces jeunes filles ça vous a des idées si baroques ! reprit Paturin en s'efforçant de dominer son propre trouble ; eh bien ! monsieur Philippe, du moment que nous sommes d'accord, c'est assez travaillé pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? Venez à la maison ; Jacquotte nous ira chercher une bouteille ou deux de « bouché » chez Gorju, pour que nous buvions le vin des accordailles

– Convenu, beau-père, répliqua le carrier tout joyeux ; laissez-moi seulement ramasser mes outils et mon attirail.

Il alla relever les fils de métal, qui avaient transmis l'étincelle électrique à la mine et déterminé l'explosion, assembla ses outils et en fit un tas. Ensuite il se couvrit lestement de sa blouse et se coiffa de son chapeau de feutre.

Pendant que Philippe allait et venait, Paturin dit tout bas à sa fille, avec dureté :

– Ah ! ça, tiens-toi donc mieux ! Tu finiras par effaroucher le nigaud, et il te plantera là... Où en trouverai-je un autre qui veuille de toi ?

– Mais, père, répliqua Jacquotte en pleurant plus fort, il ne peut plus être question de mariage. Quand Philippe saura.

– Saura. quoi ? Tu perds la tête, sur ma parole Personne ne m'a vu avec ce Pierre Branchu, et ce n'est pas toi qui diras que je le connais, je suppose. Tout s'arrangera, pourvu que tu cesses de pleurnicher et de faire la carpe amoureuse.

Jacquotte allait répondre, quand Philippe se rapprocha, et la conversation à voix basse devint impossible.

Le carrier chargea son bagage sur ses épaules. Paturin s'offrit avec empressement à en porter une partie et Jacquotte s'empara d'une boîte, dont les dimensions étaient moindres que celle contenant l'appareil électrique.

– Ah ! dit Philippe avec satisfaction, vous tenez décidément, mademoiselle, à m'aider dans mon état !... Prenez garde, pourtant ; vous portez mes cartouches de dynamite, et ça ne plaisante pas- Il y aurait là de quoi réduire en poussière toutes les maisons de la ville.

– Que ne me réduisent-elles moi-même en poussière ! murmura Jacquotte en serrant contre sa poitrine la terrible boîte.

On quitta les carrières afin de se rendre à la maison Paturin. Jacquotte gardait le silence et son père semblait préoccupé. Seul, Philippe parlait, expliquant de son mieux ses procédés nouveaux pour l'extraction de la pierre. Paturin dit tout à coup :

– Gendre, si vous voulez m'en croire, nous irons vite en besogne quant au mariage... Ce matin, justement, je contais à la petite que j'avais l'intention de faire une tournée pour colporter de la mercerie, et peut-être partirai-je d'un moment à l'autre... Je ne manquerai pas de revenir pour la noce ; jusque-là, vous vous occuperez des papiers et des publications... D'ailleurs, vous n'aurez pas besoin de moi pour faire votre cour à la Jacquotte, j'imagine ?

Et il se mit à rire, pendant que l'ouvrière baissait la tête.

Philippe n'avait pas une estime bien profonde pour son futur beau-père, et ce projet de voyage ne lui causa aucun chagrin.

– Vous partirez quand il vous plaira, monsieur Paturin, répliqua-t-il ; en votre absence, je viendrai chaque soir, après mon travail, faire la causette avec Mlle Jacquotte, et nous donnerons le mot au maire et au curé.

– Alors ça ira... Puisqu'il en est ainsi, je partirai bientôt. peut-être ce soir même... J'ai besoin de gagner de l'argent pour acheter des cadeaux à la mariée !

Jacquotte devinait pourquoi son père était si pressé de s'éloigner. Nul ne savait quelles révélations le saltimbanque avait faites à la justice, et il était prudent de se précautionner en conséquence. Aussi, ce départ lui agréait-il, bien qu'elle prévît d'autres obstacles au mariage projeté.

On arriva à la maison et, tandis que Paturin et le carrier s'entretenaient amicalement dans la pièce d'entrée, Jacquotte alla chercher au cabaret le plus voisin les deux bouteilles de vin annoncé. Elle les paya de son argent, car son père semblait déjà être au bout de la somme qui lui était venue d'une manière si mystérieuse. Quand elle fut de retour au logis, on se mit à table et, tout en grignotant quelques gâteaux secs achetés à une marchande en plein vent, on but le vin des fiançailles.

Soit effet de cette liqueur plus ou moins généreuse, soit que, la première impression passée, le père et la fille envisageassent les choses sous un jour moins défavorable, leurs tristes préoccupations avaient fini par se dissiper. Jacquotte, en regardant son beau et robuste fiancé, se reprenait à espérer et le sourire revenait sur ses lèvres, quand on frappa à la porte de la maison.

Personne ne bougea et ne songeait à répondre. On ne frappa pas une seconde fois et la porte s'ouvrit ; deux gendarmes, le sabre au côté, entrèrent brusquement.

– Monsieur Antoine-Jérôme Paturin ? demanda l'un d'eux.

– C'est moi, répliqua Paturin.

– Au nom de la loi, il faut nous suivre.

– Comment, encore ? Vous savez bien que vous m'avez laissé aller une fois déjà.

– C'est vrai, mais on vous rappelle.

– Alors c'est un simple mandat de comparution que vous exécutez ?

– Non, c'est un mandat d'amener.

Paturin fut atterré. Il n'était pas difficile de comprendre que Pierre Branchu avait parlé et que, cette fois, la justice, sûre de son fait, procédait sans hésitation.

Il jeta un regard rapide autour de lui, pour s'assurer s'il était possible de fuir ; un gendarme gardait la porte et l'autre semblait de taille, tout seul, à maîtriser le braconnier. Paturin se tourna vers sa fille et vers Philippe, comme pour chercher de leur côté quelque secours en cas de lutte. Jacquotte, mourante, s'était affaissée sur sa chaise ; Philippe, tout interdit, regardait le gendarme principal.

– Eh ! monsieur Claude, demanda-t-il avec embarras, est-ce vous ?

– Oui, c’est moi, monsieur Philippe ; mais je suis en service pour le quart d’heure, et vous me voyez surpris... très surpris... de vous rencontrer en pareille société.

– Je ne savais pas. je ne pouvais imaginer. Je suis chez ma fiancée que voici.

Et le carrier montrait Jacquotte.

– Ah ! fit Claude.

S’adressant à Paturin, il reprit d’un ton sec :

– Allons ! monsieur, prenez les effets qui pourront vous être nécessaires et partons.

– Où me conduisez-vous ?

– A la prison de Z***, où vous serez interrogé par M. le juge d’instruction.

Jacquotte éclata en sanglots, pendant que Paturin, chancelant comme un homme ivre, fourrait dans un sac de toile du linge et des habits.

Claude observait avec défiance tous les mouvements de son prisonnier ; Philippe s’approcha et lui demanda à voix basse :

– C’est donc bien sérieux, monsieur Claude ?

– Très sérieux. L’autre l’a dénoncé et ils peuvent être condamnés tous les deux. Vrai ! mon pauvre Philippe, si vous allez de l’avant, vous aurez un fichu beau-père !

Philippe n’osa plus prononcer une parole.

Paturin termina ses préparatifs, et une expression d’effronterie remplaça sur son visage la consternation qu’il avait d’abord laissé voir.

– Bah ! s’écria-t-il avec une insouciance affectée, je m’en suis tiré déjà, je m’en tirerai encore ! Quelqu’un a fait des cancans sur mon compte ; mais on n’en est pas où l’on croit, et rira bien qui rira le dernier... Ah ça, vous autres, poursuivit-il en regardant sa fille et le carrier, pourquoi ces figures longues d’une aune ? Rien n’est changé dans nos arrangements ; seulement, au lieu de faire une tournée au grand air, je vais faire un tour ailleurs. Je n’en serai que plus tôt de retour... Allons ! adieu tout le monde... Toi, la petite, prends soin de la maison et viens me voir là-bas pour m’apporter des douceurs... Vous, mon gendre, vous m’entendez ? soyez sage, pendant que je ne serai pas là... Je veux qu’on soit ferré sur la sagesse, mille tonnerres !

Il riait d'un rire nerveux et tendit la main à Philippe, qui ne sembla pas s'en apercevoir.

Paturin haussa les épaules.

– Jobard ! murmura-t-il.

Les gendarmes le prirent chacun par un bras et ils sortirent.

Jacquotte était restée sur sa chaise ; le visage caché dans son tablier, elle poussait des sanglots convulsifs. Le carrier la regardait d'un air d'hésitation, sans rien dire. Enfin, il ramassa ses effets, qu'il avait déposés dans un coin de la chambre, et se prépara à se retirer.

L'ouvrière écarta brusquement son tablier et, montrant son visage baigné de larmes, elle s'écria avec le plus navrant désespoir :

– Ah ! Philippe, Philippe, vous me quittez ! J'en mourrai de chagrin !

Philippe s'arrêta et parut éprouver des hésitations nouvelles.

– Comprenez donc, mademoiselle, répliqua-t-il les yeux baissés ; ce n'est pas ma faute... Quand je suis parti de mon village pour aller chercher ma vie, mon père et ma mère, qui sont vieux, m'ont dit en nous séparant : « Épouse qui tu voudras, petiot ; mais que la fille soit honnête et la famille aussi. » Vous êtes honnête, vous, c'est sûr, et je vous aime bien. Par malheur, votre père.

– Je ne vous blâme pas, monsieur Philippe ; seulement j'ai le cœur brisé et je sens que je ne survivrai pas à ce coup... Adieu, adieu !

– Adieu ! mademoiselle.

L'ouvrière se leva pour lui tendre la main ; mais, avant qu'il l'eût touchée, elle tomba à la renverse, complètement évanouie.

Philippe n'y tint plus. Déposant son fardeau à terre, il releva la pauvre fille et lui donna gauchement quelques soins. Dès que Jacquotte revint à elle, ses larmes recommencèrent à couler.

– Il m'abandonne, murmurait-elle ; que vais-je devenir ?. Je suis seule au monde à présent !

– Eh bien ! non, mademoiselle, s'écria le brave garçon pleurant à son tour, je ne vous abandonnerai pas. Je vous aime trop ! Je viendrai donc vous voir un moment tous les jours, après ma journée et la vôtre. Si Paturin est acquitté, nous nous marierons, comme nous en sommes convenus, et nous

irons nous établir ailleurs. Dans le cas contraire, nous arrangerons les choses à la volonté de Dieu !

– Merci, mon bon Philippe, répliqua Jacquotte en appuyant sa tête sur l'épaule du carrier ; pourvu que vous ne me retiriez pas votre affection, je ne manquerai ni de force ni de courage !

XXI

LA TÊTE-DE-MORT

Le lendemain du jour où une explication mystérieuse avait eu lieu entre le marquis de Rainville et Mme Morlent, le malade, après une nuit de fièvre, éprouvait encore une vive agitation. Il était à demi couché dans son lit, comme à l'ordinaire ; mais le temps froid ne permettait pas de laisser la fenêtre ouverte et il ne pouvait se distraire à regarder au dehors.

Cette circonstance semblait l'irriter ; il se démenait sur sa couche autant que le lui permettaient les souffrances de sa blessure.

Jeannette et la garde-malade étant absentes en ce moment, il n'y avait dans la chambre que La jeunesse. Son maître lui demanda avec impatience :

– N'ai-je pas entendu du bruit en bas ? Ne vient-il personne ?

– Personne, monsieur le marquis ; ce sont les femmes qui bavardent dans la cuisine.

– Au diable les pécores. Mon Dieu ! *Elle* ne viendra pas... J'ai pourtant chargé le docteur de lui dire que je l'attendais ce matin.

– Qui donc attendez-vous ?

– Elle, parbleu !. Caroline. Mme Morlent, comme on l'appelle aujourd'hui.

– Vous voulez dire la débitante de tabac ? Ma foi ! j'aurais préféré la visite de la fille à celle de la mère.

– Pourquoi cela, Lajeunesse ?

– Parce que la petite demoiselle a sur vous une action favorable, et qu'après ses visites, vous êtes tout sucre et tout miel... En revanche, depuis hier que vous avez vu la mère, vous vous agitez comme un possédé, et le docteur a fait la grimace ce matin en pensant votre blessure.

– Bah ! tu ne sais ce que tu dis.

Décidément, M. de Rainville n'était pas de bonne humeur, et le domestique alla s'asseoir en silence auprès de la fenêtre.

Tout à coup, on entendit une voiture rouler sur le pavé raboteux de la cour.

– Qui nous arrive là ? demanda le marquis avec vivacité ; je serais surpris que Mme Morlent vint en voiture !

– C'est bien une dame, répliqua Lajeunesse en regardant à travers les vitres ; mais son voile est rabattu sur sa figure. et puis Mme Morlent a la tournure d'une princesse, tandis que celle-ci.

– Qui ça peut-il être alors ?

– Je vais voir. La voiture n'est qu'une carriole que je crois reconnaître.

– Dépêche-toi, et ne laisse entrer personne, excepté Mme Morlent ou Louise.

Lajeunesse quitta la chambre et le marquis, bouillant d'impatience, prêta l'oreille aux rumeurs vagues qui partaient du rez-de-chaussée. Bientôt la porte s'ouvrit et Lajeunesse entra, précédant une dame, fort modestement mise et voilée, qui s'arrêta sur le seuil.

– Monsieur, dit le domestique, ce n'est pas la personne que vous attendiez ; mais je n'ai pas cru devoir m'opposer. on a tant insisté.

Le marquis, trompé dans son attente, allait peut-être s'emporter, quand l'inconnue s'approcha à son tour :

– Léon, dit-elle doucement, pourriez-vous me repousser quand je viens à vous comme une bonne parente et une amie ?

Elle releva son voile : c'était Mme de Rainville, la femme du comte Anselme, celle qu'on appelait la « Tête-de-Mort ».

En reconnaissant sa belle-sœur, le marquis ne montra aucune colère.

– Vous, Madeleine ? s'écria-t-il ; considérant nos situations réciproques, votre visite a lieu de m'étonner.

– Vous savez pourtant, monsieur, que ni mes enfants ni moi nous n'avons pris part aux démonstrations hostiles dirigées contre vous... Depuis que vous êtes blessé, j'ai désiré bien des fois venir vous voir pour vous témoigner mon affection et mon respect.

– Mais on vous en a empêchée, n'est-ce pas, ma pauvre comtesse ? Je sais qu'on ne vous permet pas de parler trop haut. Du reste, votre seigneur

et maître est venu ici, et on se souviendra longtemps de sa visite !

– Il s’est repenti de l’avoir faite dans des conditions fâcheuses, répliqua la comtesse en baissant les yeux, et m’a chargée de réparer ses torts.

– Il vous a chargée... Oh ! oh ! voilà du nouveau !

Jusqu’ici, Mme de Rainville était restée debout devant le lit.

– Donne un siège, Lajeunesse, dit le marquis, et laisse-nous.

Le domestique approcha un fauteuil et s’inclina ; mais, au lieu de sortir, il se retira à l’extrémité de la chambre et attacha sur la comtesse des regards défiants.

– Ne m’as-tu pas entendu ? reprit le marquis, pendant que Mme de Rainville s’asseyait en face de lui ; je t’ai commandé de nous laisser !

– Monsieur aura d’un moment à l’autre besoin de moi, répliqua Lajeunesse sans bouger.

– Enfin, puisque je t’ordonne...

– Lajeunesse peut rester, interrompit la comtesse d’un ton plaintif qui contrastait avec son visage sec et jaune comme du vieil ivoire ; ce que j’ai à dire n’est pas un secret... Vos fidèles serviteurs, marquis, ne manquent pas de bonnes raisons pour veiller attentivement sur vous !

Le beau-frère et la belle-sœur gardèrent un moment le silence. La comtesse finit par tirer de sa poche deux papiers, qu’elle déposa sur le bord du lit.

– Qu’est-ce que cela, madame ? demanda le malade tout effaré.

– Voici d’abord un désistement en bonne forme de mon mari pour les poursuites en interdiction dont vous avez été l’objet ces derniers temps, et aussi pour la créance de quarante mille francs dont il reconnaît le double emploi. Le comte avoue ses torts et il s’en excuse... Grâce à cette pièce, que vous pouvez envoyer à vos gens d’affaires, les décisions du conseil de famille seront annulées, vous rentrerez sans retard dans la libre jouissance de vos revenus et de vos biens.

– Est-il possible ! s’écria le marquis.

Et il lut rapidement l’acte qu’on lui présentait.

– Tout est en règle, reprit-il ; ma foi ! ma chère, il faut que vous exerciez sur Anselme plus de pouvoir que je ne le supposais pour avoir ainsi vaincu ses convoitises. Quel est cet autre papier ?

– Une déclaration que j’ai cru devoir faire, de mon propre mouvement. Vous savez que mes deux fils, l’un officier dans l’armée et l’autre officier de marine, sont absents tous les deux, tandis que ma fille, encore mineure, vit dans un pensionnat de Rouen... Si humble que soit mon rôle, mes enfants ont pour moi une affection et une confiance sans bornes. J’ai donc jugé à propos de parler en leur nom comme au mien, sûre que, ni maintenant ni plus tard, ils ne songeront à me démentir. Je déclare, dans cet écrit, que nous regrettons bien vivement le procès intenté contre vous, que rien ne le justifie et que nous nous engageons à respecter les décisions qu’il vous plaira de prendre désormais... Vous comprenez, mon frère, poursuit la comtesse en baissant la voix, quelle est la véritable portée de cet acte, un peu bizarre, peut-être... Nous renonçons à toute contestation au sujet de votre fortune, que vous en disposiez par testament ou d’une autre manière.

Pendant qu’elle parlait, le marquis avait jeté un coup d’œil sur le papier.

– Cet acte extra-judiciaire, dit-il, est assez singulier, il est vrai ; mais, s’il n’a pas une grande valeur en justice, il pourrait, en certain cas, être d’un puissant effet moral... Ma foi ! ma chère Madeleine, je conviendrai qu’en ce moment surtout, la possession de ces deux pièces me cause le plus vif plaisir ; elles vont me permettre d’accomplir sans obstacles des projets que j’ai fort à cœur.

– S’il en est ainsi, que le ciel soit loué ! A présent, monsieur le marquis, puis-je espérer qu’un peu de bonne harmonie va revenir dans la famille et que vous ne conserverez aucune rancune contre votre frère, qui reconnaît si franchement ses torts ?

– Hum ! hum ! il faudra que je voie un peu plus clair dans les motifs de cette générosité incompréhensible... A vrai dire, Madeleine, c’est à vous, à vous seule, que j’attribue ce revirement imprévu. Vous avez toujours été une excellente créature, bien que votre bon vouloir ait dû plier sous le despotisme brutal d’Anselme ; et je me demande par suite de quelles circonstances vous êtes parvenue à le déterminer, lui si avare et si opiniâtre... Déjà, avant mon accident, vous m’aviez fait inviter par le clerc de notaire Ricard à ne pas sortir la nuit... Et à ce propos, comtesse, aviez-vous donc quelque raison particulière pour m’envoyer un semblable message ?

– Moi ! non, non, répliqua Mme de Rainville avec empressement ; quelle raison aurais-je pu avoir ? Je n’ai fait que répéter le dire de tout le pays, que vous vous exposiez trop en courant la nuit après les braconniers, et vous voyez ce qu’il en est résulté... Je tenais surtout, en vous envoyant cet avis, à vous rappeler que je n’approuvais nullement certaines mesures offensantes.

– Merci, chère comtesse. Dans nos pénibles dissensions, vous avez voulu être un ange de consolation et de paix.

– Un ange. de lugubre mine ! répliqua la comtesse avec une ironie triste en se levant. Disgraciée et de naissance obscure, j’aurais désiré, en effet, jouer dans votre noble famille le rôle dont vous parlez, et rarement, trop rarement, il m’a été permis de le remplir... Mais je ne dois pas abuser de vos instants... Nous sera-t-il permis désormais, au comte et à moi, de venir nous informer de vos nouvelles jusqu’à votre complet rétablissement ?

– Vous, tant qu’il vous plaira, Madeleine ; quant à votre mari, il faut me laisser le temps de m’habituer... Je craindrais que quelque mot irréfléchi.

– Mais, du moins, votre frère peut compter sur vous en temps et lieu, n’est-ce pas ? Vous n’avez plus contre lui ni haine ni colère... et vous lui pardonnez ses erreurs ?

De grosses larmes coulaient sur les joues basanées de la comtesse.

– En vérité, madame, reprit le marquis avec étonnement, vous semblez être sous le coup de quelque fâcheuse préoccupation. Qu’est-il arrivé à Anselme pour qu’il s’inquiète de mes dispositions à son égard ? Il est fort riche, encore jeune, bien portant, au lieu que moi...

– Oh ! rien, rien, répondit la comtesse avec vivacité en essuyant ses yeux ; je vous prie seulement de vous souvenir, au besoin, qu’il est votre frère, qu’il est après vous le chef de la famille, et que nulle souillure ne peut l’atteindre sans rejaillir jusqu’à vous... Mais cet entretien vous fatigue peut-être... Merci pour votre bon accueil, marquis. Que Dieu vous guérisse... Qu’il vous guérisse bientôt, c’est le plus cher de mes désirs ! Adieu donc, ou plutôt permettez-moi de dire : au revoir !

Elle tendit la main à son beau-frère, qui y déposa galamment un baiser, puis elle rabattit son voile et sortit, reconduite par Lajeunesse jusqu’à l’escalier.

Quand le vieux domestique rentra, il trouva son maître tout pensif.

– As-tu entendu, Lajeunesse ? demanda le marquis.

– Un peu, monsieur.

– Et y comprends-tu quelque chose ?

– Non, j’en conviens. Ce changement est si brusque, si extraordinaire.

– D’autant plus extraordinaire que certainement la comtesse a été envoyée par son mari pour dire et faire ce qu’elle a fait et dit tout à l’heure... Pauvre Madeleine ! Elle est, le diable m’emporte ! encore plus laide que par le passé, avec sa tête de bois. Mais elle n’a aucune méchanceté, et ses enfants éprouvent pour elle des sentiments qu’ils n’éprouvent pas pour leur père... Je crois cependant qu’elle n’aurait jamais pu arracher à cet aimable Anselme un désistement formel et obtenir la permission de venir ici, s’il ne s’était passé là-bas quelque événement nouveau... N’as-tu rien entendu dire à cet égard, Lajeunesse ?

– Non, monsieur le marquis... Ce matin, il n’est question dans toute la ville que de l’arrestation de vos deux assassins.

– Comment ! on a arrêté...

– Je vous l’aurais appris déjà si vous aviez pu songer à autre chose qu’à la visite que vous attendez avec tant d’impatience.

– Enfin, qui sont les coquins arrêtés ?

– Paturin d’abord ; il s’était fait accompagner pour accomplir son coup par une espèce de saltimbanque, qui rôdait depuis quelque temps dans la ville. C’est, dit-on, au saltimbanque qu’appartenait le chien jaune qui donnait de la voix dans le parc et que vous avez tué d’un coup de fusil. Les bandits, craignant que ce chien mort ne les fît reconnaître, l’emportèrent, pendant que Jeannette et moi nous nous occupions de vous, et ils allèrent l’enterrer dans un fossé, où, d’après les indications de l’un d’eux, on l’a retrouvé ce matin. Maintenant, on cherche le fusil, que Paturin a dû cacher dans le bois, et lorsque ce fusil aura été aussi retrouvé, le compte de ces deux scélérats ne sera pas long à régler, je pense.

– Certainement, certainement, répliqua le marquis avec distraction.

Il essayait de rattacher cet événement à la mystérieuse démarche de sa belle-sœur. Tout à coup, il se frappa le front.

– J’y suis, s’écria-t-il ; Anselme n’ignore pas sans doute l’arrestation de ces misérables, et comme il employait Paturin à m’espionner, il rougit à cette heure d’avoir eu des rapports avec l’assassin de son frère. Alors, il a chargé sa femme, dont il connaissait les bonnes intentions à mon égard, d’amener une réconciliation entre nous... Il a honte de sa conduite et veut prouver qu’il lui reste encore quelques sentiments honnêtes.

– Oui, ce peut être cela, monsieur le marquis, à moins.

Et Lajeunesse secoua la tête.

– A moins... quoi ?

Comme Lajeunesse allait répondre, Jeannette entra tout essoufflée.

– La marchande de tabac ! annonça-t-elle.

Au même instant, Mme Morlent entra à son tour et s’avança vers le malade.

– Monsieur le marquis, lui dit-elle presque à voix basse, je ne comptais pas revenir ici de sitôt... mais vous avez désiré me voir, je me rends à votre désir.

XXII

LE CONSENTEMENT

Mme Morlent, ayant pris place sur le fauteuil que la comtesse occupait un moment auparavant, demeurait grave et froide, drapée dans son châle noir.

Le marquis, avant de prononcer une parole, fit signe à Jeannette et à Lajeunesse de se retirer ; cette fois, Lajeunesse ne jugea pas à propos d'élever la moindre objection et obéit en emmenant la gouvernante.

Alors, le malade dit à Mme Morlent d'un ton affectueux :

– Pourquoi, chère Caroline, prenez-vous avec moi cet air dur et ennemi ?... Vous devez me haïr me mépriser, j'en conviens ; mais tant d'années se sont écoulées depuis mon crime !... Et puis, n'y a-t-il pas entre nous un lien commun, cette belle et pure enfant, qui est ma fille, comme elle est la vôtre ?

Caroline se redressa impétueusement.

– Je vous ai défendu de dire qu'elle est votre fille ! s'écria-t-elle ; si je vous ai révélé ce secret, c'est que la nécessité m'en a fait un impérieux devoir. Ni les lois divines, ni les lois humaines ne vous donnent le droit de revendiquer cette paternité. Le vrai père de Louise est l'homme généreux qui, connaissant le malheur de sa naissance, lui a prodigué, depuis qu'elle est au monde, des soins et de la tendresse... Quant à vous, elle ne vous doit rien, vous n'avez rien à exiger d'elle.

– Cependant, Caroline, vous-même vous n'avez pas osé la tenir éloignée de moi. Oh ! comme vous me haïssez, lorsque j'aurais tant besoin de votre indulgence, de votre pardon !

Mme Morlent demeura morne, sans répondre. Le marquis reprit, après un moment de silence :

– J’ai bien réfléchi pendant la nuit qui vient de s’écouler, nuit de fièvre et de remords, à la situation qui nous est faite par vos révélations d’hier. Les conséquences de ma faute ont été plus cruelles encore que je ne pouvais l’imaginer, et j’ai deux grands devoirs à remplir, l’un envers vous, Caroline, l’autre envers ma. envers Louise.

– Des devoirs, monsieur ! Que voulez-vous dire ?

– Je ne l’ignore pas, poursuivit le marquis sans paraître avoir entendu cette question, je ne me relèverai jamais de ce lit de douleur. La science du médecin pourra prolonger de quelques jours, de quelques mois peut-être, mon existence, mais mes heures sont comptées ; à peine me restera-t-il le temps réaliser les projets que j’ai conçus et pour lesquels je ne peux rien sans vous.

– De quoi s’agit-il donc ? demanda Mme Morlent chez qui la curiosité commençait à dominer.

– Caroline, lorsque j’ai éprouvé à première vue pour Louise un sentiment que je croyais être de l’amour et qui n’était, à mon insu, que de l’affection paternelle, j’ai résolu de l’épouser... Non pas que j’eusse la pensée d’être vraiment un mari pour elle ; je voulais seulement assurer ce qui reste de mon héritage à une charmante enfant, que je voyais dans une position modeste et, d’autre part, s’il faut le dire, je voulais me venger de ma famille, dont j’avais tant à me plaindre... Vous m’avez éclairé sur la nature du sentiment qui m’entraînait vers Louise... Mais ce mariage, qui eût été une monstruosité avec la fille, ne serait-il pas une chose simple et légitime avec la mère ?

Mme Morlent se leva d’un bond.

– Moi ! s’écria-t-elle ; oh ! jamais... jamais.

– De grâce, écoutez-moi, écoutez-moi jusqu’à la fin et sans colère... Je vous dois une réparation pour l’outrage dont je me suis rendu coupable ; cette réparation, que je ne pouvais donner autrefois, je vous l’offre à présent que nous sommes libres tous deux. Je vais mourir ; le mariage ne sera qu’une satisfaction de conscience pour vous comme pour moi... Si vous condescendiez à mon désir, voyez quelles conséquences ce consentement aurait pour nous tous : Je vous garantirais par contrat la possession des biens qui me restent et qui, quoique fort diminués par mes folies, suffiraient

pour vous assurer une aisance pleine de dignité et, plus tard, une dot convenable à Louise. Grâce à cette combinaison, j'aurais la satisfaction infinie de pouvoir, jusqu'à ma dernière heure, appeler cette chère enfant : « ma fille ».

Le marquis pleurait, et cet homme, jusque-là si léger, si frivole, s'exprimait avec un accent qui allait à l'âme. Mme Morlent était plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

– Eh ! monsieur, reprit-elle, quand même je serais assez faible pour adopter ces vues, votre famille, qui vous a presque placé sous le coup d'une interdiction légale, s'y opposerait énergiquement.

– Voilà ce que j'aurais pu craindre hier encore, Caroline, et ce qui n'est plus à redouter aujourd'hui. Mon frère et sa famille se sont engagés d'avance à approuver tous les actes que je pourrai accomplir désormais. Lisez les pièces que la comtesse de Rainville, ma belle-sœur, est venue m'apporter ce matin.

En même temps, il prit, derrière son oreiller, les papiers qui lui rendaient sa complète liberté d'action Mme Morlent les parcourut et les reposa sur le lit.

– C'est fort bien, répliqua-t-elle de son ton sec et dur ; mais, ces obstacles levés, il en reste un qui ne sera pas écarté si facilement.

– Et lequel ?

– Ma volonté... Croyez-vous, marquis, qu'après avoir passé vingt ans à vous haïr, à vous mépriser... et à vous craindre, je puisse instantanément renoncer à ma haine et à mon mépris ? Le temps seul pourra peut-être...

– Vous oubliez donc que je vais mourir ?

Ces paroles touchantes ébranlèrent Mme Morlent et elle ne put retenir ses larmes. Le marquis comprit qu'il n'avait plus qu'un effort à faire pour la décider ; il redoubla d'arguments, d'instances et de prières.

– Caroline, poursuivit-il en saisissant une main qu'on ne retira pas, si cette haine est insurmontable, si le sacrifice est trop douloureux, songez à cette enfant pour laquelle vous avez une affection sans bornes. Quel sera son avenir ? Vous êtes sans fortune, car vous avez été presque déshéritée à la suite de ce qu'on appelait « une mésalliance », et votre situation actuelle

est modeste jusqu'à l'humilité... Si vous manquiez vous-même à Louise, où trouverait-elle de l'appui ?

– Elle épouserait quelque honnête homme qui, dans la condition obscure à laquelle elle est réduite, assurerait son bonheur ; peut-être même a-t-elle déjà fait son choix, en dépit des sollicitations dont on l'a accablée d'autre part.

Mme Morlent n'était pas bien sûre de ce qu'elle avançait ; mais, en parlant, elle attachait sur le marquis un regard profond, comme si elle le soumettait à une secrète épreuve. Le marquis ne se troubla pas.

– S'il en est ainsi, répliqua-t-il, et, d'après certaines réticences de Louise, j'ai sujet de penser que vous avez raison, la certitude qu'elle sera un jour mon héritière facilitera l'accomplissement de ses projets.

Caroline le regarda encore longuement.

– Pourquoi, reprit-elle, ayant de pareilles intentions pour ma fille, ne lui assureriez-vous pas votre fortune par un testament ?

– Je le ferai, madame, si l'on ne me laisse aucun autre moyen de lui témoigner l'intérêt qu'elle m'inspire ; mais alors je n'aurai pas réparé mes torts envers vous. Et puis, songez-vous que si, dans les conjonctures présentes, je léguais directement ma fortune à Louise, la malignité publique pourrait interpréter d'une manière fâcheuse.

– C'est vrai, dit Mme Morlent, et je ne permettrai pas que le moindre souffle puisse ternir cette âme sans tache. Tout pour elle !... Elle, avant tout !... Mon Dieu ! que faire ? Éclairez-moi.

Elle se leva et se mit à se promener dans la chambre. Elle était pâle, son sein palpitait. Le marquis la suivait des yeux avec anxiété ; mais, dans ce moment de crise, il n'osait ni parler, ni faire un geste, et attendait son sort en tremblant.

Tout à coup, Caroline marcha vers lui d'un pas ferme ; son parti était pris.

– Marquis de Rainville, dit-elle, voulez-vous me jurer sur votre honneur, sur votre salut éternel, que jamais, quoi qu'il arrive, vous ne révélez à Louise le lien secret qui l'unit à vous ?

– A quoi bon ce serment ? Les circonstances pourraient devenir telles.

– Aucune circonstance n'empêcherait Louise de nous prendre en haine et en mépris l'un et l'autre si elle découvrait la vérité. Et je mourrais plutôt

que de devenir pour elle un objet d'horreur !

– Cependant, si ce mariage s'accomplit, je serai en droit chaque jour, à chaque heure, de donner à Louise ce doux nom de « ma fille », que vous voulez m'interdire.

– Le nom, soit. mais je prétends qu'elle ignore toujours. Jurez, monsieur, sinon je ne dois plus rien entendre.

Le marquis s'empressa de prononcer le serment demandé.

Mme Morlent hésita encore quelques minutes ; ses traits étaient contractés, ses lèvres remuaient sans laisser échapper aucun son. Enfin, elle dit d'une voix éteinte :

– Monsieur le marquis, puisque notre devoir à tous deux. un devoir inexorable. nous en fait une nécessité, puisque le sort de ma fille en dépend, puisse l'honnête homme dont, elle et moi, nous avons éprouvé les bienfaits, me pardonner. et que votre volonté s'accomplisse !

Toute frémissante, les yeux baissés, elle laissa tomber sa main dans celle de Rainville, qui la porta convulsivement à ses lèvres.

Il remercia Caroline avec chaleur, et on discuta les moyens de réaliser sans retard cet arrangement. Le marquis souhaitait que l'on abrégât les formalités ordinaires, « car, disait-il avec tristesse, je n'ai pas le temps d'attendre ». En conséquence, il voulait faire prévenir sur-le-champ son avoué, ainsi que le notaire Dumont, et les charger des mesures à prendre afin de préparer le mariage *in extremis*.

– Agissons sans retard, dit Mme Morlent ; mais, je vous en conjure, tenons l'affaire secrète aussi longtemps que possible. Je vais préparer Louise à un changement qui l'étonnera plus que personne... Et puis, avez-vous songé, monsieur, aux commentaires sans fin, aux propos insultants, aux risées des gens du pays, quand on saura que le marquis de Rainville épouse « la marchande de tabac ? »

Elle souriait avec amertume.

– Pauvre femme ! reprit le marquis, il est dit que, jusqu'à la fin, je serai pour vous une cause de chagrins et d'humiliations !... Sachons néanmoins mépriser l'opinion des sots et des méchants ; notre conscience nous absout. faisons notre devoir !

XXIII

UNE PLAISANTERIE

C'était encore jour de marché à Z***, et la Grande-Place regorgeait de monde. Campagnards et campagnardes, avec leurs denrées de toute sortes, marchands ambulants, acheteurs et acheteuses, produisaient un brouhaha continu, et cette foule changeante semblait plus agitée qu'à l'ordinaire.

Le bureau de tabac était particulièrement l'objet de l'attention ; on se le montrait les uns aux autres en ricanant. Cela n'empêchait pas les chalands d'être nombreux dans la boutique. Les gens qui ne venaient à la ville qu'une fois par semaine, s'empressaient de faire leurs provisions de tabac, de timbres-poste, de papiers timbrés, et la *Gazette de la mèche* allait bon train.

Ce n'étaient pas Mme Morlent et Louise qui se tenaient derrière le comptoir. Elles allaient presque tous les jours à Sergy, où elles passaient une partie de la journée, et, en leur absence, la Bourinette, assistée de Micheline, avait la charge de répondre aux pratiques.

Ce jour-là donc, la Bourinette, ou plutôt Mlle Castorin, trônait majestueusement à son ancienne place. Son deuil d'héritière devenait des plus luxueux. Elle portait une robe de soie noire, qui semblait près d'éclater sous l'effort de son luxuriant corsage. Elle n'avait pour coiffure que ses cheveux, qui encadraient de deux énormes boucles sa figure épanouie, haute en couleur. Elle affectait envers Micheline, et même envers le public, un ton résolu, assuré, qui témoignait d'une grande confiance dans la durée de son pouvoir.

Comme elle était depuis quelque temps déjà à sa besogne, certaines expressions saugrenues des pratiques ne tardèrent pas à lui causer un agacement, que la servante partageait dans une large mesure. Les

campagnards se bornaient à réclamer simplement les objets dont ils avaient besoin ; mais les gens de la ville faisaient, d'un air gouailleur, des demandes impertinentes. L'un voulait des cigarettes « à la marquise, » l'autre du papier « à tête de marquis. timbré ». Un jeune drôle, qui semblait venir tout droit du café Boulingras, osa même demander pour deux sous de « tabac à la fleur d'oranger virginale ». Cette fois, la Bourinette et son acolyte perdirent patience ; elles se levèrent afin de donner la chasse au railleur, qui s'enfuit aussitôt et disparut au milieu de la foule.

Évidemment, ces sottises plaisanteries avaient pour cause le bruit d'un mariage prochain entre Mme Morlent et le marquis de Rainville. Ce bruit était d'autant plus fondé que tout le monde pouvait voir, derrière un grillage de laiton, à la porte de la mairie de Z***, les « bans » affichés selon la loi, et que, la veille, le curé de la paroisse avait annoncé, du haut de la chaire, la « promesse de mariage ». Il n'y avait donc rien d'étonnant que les railleurs prissent occasion de cet événement pour se livrer à ces mauvaises charges, si fréquentes dans les petites villes. Néanmoins, il semblait à la Bourinette que le bureau lui-même, comme nous l'avons dit, attirât particulièrement l'attention. Les passants s'arrêtaient devant la porte, se le montraient du doigt et, quand ils s'éloignaient, retournaient la tête en riant.

Fort intriguée, la Bourinette se proposait, aussitôt que l'affluence des pratiques lui en donnerait le loisir, d'aller sur le seuil de la porte procéder elle-même à un examen, quand le maître clerc, Gustave de Ricart, sortit de la maison du notaire, et traversa la place en courant. Il était tête nue et semblait avoir quitté précipitamment son travail.

– A quoi pensez-vous, mademoiselle, dit-il à la Bourinette, de laisser sur la porte ces inscriptions insultantes ? C'est un affreux scandale, et si je connaissais les auteurs de cette infamie.

– Bon Dieu ! monsieur Gustave, de quoi s'agit-il ? demanda la Bourinette tout effarée ; depuis ce matin, on m'accable de demandes plus baroques les unes que les autres, et je ne pouvais comprendre.

– Sortez, et regardez l'enseigne.

La débitante, sans s'occuper davantage des clients, s'empressa de passer le seuil de la porte, et alors toutes les particularités bizarres se trouvèrent expliquées.

Pendant la nuit précédente, une main inconnue avait collé sur l'enseigne de la boutique, à la suite des mots : *Bureau de tabac*, une bande de papier sur laquelle était écrit en gros caractère : *de la marquise*. De même, sur la plaque en fer-blanc qui représentait une civette, on avait, après le mot *tabac*, ajouté : *à la fleur d'oranger virginale*. Nous passons, et pour cause, d'autres inscriptions, tracées à la craie, sur les murs et sur la devanture de la boutique ; mais celles de l'enseigne paraissaient avoir été faites avec un soin particulier. On avait dû employer une échelle pour atteindre à cette hauteur. Le papier était fortement adhérent au bois et recouvert d'un vernis, qui le rendait imperméable à l'eau. Un vigoureux grattage pouvait seul en avoir raison.

La Bourinette et Micheline manifestèrent leur indignation par des gestes désordonnés. La foule, réunie sur la place, voyant que la méchanceté était connue, éclata en applaudissements ironiques et en huées. Ces manifestations portaient surtout du café Boulingras, sur le seuil duquel un groupe d'individus semblait observer ce qui se passait.

Gustave de Ricart était rouge de colère. Il vint se camper devant la porte, et, regardant ce-groupe d'insolents, il s'écria d'une voix forte, qui devait se faire entendre par-dessus le brouhaha du marché :

– Je défie l'un de vous de s'avouer l'auteur de cette abomination !

Personne ne bougea et ne parut disposé à relever le défi ; on eût pu voir Colinard et Pauchet se dérober derrière les autres.]

Gustave rentra dans le bureau de tabac.

– Il faut, dit-il, faire disparaître au plus vite ces odieuses inscriptions. Que ces pauvres dames, déjà abreuvées de dégoûts, n'en aient pas connaissance quand elles vont revenir !

– Eh ! monsieur, dit la Bourinette avec impatience, que voulez-vous que je fasse ? Ces horreurs sont à plus de dix pieds en l'air !

– Si j'essayais de grimper là haut, moi ! dit la petite Micheline.

Le clerc, du pas de la porte, promena autour de lui un regard rapide. A l'autre extrémité de la place, un peintre en bâtiments s'occupait de badigeonner la façade d'une maison. Gustave se dirigea vers lui et lui dit quelques mots. L'ouvrier aussitôt descendit de son échelle, qu'il prit sur l'épaule, et il s'avança vers le bureau de tabac.

Les gens du café Boulingras et même quelques personnes du marché, étaient toujours en observation ; mais, cette fois, ils demeuraient silencieux. Le maître clerc, ayant expliqué au badigeonneur de quoi il s'agissait, celui-ci s'empressa d'appliquer son échelle contre la façade. Grâce à sa dextérité, en quelques coups de racloir il eut enlevé les inscriptions parasites, et la célèbre enseigne de la *Civette* recouvra sa physionomie traditionnelle.

Alors Gustave glissa dans la main de l'ouvrier quelque chose qui fut accueilli par un « merci » des plus chaleureux.

Le badigeonneur s'étant retiré avec son attirail, Gustave dit à la Bourinette :

– Je vous le répète, mademoiselle, que ces dames ne sachent jamais le nouvel outrage qu'on a voulu leur faire... Je veillerai moi-même à ce qu'on ne recommence pas.

Et il se hâta de rentrer à l'étude. La Bourinette dit bas à Micheline :

– Tenez, petite, j'ai dans l'idée que si M. de Rainville eût épousé la fille au lieu d'épouser la mère, M. Gustave ne se gendarmait pas ainsi pour l'une et pour l'autre !

Elle partit d'un éclat de rire, qui secoua sa volumineuse poitrine.

Quelques heures s'écoulèrent ; le marché était fini ; la place redevenait presque déserte. Micheline faisait le ménage, tandis que la Bourinette demeurait seule dans le bureau. M. Robert, le juge de paix, entra pour choisir le londrès qu'il fumait d'habitude à l'issue de son déjeuner.

– Ah ! mademoiselle, dit-il de son ton moitié railleur, moitié pédant, vous voilà donc remontée sur le trône ? C'est une véritable restauration !... Et, ma foi ! les choses marchent de telle sorte que vous pourrez régner indéfiniment.

– Le croyez-vous, monsieur ? demanda la Bourinette avec empressement ; croyez-vous que Mme Morlent, quand elle sera marquise, consentira...

– Dieu, qui tient dans sa main le cœur des rois et des marquises, répliqua sentencieusement M. Robert, pourrait seul répondre... Mais que s'est-il passé ici ce matin ? J'ai entendu dire qu'il y avait eu encore du grabuge.

Comme la Bourinette exposait brièvement que des « polissons » avaient mis, sur la devanture de la boutique, des inscriptions injurieuses, un second

personnage entra dans le bureau ; c'était M. le maire, qui venait faire sa provision de tabac à priser.

Les deux fonctionnaires se saluèrent avec réserve.

– Quoi de nouveau, monsieur le juge ? demanda le maire ; où en est-on avec les assassins du marquis de Rainville ?

– Vous le savez, mon cher maire, la chose ne me regarde plus ; elle regarde à cette heure le parquet de Rouen, et on parle de transférer Paturin et Bran chu dans la prison de cette ville. Le crime paraît constant ; néanmoins, il y a des circonstances mystérieuses qui peuvent donner à cette affaire une face nouvelle.

– Ah ! les connaissez-vous ?

– C'est le secret de l'instruction, répliqua le juge de paix en souriant ; mais, quel que soit le sort des accusés, le marquis ne va pas moins se marier.

– Dès que les délais imposés par la loi seront expirés. On m'a adressé une demande pour que j'aie, en ma qualité d'officier de l'état civil, procéder au mariage à Sergy, et je ne refuserai pas cette faveur, quand le moment sera venu. Ce marquis de Rainville, malgré ses travers, est un homme comme il faut !

– N'importe ! dit le juge de paix en jetant un regard oblique sur la Bourinette qui écoutait de toutes ses oreilles, certaines choses dans ce mariage sont au-dessus de ma compréhension. On croyait que le marquis en tenait pour la fille, et tout à coup on annonce son mariage avec la mère. Savez-vous le mot de l'énigme ?

– C'est le secret de l'instruction ! s'écria le maire enchanté de faire un « mot ».

L'un et l'autre se mirent à rire.

En ce moment, un homme, ayant l'apparence d'un bourgeois campagnard, entra dans le bureau de tabac et demanda des feuilles de papier timbré. Les deux fonctionnaires se turent tout à coup et le regardèrent avec surprise. L'acheteur de papier timbré, en les apercevant, les salua d'un air obséquieux, et on s'empessa de lui rendre son salut..

– Il est rare, bien rare, monsieur le comte, lui dit le maire, de vous voir à Z***.

Le comte de Rainville, car on a deviné que c'était lui, répliqua, en donnant à sa figure chafouine toute l'aménité dont elle était susceptible :

– Désormais, on m'y verra souvent, monsieur le maire. Les fâcheuses difficultés sont aplanies entre mon frère et moi, et je ne craindrai plus de l'y rencontrer. Nous nous sommes réconciliés... Pauvre frère ! Ce que j'ai fait avait pour unique but de le protéger contre lui-même... Mais il ne faut pas être plus royaliste que le roi ; après l'attentat dont ce cher Léon a été victime, j'ai cru de mon devoir de ne plus contrarier ses volontés.

– Et il en profite pour prendre femme, dit Robert ; voyons, monsieur le comte, faut-il vous féliciter de cet accroissement prochain dans votre noble famille ?

– Pourquoi pas ? dit Anselme de son ton doucereux ; Mme Morlent, que je comptais saluer en venant ici, et que je regrette de ne pas y trouver, est d'une excellente naissance. Son premier mari passait pour un homme supérieur. Elle ne peut manquer d'être accueillie par moi et les miens avec tous les égards qui lui sont dus.

Le maire et Robert échangèrent un regard en silence-Peut-être savaient-ils exactement à quoi s'en tenir sur la tendre affection qu'Anselme portait à son frère. Le comte reprit bientôt, en détournant la tête, mais cette fois avec un accent de haine :

– Ah ! ça, et ces misérables qui ont commis un crime si horrible, qu'en fait-on ? Qu'est-ce qu'on attend pour les juger ?

– Nous parlions d'eux précisément, dit le maire ; et M. le juge de paix assurait qu'on doit les envoyer devant la cour d'assises de Rouen aussitôt que l'enquête sera terminée.

– Elle ne l'est donc pas ? Quelles lenteurs interminables ! Il me semble, à moi, que la justice en sait bien assez. Ces scélérats sont coupables... qu'on en finisse au plus vite !

Pendant qu'il prononçait ces paroles avec énergie, une jeune fille, pauvrement vêtue et les yeux baissés, se glissa dans la boutique. Elle ne sembla pas remarquer les personnes qui s'y trouvaient, et, posant une petite pièce blanche sur le comptoir, elle dit d'une voix étouffée :

– – Donnez m'en pour dix sous, je n'ai pas davantage. Sa provision est épuisée, et, si le tabac *lui* manque, il fait des misères à tout le monde.

La Bourinette regarda les causeurs, comme pour attirer leur attention.

– Tiens ! Jacquotte Paturin, dit-elle tout haut en pesant le tabac, vous ne travaillez donc pas à la fa brique, aujourd’hui ?

– Non, mademoiselle, répliqua Jacquotte ; je suis allée le voir là-bas. et il m’a donné des commissions.

A ce nom de Jacquotte Paturin, le comte et les deux fonctionnaires s’étaient retournés ; de son côté, la jeune ouvrière releva machinalement la tête. La vue du maire et de Robert, qu’elle connaissait, ne parut qu’augmenter son humilité ; mais, quand elle aperçut le comte Anselme, une expression d’étonnement et d’effroi se montra sur son visage.

– Bon Dieu ! murmura-t-elle en reculant d’un pas.

Elle laissa tomber par terre, sans songer à le ramasser, le paquet de tabac qu’on venait de lui remettre.

– Vous connaissez cette fille-, monsieur le comte ? demanda Robert.

– Pas le moins du monde, répondit Anselme.

– Mais certainement elle vous connaît, elle. C’est la fille de Paturin.

– Alors, messieurs, répliqua le comte, vous comprendrez ma répugnance... excusez-moi... je vous salue.

Et il sortit brusquement. Le maire et Robert, après avoir encore échangé quelques mots à voix basse, partirent de même.

Jacquotte demeurait immobile, l’œil hagard. Enfin elle ramassa son paquet, et, revenant vers la Bourinette, elle demanda :

– Comment s’appelle ce monsieur. qui était là tout à l’heure. avec les autres ?

– Quoi ! ne savez-vous pas que c’est le frère du marquis. « le Rainville de Bois-Morand ? »

– C’est donc bien vrai ! murmura Jacquotte qui était pâle sous ses taches de rousseur.

Puis, frappée d’une idée, elle s’élança dans la rue, en regardant à droite et à gauche.

XXIV

LA CROIX-MOUSSÉ

Le comte Anselme était venu à cheval, comme on en jugeait aux éperons d'argent dont ses bottes étaient munies, et sans doute, en arrivant à la ville, il avait laissé sa monture dans quelque auberge. Aussi Jacquotte se mit-elle à courir vers un faubourg, bordé d'auberges de bas étage, où l'économe Anselme avait dû chercher un logement pour son cheval. Le calcul de la jeune fille se trouva juste. Au bout d'une centaine de pas, elle revit le comte qui entrait dans une de ces infimes hôtelleries. Sûre du fait, elle s'arrêta.

– Il va repartir, pensa-t-elle, et il faut que je lui parle sans qu'on nous voie... Il est inutile de pousser jusqu'à Bois-Morand pour remplir ma commission. Il vaut mieux aller l'attendre à la Croix-Moussé, où il passera certainement. J'y serai bien avant lui, et je lui dirai ce qu'on m'a chargée de dire.

Elle s'engagea dans des chemins tortueux, au milieu de ces falaises blanches qui bordent la Seine. Tout en marchant, elle pensait avec tristesse :

– Ce soir, lorsque Philippe, en revenant de son travail, s'informera amicalement de ce que j'aurai fait aujourd'hui, je ne pourrai le lui dire. Mon Dieu ! être obligée de lui cacher quelque chose à lui, si honnête et si bon !. Je l'aime tant ! Si mon père est condamné, Philippe ne voudra pas m'épouser... Il ne faut pas que mon père soit condamné !

Tout en rêvant, elle arpentait d'âpres sentiers au milieu des roches. Agile et forte comme une chèvre sauvage, elle connaissait parfaitement le pays. Au bout d'un quart d'heure de marche, le sentier qu'elle suivait rejoignit une route d'une certaine importance. A l'angle d'intersection, s'élevait une vieille croix de pierre, si couverte de mousse, que peut-être son nom

primitif avait-il été « croix moussue », d'où le vulgaire avait fait « Croix-Moussé ».

C'était en cet endroit que Jacquotte Paturin se proposait d'attendre le comte Anselme. La route ; seule praticable pour les chevaux, faisant un détour considérable, la jeune fille était certaine d'avoir beaucoup d'avance sur le cavalier, et elle vint s'asseoir sur le socle, même de la croix.

On dominait de là une de ces petites vallées verdoyantes, si nombreuses dans le fertile pays de Caux. Celle-ci, quoique dévastée par l'hiver, conservait un aspect riant. Des groupes de pommiers, couverts de gui et de lichens, semblaient n'avoir pas perdu leur feuillage. Dans les herbages au gazon ras, quelques vaches paissaient. De minces filets de fumée bleue, s'échappant au-dessus des bouquets d'arbres, trahissaient çà et là l'existence de fermes et d'habitations isolées. Du côté de la ville, un coin de la Seine apparaissait dans l'échancrure des falaises. Par malheur, un ciel brumeux et sombre pesait sur ce joli paysage, et une bise aigre frémissait dans les ronces rougeâtres qui bordaient le chemin.

Bientôt Jacquotte aperçut le cavalier qu'elle attendait avec tant d'impatience. Il montait la pente assez raide conduisant au carrefour, et, absorbé par ses réflexions, ne songeait pas à presser son cheval ; aussi n'avancait-il que très lentement. Du reste, il n'y avait aucun autre voyageur sur la voie publique, et la campagne aux environs était solitaire.

Jacquotte, quand il ne fut plus qu'à vingt pas d'elle, s'empressa de se lever. Il devait être plongé dans des méditations bien profondes, car il allait passer sans la remarquer ; elle l'interpella brusquement.

– Hé ! monsieur, s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas le monsieur Rainville de Bois-Morand ?

Le comte serra les rênes de son cheval et se redressa. En reconnaissant la fille de Paturin, il devint vert de frayeur. Cependant, il affecta un ton d'arrogance.

– Que me voulez-vous ? dit-il ; je n'ai pas affaire à vous.

– Mais j'ai à vous parler, moi, répliqua Jacquotte avec fermeté, et, puisque je vous rencontre ici, il n'est pas nécessaire d'aller plus loin. Je vous ai vu chez nous, une certaine nuit, ajouta-t-elle en baissant la voix ;

seulement je ne savais pas alors, je ne pouvais pas soupçonner que vous étiez. le frère du pauvre marquis de Rainville.

– Vous m’avez vu ?

– Oui ; vous étiez avec mon père et avec un autre. vous savez bien qui !... Mais c’est seulement tout à l’heure que j’ai appris votre nom.

Le comte jeta sur Jacquotte un regard sinistre ; peut-être songeait-il à l’étrangler dans ce lieu désert. Il réfléchit toutefois que la chose pourrait être difficile et que, d’ailleurs, ce crime ne servirait à rien.

– Ainsi, reprit-il doucement, vous êtes la fille de ce nigaud de Paturin qui a tant abusé de ma confiance ?. Qu’attendez-vous de moi ?

– Je suis chargée d’une commission de la part de mon père et de la part de. l’autre.

– Une commission ! Qu’ai-je de commun avec ces scélérats ?

– Ne les insultez pas ; il en est de plus scélérats encore, vous ne pouvez l’ignorer.

– Finissons-en ; que me veut-on ?

L’ouvrière se recueillit un moment.

– Tous les deux, dit-elle enfin, s’ennuient fort dans la prison de Z***, où je vais chaque jour voir mon père... Ils seront bientôt envoyés à Rouen, et, s’ils y vont, ils ne peuvent manquer d’être condamnés.

Elle s’arrêta de nouveau.

– Morbleu ! s’écria le comte avec colère, ils ne doivent pas s’en plaindre, puisque l’on assure qu’ils ont tout avoué !

– Ah ! vous savez donc... Non, ils n’ont pas tout avoué, et, au contraire, ce qu’il leur reste à révéler est le plus important. Ils n’avaient aucun intérêt, eux pauvres diables, à tuer ce bonhomme de marquis ! Ils se contentaient de lui prendre ses lièvres et ses lapins. Si on les eût arrêtés pour cette cause, ils risquaient seulement d’attraper une amende, tout au plus quelques jours de prison. Au lieu de cela, ils ont, à l’instigation d’un diable sorti de l’enfer, préparé un piège pour attirer le vieux noble la nuit hors de sa maison, et quand il est sorti, ils ont tiré dessus impitoyablement. On croit qu’il en mourra. Les voilà devant la justice. Ils se sont dénoncés l’un l’autre, comme il arrive. Mais ils n’ont pas encore trahi le démon qui leur a commandé le crime et les a payés pour l’accomplir.

– Ils peuvent dire ce qu’ils voudront, rien ne prouve qu’ils aient un complice.

– Les preuves ne manqueront pas ; il existe un témoin.

– Qui donc ?

– Moi, moi, qui, une certaine nuit, ai vu de ma chambre un homme discuter avec eux et leur remettre de l’argent.

– Votre témoignage en faveur de votre père accusé sera trouvé suspect.

Mais le comte n’eut pas la force de continuer la discussion. Passant son mouchoir sur son front baigné de sueur, il reprit avec effort :

– Enfin que demandent-ils ?

– Ecoutez... Dans leur idée, s’ils paraissent devant le tribunal, la condamnation est inévitable ; aussi pensent-ils qu’il vaut mieux ne pas y paraître, et pour cela ils veulent s’échapper de prison.

– En effet, le moyen est excellent... seulement le pourront-ils ?

– Tout est déjà préparé pour cela... A Z***, la prison, qui se trouve dans le bâtiment de la justice de paix, se compose de deux ou trois pièces misérables. Elle est fort mal surveillée, car, sauf un gendarme qui y fait une tournée chaque jour, elle n’a pour gardien qu’un vieux concierge mal rétribué. Aussi mon père et Branchu se sont-ils à peu près entendus avec ce concierge, qui leur a promis de favoriser leur évasion.

– Eh bien ! qu’attendent-ils ? interrompit le comte Anselme ; il leur faut partir au plus vite.

– C’est précisément pour vous demander de leur en fournir les moyens que mon père m’a chargée de vous voir en secret.

– Moi !. Que puis-je y faire ?

– Le gardien, comme je vous l’ai dit, est tout disposé à les laisser fuir ; mais il s’expose à perdre sa place, peut-être même à être puni, et il exige de l’argent.

– Combien ?

– Oh ! une forte somme. Trois cents francs. et encore ils auront besoin de quelque argent en poche pour gagner pays.

– Trois cents francs ! s’écria l’avare, c’est énorme, et si l’on marchandait.

– Le gardien n’en veut pas rabattre d’un sou.

– A supposer que votre père et son compagnon se procurent cet argent, que feront-ils dès qu'ils seront libres ?

– Vous pensez bien qu'il ne froidiront pas dans le voisinage... Ils ont l'intention d'aller au Havre, où ils s'embarqueront sur quelque bâtiment étranger, et on ne les reverra jamais.

Cette perspective sembla rendre courage au comte Anselme ; mais, quoiqu'il eût déjà fait à sa sûreté bien d'autres sacrifices, son avarice s'effrayait du débours à opérer.

– Trois cents francs ! répétait-il ; ce gardien est un véritable juif !... Sa place est si modeste et il risque si peu !

Il cherchait lentement sa grosse bourse de cuir, quand il s'arrêta tout à coup.

– Ah ça ! et vous, la fille, demanda-t-il à Jacquotte, qui me répond, si je vous donne cet argent, que vous le transmettez fidèlement à votre père et à son camarade ?

Jacquotte rougit de honte et de colère.

– S'il s'agissait de moi, répliqua-t-elle, j'aimerais mieux mourir que de vous demander quelque chose... Je désire ardemment que mon père échappe au sort qui le menace ; n'est-ce pas à vous de le sauver, vous qui l'avez perdu ?

– Moi !... Enfin, si, par commisération pour cet indigne Paturin, je vous remettais ces. trois cents francs, recevront-ils exactement la destination dont il s'agit ?

– Sachez bien ceci, monsieur, répliqua Jacquotte avec véhémence ; il y a quelque part un brave garçon que j'aime de toute mon âme et dont je suis aimée. Si mon père se soustrait au châtement qu'il a peut-être mérité, j'épouserai cet honnête homme et nous serons heureux. Dans le cas contraire, le mariage deviendra impossible et je n'aurai plus qu'à me jeter dans la rivière. en priant Dieu qu'il me pardonne !

Son accent et ses paroles dénotaient un sentiment vrai auquel on ne pouvait se méprendre. Anselme chercha de nouveau dans sa poche la bourse de cuir que nous connaissons et y prit, non sans soupirer, quinze pièces d'or qu'il laissa tomber dans la main de Jacquotte.

L'ouvrière, pratique avant tout, ne retirait pas sa main.

– Voilà pour le gardien, dit-elle ; mais eux, comment pourront-ils voyager et quitter la France, s'ils n'ont aucune ressource ?

– C'est une véritable ruine ! murmura Anselme en gémissant ; mais, en effet, s'ils étaient repris, tous les sacrifices passés deviendraient inutiles.

Et il remit encore quelques pièces d'or à Jacquotte, qui s'empessa de les cacher dans ses vêtements.

– Surtout, dit-il, si l'on trouvait cet argent sur vous, n'avouez jamais de qui vous le tenez... Vous affirmerez qu'il provient de votre amoureux, de vos économies... Pas un mot de moi... Vous me le jurez, n'est-ce pas ?

– Je vous le jure ! répliqua Jacquotte, toute joyeuse de voir le succès de sa négociation.

Le comte, de son côté, ne paraissait pas fâché du résultat de la rencontre. Il ressaisit la bride de son cheval, qui, pendant cette conversation, avait prouvé un caractère des plus pacifiques en demeurant immobile comme un terme, et il promena lentement les yeux autour de lui. Aussi loin que la vue s'étendait, la route et la campagne étaient restées désertes.

Au moment de partir, Anselme ajouta :

– Dans votre intérêt, comme dans celui de tout le monde, la fille, ne parlez à personne de ce qui vient de se passer entre nous. De plus, vous signifierez aux deux amis que je ne veux plus avoir aucun rapport avec eux, quoi qu'il arrive. On ne fera pas de moi une vache à lait, que diable !

Il salua de la main et éperonna son cheval, qui partit au petit trot, l'allure la plus vive dont fût capable ce coursier campagnard.

Jacquotte, immobile au milieu du chemin, suivait des yeux le voyageur.

– C'est un monstre, pensait-elle ; il a donné de l'argent à mon père et à Branchu pour assassiner le vieux, dont il convoitait l'héritage, et je devrais peut-être le dénoncer... Mais ce serait agir contre mon père, et on ne peut me demander cela... Cher Philippe ! si Paturin et l'autre s'échappent, comme tout me le fait espérer à cette heure, mon nom ne sera pas sali, et nous pourrons. Mon Dieu ! cela réussira-t-il ?

Rien ne s'opposait à ce qu'elle retournât sans retard à la prison, où, sous prétexte d'apporter à Paturin son tabac, elle lui remettrait l'argent du comte Anselme ; aussi se dirigea-t-elle d'un pas allègre vers la ville.

De son côté, Anselme continuait de cheminer vers Bois-Morand.

– Oui, oui ! bonne matinée ! murmurait-il ; maintenant les soupçons qui pesaient sur moi seront bien vite dissipés... Grâce à Madeleine, à qui j'ai dû tout avouer, le marquis ne conserve aucune animosité contre moi et me permettra d'assister à la cérémonie du mariage. Restaient ces deux coquins, qui pouvaient dire bien des choses. Ils vont partir et on ne les reverra jamais. Mais que ça coûte cher !

La nuit suivante, les prisonniers s'échappèrent de la prison de Z***, et toute la gendarmerie du pays fut lancée à leur poursuite inutilement. En désespoir de cause, on destitua le gardien. qui s'en moqua.

XXV

LE MARIAGE *in extremis*

Le jour fixé pour le mariage de Mme Morlent et du marquis de Rainville était arrivé. La veille au soir, le contrat qu'avait dressé le notaire Dumont, contrat par lequel le futur époux donnait toute sa fortune à la future épouse, puis à Louise Morlent, avait été signé à Sergy. De même, les cérémonies civiles et religieuses devaient avoir lieu à Sergy, dans la chambre du malade. Le maire, comme nous savons, avait promis de s'y transporter avec les registres de l'état civil, et, d'autre part, le curé de la paroisse acceptait d'y procéder à la consécration religieuse. Les formalités prescrites par la loi ayant été soigneusement observées, aucun obstacle ne semblait devoir se produire.

On peut croire que ce mariage étrange, d'un marquis de l'ancien régime avec une débitante de tabac, surexcitait beaucoup l'imagination des habitants de Z***. Les plus naïfs sentaient instinctivement qu'il avait une cause inconnue, difficile à pénétrer. Aussi les suppositions allaient-elles grand train, et jamais habile romancier n'eût trouvé des combinaisons aussi ingénieuses pour expliquer ce qui échappait à toute explication.

Le matin du grand jour, la mère et la fille, enfermées chez elles à Z***, achevaient leur toilette, en se servant mutuellement de femme de chambre. On avait fait mystère du jour et de l'heure de la cérémonie, qui devait avoir lieu avec aussi peu de témoins que possible ; mais tout se sait dans une petite ville, et il ne manquait pas de gens bien informés pour épier à leur sortie la future et sa fille. Aussi bien une vieille voiture de louage stationnait dans une rue écartée, non loin de la maison, et la Bourinette, assise derrière le comptoir du bureau, avait à l'égard des pratiques un air mystérieux bien capable de donner à penser.

La toilette de la mariée et celle de Louise étaient des plus simples. La jeune fille portait une robe grise perle et un chapeau blanc, qui lui seyaient à ravir. Quant à la mère, elle était complètement vêtue de soie noire, et la gravité de son costume ne témoignait d'aucune joie ni d'aucun orgueil à raison de l'évènement qui allait s'accomplir.

Louise, toute prête déjà elle-même, s'agitait autour de sa mère qui demeurait grave et silencieuse.

– Vraiment, chère maman, dit-elle avec timidité, votre mise n'est-elle pas un peu bien lugubre pour vous marier ? Que va penser ce pauvre marquis ?

– Sans doute, il ne s'inquiètera guère de la manière dont je serai habillée. Il était fort mal hier au soir à la signature du contrat.

– Et il ne va pas mieux ce matin ; le docteur assure que la plaie prend un mauvais aspect... Mon Dieu ! quel triste mariage !

– Oh ! bien triste ! répondit la veuve avec accablement.

Elle tomba sur un siège et se cacha le visage dans ses mains.

– S'il en est ainsi, chère maman, pourquoi avez-vous consenti.

– C'est pour toi, Louise, répliqua Mme Morlent en pleurant et en lui jetant les bras autour du cou ; pour toi seule, je te le jure.

– Je vous en remercie ; mais je ne peux m'empêcher de croire qu'il y a un autre motif.

– Tu es folle ! interrompit sèchement la mère.

Elle reprit bientôt d'un ton plus doux :

– As-tu revu depuis peu M. Gustave de Ricart, ma fille ?

– Je le vois tous les jours, répondit Louise en rougissant et en souriant à la fois ; on ne peut, dans un bureau de tabac, se soustraire à certaines assiduités... Mais, quoique M. Gustave ne soit plus aussi timide qu'autrefois, il est toujours si respectueux... Il doit aujourd'hui accompagner son patron, M^e Dumont, à Sergy.

– C'est bien, mon enfant ; peut-être ce qui va s'accomplir rendra-t-il possible un jour... Oh ! que, toi du moins, tu sois heureuse. plus heureuse que moi !

Comme Mme Morlent achevait sa toilette, la petite Micheline vint annoncer que la voiture attendait. La mère et la fille se glissèrent par la porte qui donnait sur une rue solitaire.

Malgré leurs précautions, elles ne purent éviter que plusieurs curieux, postés aux fenêtres et sur la chaussée, ne les observassent au passage ; mais, à peine la voiture se fut-elle refermée sur elles, que le cocher fouetta ses chevaux et gagna la route qui longeait la Seine. Quelques instants plus tard, on arrivait à Sergy.

Les deux dames mirent pied à terre devant le château, et plusieurs invités vinrent les recevoir : c'était le docteur Toussaint, M^e Dumont, Gustave de Ricart et le juge de paix Robert, qui devaient servir de témoins. Le maire attendait déjà au premier étage, et le curé ne pouvait manquer d'arriver bientôt.

Toussaint prit le bras de Mme Morlent, tandis que le juge de paix prenait celui de Louise.

– Comment va-t-il, docteur ? demanda la mariée à voix basse.

– Mal. très mal. Cette maudite balle s'est remise en mouvement, et je crains.

Le médecin n'osa achever et Mme Morlent poussa un profond soupir.

On monta le grand escalier et on traversa la galerie, où les domestiques et les gens de la ferme se pressaient pour voir la mariée. Ils saluèrent en silence et on pénétra dans la chambre du malade.

En face du lit, une espèce d'autel avait été préparé pour la cérémonie religieuse. Sur une table, devant laquelle étaient assis le maire, déjà revêtu de son écharpe, et le secrétaire de la mairie, se trouvait le registre de l'état civil. Une douzaine de fauteuils, de toutes formes et de toutes couleurs, étaient disposés alentour.

Le Marquis de Rainville, soutenu par des coussins, semblait assis dans son lit comme à l'ordinaire. Il avait voulu, pour la circonstance, qu'un lui passât un habit noir, et une cravate blanche entourait son cou. Ses cheveux, encore touffus et soyeux, avaient été arrangés avec soin. En dépit de cette toilette, il était si maigre, si livide, ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, étaient si éteints, qu'on eût pu croire que déjà la vie l'avait abandonné. A la vue des dames, il fit quelque mouvement et parut se ranimer :

– Merci, dit-il d'une voix éteinte à Mme Morlent.

Puis, il se tourna vers Louise qui lui présentait son front et il y déposa un baiser en murmurant avec une douceur infinie :

– Ma fille !

– Pas encore, monsieur le marquis ! répliqua la mère en adoucissant par un faible sourire la dureté de cette observation.

– Ah ! maintenant ou jamais, répliqua le malade.

Et il retomba dans son morne accablement.

Toussaint fronçait le sourcil et semblait croire qu'il y avait lieu de se hâter. Le maire le comprit sans doute. Se levant, il annonça qu'il allait procéder à la célébration du mariage, et les assistants s'empressèrent de prendre place.

Avant de commencer, le magistrat municipal dit, avec son accent le plus majestueux, en se tournant vers Lajeunesse qui gardait l'entrée de la chambre :

– Il n'y a pas de mariages secrets en France. Selon la loi, ouvrez les portes... Tout le monde est libre' de pénétrer ici !

Lajeunesse obéit. Cependant, aucune des personnes qui se tenaient dans le corridor voisin n'osait avancer, quand deux nouveaux venus parurent tout à coup, le comte et la comtesse de Rainville.

Le comte, par-dessous sa grossière redingote, était en costume noir, tandis que sa femme portait un antique cachemire de l'Inde et un chapeau à fleurs, qui ne donnaient aucun caractère attrayant à sa lugubre figure.

Les assistants, au courant des dissensions survenues dans la famille, craignirent une scène scandaleuse et ne purent retenir un mouvement d'inquiétude. Anselme ne tarda pas à les rassurer. Il marcha avec sa femme vers le malade, et lui dit d'un ton doux et rassurant :

– En dépit du passé, Léon, nous avons voulu, Madeleine et moi, venir à ton mariage... et te souhaiter tout le bonheur que tu peux désirer.

– Oui, répliqua le marquis avec ironie, et en même temps constater si quelque formalité légale n'aura pas été omise, afin de justifier plus tard une demande en nullité... Enfin, quels que soient les motifs de votre présence, Madeleine et toi, vous devez être accueillis avec égards. Bienvenue donc à tous les deux !

Ces paroles du marquis annonçaient tant de présence d'esprit et tant de lucidité en ce moment, qu'un sourire effleura les lèvres de la plupart des

personnes présentes. Anselme, quoiqu'un peu déconcerté, répliqua en redoublant de patelinage :

– Tu me juges mal, Léon. Tu t'es toujours mépris sur les sentiments d'amitié bien entendue que j'éprouvais pour toi.

La comtesse, voyant le mauvais effet de l'hypocrisie d'Anselme, adressa un signe furtif à son mari, et ils s'assirent l'un et l'autre.

Alors le maire procéda au mariage civil. On sait que les formalités de cet acte, si grave par son indissolubilité, ne sont ni bien longues ni bien compliquées. Quelques minutes suffirent donc, et on remarqua avec quelle fermeté le marquis avait prononcé le oui sacramentel, tandis que la mariée l'avait murmuré d'une voix à peine distincte. Le moment venu de signer l'acte, on apporta le registre sur le lit du marié, et il traça son nom avec assurance.

Le mariage civil accompli, le curé de Z***, qui venait d'arriver avec son sacristain, se couvrit de ses habits sacerdotaux et procéda au mariage religieux. Cette seconde cérémonie ne fut guère plus longue que la première ; le célébrant ne crut même pas devoir prononcer l'allocution d'usage, vu les circonstances extraordinaires au milieu desquelles avait lieu cette union. Quand on apporta au marquis le registre de la paroisse, comme on avait apporté le registre de la mairie, il éprouva une difficulté extrême à signer et ses doigts crispés pouvaient à peine soutenir la plume. Il écrivit encore son nom d'une manière lisible, mais évidemment l'organisation n'obéissait plus d'une manière complète à la volonté.

Un changement sinistre venait, en effet, de s'opérer dans le malade. Son visage se contractait, des teintes terreuses envahissaient ses joues amaigries, son regard était terne et troublé.

Le docteur Toussaint, qui l'observait avec une inquiétude croissante, s'approcha et lui fit respirer un flacon de sel. Il ne lui donna pas d'autre secours, car il sentait, hélas ! qu'ils seraient inutiles. Néanmoins, le marquis recouvra un peu de vigueur, et ses yeux s'ouvrirent tout grands.

– Est-ce fini ? demanda-t-il d'une voix relativement forte ; ce mariage est-il accompli devant Dieu et devant les hommes ?

On lui répondit affirmativement.

– Alors je peux m’en aller en paix. Adieu, pauvre Caroline. Adieu aussi, Louise. MA FILLE.

Ce dernier mot était prononcé avec une tendresse indéfinissable.

– Mon père ! s’écria Louise en s’élançant vers lui.

– Oui, répliqua le marquis dont les bras la cherchaient dans le vide, je suis ton.

Il ne put achever ; un souffle s’échappa de ses lèvres, et ses bras retombèrent inertes.

Le docteur, après un court examen, fit un geste triste et solennel. Les deux femmes se jetèrent à genoux en sanglotant, et le prêtre, encore couvert des ornements sacerdotaux qu’il avait revêtus pour le mariage, récita la prière des morts.

XXVI

ALTERNATIVES.

Quelques instants plus tard, les personnes qui venaient d'assister à la scène précédente quittaient la chambre mortuaire et s'arrêtaient dans la galerie voisine. La mère et la fille étaient restées les dernières ; quand elles parurent à leur tour tout en larmes, des conversations animées s'étaient établies parmi les groupes.

– Ah ! chère maman, disait Louise à voix basse, j'avais raison. quel triste mariage !

– Il est ce qu'il devait être, répliqua Mme Morlent d'un ton grave. Dieu fait bien ce qu'il fait. Inclignons-nous !

– Pauvre marquis ! Il me semble que quelque chose vient de se briser en moi, comme le jour où j'ai perdu mon père.

– Pleure-le, ma fille, rien ne s'oppose à ce que tu le pleures. Mais n'oublie jamais l'autre. celui qui a pris soin de ton enfance, qui t'a si tendrement aimée.

En ce moment, le notaire Dumont, accompagné de Ricart, les aborda.

– Madame la marquise, dit-il en appuyant sur le titre récent de la débitante de tabac, c'est à vous désormais qu'il appartient de commander ici. A raison de l'événement douloureux, mais prévu, qui se produit, vous avez, par votre contrat de mariage, le droit de donner tous les ordres que réclame la circonstance.

– Pas si vite, maître Dumont, s'écria le comte Anselme, que sa femme essayait en vain de retenir et qui s'avança précipitamment.

Anselme, si humble tout à l'heure, avait un ton ferme et arrogant.

– Tout le monde ici m'est témoin, poursuivit-il, que j'ai montré une grande affection à mon frère. Quoiqu'il ne fût guère capable de se diriger,

j'ai respecté ses faiblesses, j'ai consenti à tout ce qu'il a voulu. Cependant, mes ménagements pour sa personne ne sauraient s'étendre à ceux qui se disent ses héritiers. Je ne prends pas au sérieux ce simulacre de mariage, et la fin si brusque du marquis prouve qu'il n'avait ni la force ni la liberté d'esprit nécessaires pour que l'acte ait un effet légal. Je me réserve donc d'attaquer cet acte en nullité, ainsi que le contrat qui l'a précédé. En attendant, comme le plus proche parent et l'héritier naturel du défunt, je requiers M. le juge de paix, ici présent, d'apposer partout les scellés à Sergy pour la garantie de mes droits et des droits de ma famille.

Cette sommation causa un grand trouble. Le maire, M^e Dumont, Robert, le docteur lui-même, se réunirent autour de Mme Morlent, et on se mit à discuter à voix basse.

De son côté, la comtesse avait entraîné son mari à l'écart. Quoique sa figure demeurât immobile comme de la pierre, ses yeux exprimaient beaucoup d'inquiétude.

– A quoi pensez-vous, Anselme ? disait-elle ; oubliez-vous déjà... Cette conduite hostile et provocatrice peut avoir des conséquences fâcheuses !

– Les conseils pusillanimes ne sont plus de saison, ma chère, répliqua le comte sèchement, et l'heure des ridicules ménagements est passée.

Sa femme lui dit quelques mots à l'oreille.

– Allons donc ! interrompit le comte en faisant un geste dédaigneux, il n'y a rien de pareil à redouter maintenant. Taisez-vous, je sais ce que je dois faire.

La comtesse se détourna pour cacher ses larmes. Gustave de Ricart se glissa vers Anselme.

– Vous prétendez, monsieur le comte, dit-il, que votre frère n'avait pas, avant la cérémonie du mariage, assez de présence d'esprit pour comprendre ce qu'il faisait. Il me semble pourtant, et tout le monde ici en a jugé de même, que le marquis, ce matin, vous a bravement rendu la monnaie de votre pièce. C'était là une preuve d'intelligence que vous ne devriez pas méconnaître.

– Il suffit, monsieur le maître clerc ; ce qui s'est passé entre mon frère et moi ne regarde personne.

– Vous croyez ? Eh bien moi j’ai une tendance malheureuse à m’occuper des choses qui ne me regardent pas. A ce propos, vous vous souvenez peut-être qu’un jour, en allant à Bois-Morand, je vous dis avoir rencontré dans votre voisinage le braconnier Paturin et un autre homme, qui semblaient venir de chez vous. Vos dénégations me donnèrent des doutes ; mais, depuis ce temps, j’ai réfléchi et j’affirme en sûreté de conscience que j’ai bien reconnu Paturin ; de même, l’homme qui l’accompagnait et qui se faisait suivre par deux chiens, était le vagabond qu’on appelle Branchu. Je n’ai pas voulu parler de cette circonstance tant que le pauvre marquis, si bon, malgré ses bizarreries, était vivant ; mais, à cette heure, je tiens à établir l’exactitude des faits, et peut-être seraient-ils capables de jeter un jour nouveau sur.

Anselme paraissait interdit. La comtesse se pencha vers Gustave :

– Chut ! chut ! monsieur, dit-elle d’un ton suppliant ; ces circonstances si simples et qui s’expliquent facilement, seraient de nature à être mal interprétées. Ne fournissez pas un nouvel élément de discorde dans un pareil moment.

Ceux qui étaient en conférence à quelques pas se rapprochèrent.

– Monsieur le comte, dit le notaire Dumont en exhibant un cahier de papier timbré dont il était porteur, en vertu du contrat que voici, vous n’avez aucun droit à exercer dans la maison de votre frère défunt. Et, à la requête de Mme la marquise de Rainville, ma cliente, M. le juge de paix se refuse, quant à présent, à appliquer les scellés.

Comme Anselme ne se hâtait pas de répondre, sa femme le poussa du coude.

– Puisqu’il en est ainsi, balbutia-t-il, je n’insisterai pas sur ces mesures de rigueur, tout en faisant mes réserves pour l’avenir. Nous savons bien que mon frère n’avait pas ici des monceaux d’or et d’argent ; il suffira donc qu’une personne de confiance soit chargée de rendre compte de ce qui s’y trouve, le cas échéant.

Si habile que fût la transition, on s’étonna qu’Anselme cédât avec tant de facilité. Il fut convenu que Lajeunesse, dont tout le monde appréciait la probité et le dévouement, serait établi gardien du château, jusqu’à ce qu’il eût été statué sur le litige.

La plupart des assistants songèrent alors à se retirer. Le comte et la comtesse ne pouvaient cacher leur malaise et témoignaient eux-mêmes l'impatience de partir. Mme Morlent devait rester à Sergy, afin de veiller aux funérailles, et Gustave de Ricart s'offrit pour l'assister dans les diverses tâches que la situation imposait. Quant à Louise, outre qu'elle ne voulait pas quitter sa mère, elle considérait comme un devoir pieux de veiller auprès du défunt qui, jusqu'au dernier moment, lui avait montré tant d'affection.

Anselme se contenta de saluer avec froideur les invités ; la comtesse, demeurée un peu en arrière, s'approcha furtivement de Mme Morlent et lui prit la main :

– Pardonnez-lui, murmura-t-elle ; pardonnez-lui. *ma sœur !*

Et, sans attendre de réponse, elle rejoignit son mari, Tous les deux remontèrent dans une espèce de carriole qui les avait amenés et que conduisait un jeune paysan. Comme il n'était pas nécessaire de passer par Z*** pour retourner à Bois-Morand, la voiture s'enfonça dans un chemin creux longeant la forêt de Sergy.

Le mari et la femme restaient silencieux à côté l'un de l'autre. Enfin, la comtesse dit d'une voix gémissante :

– Est-ce donc là, Anselme, ce que vous m'aviez promis ? Quand, en proie à de mortelles terreurs, vous m'avez avoué... ce que je soupçonnais peut-être, quand, n'osant vous fier à personne, vous m'avez demandé mon assistance, à moi que vous considériez jusque-là comme une idiote et une esclave, vous vous êtes engagé à vous désister de toute prétention sur la fortune du malheureux Léon. À cette condition seulement j'ai consenti à intervenir dans cette horrible affaire, non pour vous, mais pour conserver un nom pur à mes enfants bien-aimés. et voilà que, dès le premier moment, vous ne savez pas mettre un frein à vos convoitises ! Vous jetez un défi à l'opinion qui peut vous perdre.

– Avez-vous fini de prêcher ? interrompit le comte dont la petite figure ratatinée avait une expression farouche ; les sermons m'ennuient. Parbleu ! si vous aimez vos enfants, je les aime également, et c'est pour leur assurer les biens de leur famille que j'agis ainsi. Je gage que vous vous effrayez outre mesure de ce que vient de dire cet étourneau de clerc ! Moi, à la

réflexion, je ne trouve pas qu'il faille tant prendre l'alarme. Il assure avoir rencontré Paturin et Branchu près de Bois-Morand, la veille de l'attentat ; je soutiendrai qu'il s'est trompé, et d'ailleurs, quand cela serait ? Personne ne les a vus entrer chez moi ou en sortir, et tous les deux sont loin d'ici à présent.

– Cependant, monsieur, lorsque tout à l'heure le clerc a exposé ces faits, vous n'avez pu cacher votre inquiétude... Ah ! pourquoi Dieu permet-il que je doive partager vos angoisses et que j'aie l'air d'être complice de ce qui m'inspire tant d'horreur !

– Vous êtes folle, madame, répliqua le comte avec dureté ; j'emploierai les ménagements nécessaires et je n'agirai que suivant les circonstances... Ce jeune homme ne dira rien ; il aime la fille de la débitante de tabac, et il craindrait sans doute. D'ailleurs, ceux dont les bavardages seraient le plus dangereux ont quitté le pays, je vous le répète, et ils n'y reviendront jamais.

Pendant cette conversation, la carriole continuait de longer les bois. Les arbres étaient entièrement dépouillés de leurs feuilles ; mais d'épaisses broussailles bordaient à droite et à gauche le chemin assez mal entretenu. Tout à coup, une femme pauvrement mise s'élança d'un buisson, et, sautant sur le marchepied, avança la tête par la portière dans la voiture.

– C'est vous, dit-elle avec volubilité, qui êtes « celui de Bois-Morand ? » Oui... et c'est là votre madame, celle que l'on appelle « la Tête-de-Mort ? » Bien... J'étais sûre que vous passeriez par ici, et j'attendais... Alors, voilà pour vous !

Jacquotte, que l'on a reconnue sans doute, tira de sa poche une lettre grossière qu'elle déposa sur la banquette ; puis, avec une légèreté merveilleuse, elle se jeta en arrière et disparut au milieu des broussailles. Tout cela s'était passé si vite, que le cocher, fort occupé de diriger l'attelage dans ce chemin difficile, n'avait rien vu ni rien entendu.

– Vous connaissez donc cette... rousse ? demanda la comtesse ?

– C'est la fille de Paturin, répondit Anselme d'un air sombre.

Il prit la lettre, dont l'écriture aussi bien que l'orthographe n'auraient pu servir de modèles. Après s'être assuré qu'elle était bien à son adresse, il l'ouvrit et lut ces mots :

« J'ai pas pu filer comme je voulais. L'autre a passé, moi non. Pas de chance ! La misère et les grippe-jésus m'ont obligé de revenir dans le pays. Faut que nous parlions raison tous deux. La petite vous fera connaître bientôt où nous pourrons nous rencontrer. Ne manquez pas de venir, sinon. gare à vous ! »

Cette lettre n'avait pas de signature, mais sans aucun doute elle était de Paturin.

Anselme retomba dans les alternatives de terreur qui succédaient si aisément à ses actes d'arrogance. Il était pâle, et un tremblement nerveux secouait ses membres. Sans rien dire, il présenta la lettre à la comtesse qui la lut rapidement.

– Ainsi donc, reprit-elle, le voilà de retour !. Ah ! les événements n'ont pas tardé à me donner raison !...

Anselme poussa un gémissement.

– Que comptez-vous faire ? demanda Madeleine après une pause.

– J'irai au rendez-vous, dès que je saurai où ce rendez-vous doit avoir lieu.

– Vous ne pourriez, en effet, vous en dispenser sans être exposé à une vengeance redoutable. Anselme, j'espère que maintenant vous n'écoutez plus les suggestions de votre funeste avarice ; il faut que cet homme quitte le pays et la France, dussiez-vous y dépenser votre fortune, la mienne et celle de nos enfants !

– Paturin ne demandera pas tant, sans doute... Mais je frémis de songer... Madeleine, chère Madeleine, toi qui as du bon sens et de la fermeté d'âme, conseille-moi. soutiens-moi. défends-moi.

XXVII

LE CARRIER.

Le lendemain eurent lieu les funérailles du marquis de Rainville, et toutes les personnes notables de Z*** y assistèrent. Le cortège était conduit par le comte Anselme, dont on remarqua les traits bouleversés, bien que ses regrets pour son frère dussent, selon l'opinion commune, être fort supportables. Mme Morlent et Louise, le visage couvert d'un voile de crêpe, suivirent le convoi ; mais elles évitèrent de prendre aucune initiative, et, en toute occasion, elles cédèrent le pas à la comtesse qui, de son côté, leur témoignait beaucoup de déférence. Du reste, la cérémonie s'accomplit dans une tranquillité complète. La mort du marquis semblait avoir coupé court aux propos railleurs et à la malignité des habitants de la petite ville... du moins jusqu'à nouvel ordre.

Malgré les dissipations du défunt, le domaine de Sergy était encore d'une valeur assez considérable, et l'on supposait que Mme Morlent, qui en héritait, ne reparaîtrait plus dans le bureau de tabac, ainsi que Louise. La Bourinette laissait volontiers entendre qu'elle espérait y rester en qualité de gérante pendant que les titulaires iraient vivre « dans leur château ». Il n'en fut rien pourtant. Dès le surlendemain du service funèbre, la Bourinette regagnait piteusement sa maison du faubourg ; la mère et la fille, avec la fidèle Micheline, reprenaient leurs fonctions dans la boutique, et rien n'annonçait qu'elles eussent l'intention de renoncer de sitôt à leur modeste emploi.

On s'imagina que la légalité du mariage et du contrat pouvant être attaquée par la famille du marquis, Mme Morlent et Louise ne voulaient pas jusqu'à nouvel ordre faire acte d'héritières. Réellement, après avoir quitté Sergy à la suite du corps, elles n'y étaient pas retournées. Lajeunesse, qui en

avait la garde avec Jeannette, venait bien presque tous les jours demander des instructions à « Madame la marquise » ; mais on le renvoyait à M^e Dumont. Le notaire, assisté de son premier clerc Gustave de Ricart, était chargé, en effet, de veiller aux intérêts de la mère et de la fille ; et il ne laissait jamais échapper un mot sur les projets ultérieurs de ses clientes.

Pendant que les curieux de la ville étaient ainsi en suspens, disons ce qui se passait dans la demeure de Jacquotte Paturin, peu de jours après la mort du marquis.

La nuit venait de tomber, nuit d'hiver noire et glaciale. Un grésil, dont chaque grain produisait sur la peau nue l'effet d'une piqûre d'aiguille, formait des tourbillons qu'emportait une bise impétueuse. C'était un de ces horribles temps qui font dire au citadin, confortablement assis au coin de son feu : « Que les gens sans asile sont à plaindre ! »

On se souvient que la maison de Jacquotte s'élevait isolée à l'extrémité du faubourg, et, à cette heure de la soirée, les abords en étaient absolument déserts. La maison elle-même restait invisible dans l'obscurité ; et comme elle n'avait pas de fenêtres sur la voie publique, on eût pu en passer à quelques pas sans soupçonner son existence.

Cependant, un feu vif brillait dans la pièce d'entrée, qui servait autrefois de chambre à Paturin. Jacquotte, assez légèrement vêtue pour la saison, faisait cuire sa maigre pitance, car elle venait seulement de rentrer, sa journée étant finie à la fabrique. Le carrier Philippe qui, de son côté, travaillait dans les roches des environs, s'était arrêté chez elle en passant, selon son habitude de chaque soir. Assis sur une chaise auprès de la cheminée, il avait déposé dans un coin, outre ses outils de carrier, la boîte contenant ses appareils, et c'était justement de ces appareils qu'il s'agissait entre les deux fiancés, au moment où nous nous introduisons dans cette humble demeure.

– N'est-ce pas, mademoiselle Jacquotte, disait Philippe, que vous me permettez de laisser ici tout cet attirail, dont je suis obligé de me charger deux fois par jour ? Votre maison n'est pas loin de la carrière, et vous m'épargnerez une ennuyeuse besogne. Le matin, sitôt que je passe, vous êtes déjà sur pied, et il me sera facile, sans vous gêner, de prendre mon

bagage. Le soir, je le rapporterai, et ce me sera une occasion de causer un peu. Dites, cela vous déplaît-il ?

– Non, monsieur Philippe, répliqua Jacquotte avec distraction ; la maison est à vous. Cependant, n’y aurait-il pas péril à déposer, dans une pièce où l’on fait du feu, cette terrible poudre qui est capable de broyer des montagnes ?

– Vous voulez parler de ma dynamite ; le feu ne peut pas grand’chose sur elle, et si vous en approchiez un tison, elle fuserait sans détonner. Pour produire ses violents effets, il faut qu’elle reçoive un choc électrique, au moyen de cette espèce de serinette qui appartient à mon ingénieur. Les cartouches de dynamite sont là dans ce petit sac, et, comme personne n’entre ici que vous, il n’y a pas d’imprudence à craindre.

– Qui sait ! murmura Jacquotte.

Elle se mit en devoir de servir son souper, consistant en pommes de terre, simplement cuites à l’eau. Philippe reprit :

– Ah ça, mademoiselle, où en sommes-nous au sujet de notre mariage ? Le temps me paraît long, et j’ai déjà mes papiers. Vous, au contraire, vous ne me semblez pas pressée, et, depuis quelques jours surtout, on dirait que vous ne vous souciez plus.

– Ne croyez pas cela, Philippe, mon bon Philippe ! s’écria Jacquotte avec émotion ; vous êtes mon seul ami en ce monde, et, si vous me manquiez, je perdrais courage. Réfléchissez, continua Jacquotte, que l’absence de mon père me cause un cruel embarras. Nous ne pouvons nous passer de son consentement écrit et en bonne forme ; comment m’y prendre pour lever cette difficulté ?

– C’est juste, et je consulterai un homme de loi là-dessus. Cependant, Jacquotte, je vous le répète, depuis quelques jours, vous n’êtes plus la même avec moi. vous paraissez inquiète, agitée... s’il était arrivé du nouveau, il vaudrait mieux en convenir !

– Non, non, Philippe, je vous assure, répliqua l’ouvrière en détournant la tête ; d’ailleurs, si je vous cachais quelque chose, ce ne serait que pour votre bonheur et votre repos.

Tout en parlant, elle avait versé dans une assiette ébréchée les pommes de terre fumantes qui, avec du pain et un pot d’eau, devaient constituer son

repas.

– Voulez-vous une pomme de terre pour vous réchauffer, monsieur Philippe ? demanda-t-elle ; ensuite je vous renverrai, car il se fait tard, et une pauvre créature seule comme moi. Les gens sont si méchants !

– Oui, oui, je vais partir.

Le carrier, plutôt pour répondre à l'invitation que pour satisfaire son appétit, prit dans le tas une pomme de terre et se mit à la peler avec ses doigts rudes. Jacquotte, de son côté, commença de manger précipitamment, comme si elle voulait échapper à une conversation suivie.

Tout à coup, au milieu du silence morne qui régnait au dehors s'éleva un bruit singulier. On eût dit du cri enroué que poussent les oiseaux pour se donner mutuellement l'alarme. Ce cri, bien connu des chasseurs à la pipée, et qu'ils imitent en soufflant dans une feuille de lierre percée par le milieu, pouvait paraître très étrange à pareille heure et en pareil endroit.

Jacquotte tressaillit d'une manière visible ; le carrier dit tranquillement : –

– Que diable est ceci ? Voilà un oiseau qui s'y prend bien tard pour faire sa musique !

– Il aura été éveillé en sursaut par un mauvais rêve, répliqua Jacquotte en essayant de rire, et la malheureuse bête erre dans la nuit sans savoir où se reposer. Mais pardon, monsieur Philippe, si je vous rappelle encore qu'il est temps de partir... Vous devez aussi avoir besoin de repos, après une journée de fatigue.

– C'est vrai, mademoiselle, je ne sais plus m'en aller quand je suis près de vous... Ah ! Jacquotte, quand viendra le moment où nous ne nous séparerons plus ?

– Personne, Philippe, ne souhaite ce moment avec plus d'impatience que moi !

Le carrier était debout, et faisait lentement ses préparatifs de départ, quand le cri d'oiseau fut entendu derechef. Cette fois, il semblait beaucoup plus rapproché de la maison ; il avait des intonations saccadées et pénibles.

– Eh ! mais, dit Philippe, on croirait que cet oiseau sent ici bon gîte et bon feu, et que, devinant votre excellent cœur.

Il n'acheva pas. La porte extérieure s'ouvrit, et un homme d'aspect misérable, transi et couvert de givre, entra brusquement. Incapable de parler, il tomba sur un siège, sans songer à refermer la porte.

Jacquotte se hâta de réparer cette omission. Le carrier s'était avancé machinalement pour repousser l'intrus ; mais il s'arrêta en reconnaissant Paturin.

Le malheureux, du reste, ne paraissait pas bien redoutable. Il avait des vêtements en lambeaux, et ses pieds passaient à travers ses chaussures. Le froid donnait des teintes violacées à son visage ; des espèces de glaçons pendaient à sa barbe et à ses cheveux. La faim, la fatigue, aussi bien que le froid, semblaient lui causer un engourdissement mortel, et il tenait encore entre ses doigts crispés la feuille de lierre dont il s'était servi pour faire le signal.

Jacquotte l'entraîna vers le feu, dans lequel elle jeta un fagot, et une flamme claire illumina la pièce. Paturin, par un mouvement machinal, allongea ses mains, et, à la première impression de chaleur, poussa une exclamation de bien-être.

Philippe n'avait pas à se réjouir de ce retour ; cependant, il ne put se défendre d'une sincère pitié.

– Pour un homme ravagé, dit-il, vrai, père Paturin, vous êtes diablement ravagé !. Quelle misère !

Paturin se taisait toujours. Sa fille s'avisa, pour le réconforter, de lui présenter des pommes de terre brûlantes qu'il dévora avec une avidité bestiale. Le moyen n'était pas mauvais sans doute ; car la chaleur du foyer aidant, il recouvra un peu de force et d'intelligence. –

– Pardonne-moi, la Jacquotte, dit-il d'une voix rauque et la bouche pleine ; quand je me suis mis à *frouer* pour t'avertir, j'aurais dû attendre ta réponse ; mais je n'y tenais plus... J'ai passé la journée dans le bois, sans nourriture... Il me fallait rentrer, quand même j'aurais été sûr de rencontrer ici tous les grippe-jésus de la brigade !

– Calme-toi, repose-toi, répliqua sa fille ; les grippe-jésus, comme tu dis, ont cessé depuis longtemps de venir faire des perquisitions chez nous. Tu pourras dormir cette nuit dans ton lit.

On parlait librement devant Philippe, dont on semblait avoir oublié la présence. Paturin, tout au bonheur de manger et de se chauffer, ne s'était peut-être pas aperçu que sa fille n'était pas seule. Jacquotte finit par se tourner vers le carrier :

– Monsieur Philippe, dit-elle avec confusion, voilà ce que je n'osais vous apprendre. Mon père est revenu, parce qu'il n'a pu s'embarquer pour l'Amérique comme l'autre, et qu'il a failli vingt fois être repris ; le jour, il se cache dans la forêt, et le soir il vient coucher ici... A présent, vous savez la vérité, et je n'ai pas le droit de vous empêcher de faire selon votre idée.

Le carrier paraissait être dans un cruel embarras. Quoique plein de compassion pour Paturin qu'il voyait réduit à un état aussi affreux, il n'osait intervenir dans une affaire qui blessait ses scrupules d'honnêteté.

Pendant qu'il hésitait, Paturin avait repris rapidement ses esprits, et il dit avec un accent de tristesse :

– Ce brave garçon, Jacquotte, ne voudra pas te faire porter la peine de mes sottises. Tu es une bonne fille, et puisque vous vous entendez, je regretterais beaucoup qu'à cause de moi... Tenez, ajouta-t-il en essayant de se lever, si je vous gêne par trop, voulez-vous que j'en finisse ? Je suis las de cette vie abominable, et déjà vingt fois ces derniers temps, j'ai été sur le point de me casser la tête contre une roche. J'en suis d'autant plus las que je ne vois pas comment sortir de cette situation. On me traque comme un loup enragé ; si je me montre quelque part je serai repincé, mis en prison, et ensuite... Oui, je vous le répète, j'en ai assez, et pour peu que vous y teniez, je vous débarrasserai de moi tout de bon.

Jacquotte fondit en larmes.

– Oh ! ne fais pas cela, père ! s'écria-t-elle.

Le désespoir de Paturin était de nature à toucher Philippe plus que les protestations et les rodomontades d'autrefois.

– Voyons, voyons, père Paturin, dit le carrier avec bonhomie, ne faut pas comme ça jeter le manche après la cognée. Vous avez brassé de vilaines choses, c'est sûr, et la mort du vieux noble n'arrange pas vos affaires... Mais vous êtes le père de Jacquotte, que j'aime de tout mon cœur, et je ne vous veux pas de mal. Si vous restez ici, vous serez repris certainement, malgré vos précautions, et alors Dieu sait ce qui arrivera... Le mieux est

donc de filer, comme vous en aviez d'abord l'intention. Puisque vous ne pouvez vous sauver du côté de la mer, essayez d'un autre côté. Avec les chemins de fer, on va vite et loin... Si, pour aider à la chose, il est besoin d'argent, j'ai des économies dont je compte me servir pour monter mon ménage, je vous en donnerai une partie... le tout, s'il le faut. et comme ça, vous irez chercher fortune ailleurs.

Jacquotte était transportée.

– Ah ! Philippe, quel bon cœur vous avez ! s'écria-t-elle en battant des mains.

Elle ne doutait pas que son père, si avide d'habitude, n'acceptât avec enthousiasme cette proposition. Mais Paturin, tout en dévorant ses pommes de terre qu'il arrosait d'eau pure, secoua la tête.

– Merci, mon garçon, répliqua-t-il ; si j'ai besoin d'argent, ce n'est pas le vôtre que je prendrai. Il y a quelque part. quelqu'un à qui l'argent ne manque pas, et qui n'oserait m'en refuser. Je lui en aurais demandé déjà, si je ne craignais, en le voyant, de succomber à la tentation de l'étrangler de mes propres mains ; car c'est lui qui est le vrai coupable de la mort du marquis. C'est lui qui m'a mis dans le borbier où je patauge, et d'où, je le crains, je ne me sortirai jamais !

– Hein ! que dites-vous là ? s'écria Philippe ébahi.

– La vérité. Non pas que je sois un petit saint, ainsi que Branchu ; nous ne valions pas cher ni l'un ni l'autre, mais nous n'aurions jamais eu l'idée de tirer sur ce pauvre vieux, si un scélérat de bourgeois, un gueux fini, ne nous avait offert beaucoup d'argent pour attirer le maître de Sergy dans un piège. Et plus tard, le cancre n'a même pas donné la moitié de ce qu'il avait promis. Ce n'est pas moi qui ai tiré, j'en prends le bon Dieu à témoin ! je n'en aurais pas eu le courage. Branchu seul a fait l'affaire ; et encore ne s'y serait-il pas décidé, si le marquis n'avait tué son chien, auquel Branchu tenait par-dessus tout. Voilà de quoi il retourne, monsieur Philippe. Cette histoire a été écrite par Branchu, avant de s'embarquer comme matelot sur un bâtiment anglais, et il m'a remis le papier, afin que je m'en serve à ma fantaisie, si le riche particulier se montre trop dur envers moi.

En même temps, il tira d'un vieux portefeuille, qu'il cachait sous ses haillons, une lettre volumineuse sans adresse.

– Avec cela, poursuivit-il, je peux mâter le bourgeois quand je voudrai, et j’y songe. A quoi bon trimer plus longtemps ? J’en ai assez, que je vous dis. oh ! que j’en ai assez !

– Eh bien ! reprit Philippe, si c’est le bourgeois qui a conduit la manigance, pourquoi ne le dénoncez-vous pas ? Charité bien ordonnée commence par soi-même. Il sera condamné, et vous vous donnerez de l’air !

– Hum ! cela n’est pas sûr ; car, voyez-vous, au pauvre la besace, et les juges tomberaient sur moi à poings fermés. Sans compter que je ne suis pas blanc comme neige, il faut bien le reconnaître.

– Alors, que voulez-vous que je vous dise ! Agissez à votre manière. Quant à moi, je vous rendrai service autant que je pourrai. pour l’amour de Jacquotte. Et tenez, pourquoi, au lieu de passer la journée dans la forêt par ces temps de loup, ne vous cacheriez-vous pas dans *mes* carrières, qui sont à deux pas d’ici ? Personne n’ose en approcher par rapport à mes coups de mine, qu’on entend de deux lieues à la ronde. Je ferai le guet quand il y aura des travailleurs étrangers. Il existe dans un coin une espèce de cahute où les ouvriers, autrefois, serraient leurs outils ; elle ferme très solidement et j’en ai la clef. J’y laisserais mes appareils la nuit, s’ils ne craignaient tant l’humidité. Vous serez fort bien là-dedans, enveloppé dans mon manteau de laine, et vous pourrez fumer votre pipe à loisir. On n’aurait garde d’en approcher, car on sait que, pendant mon travail, j’y dépose mes cartouches de dynamite et ma machine à électriser. Aussi, tout le monde s’en sauve-t-il comme de la peste ; mon ami le gendarme, qui n’a pourtant pas froid aux yeux, n’en approcherait pas pour un empire... Allons, est-ce entendu ? Voulez-vous de la cahute ?

– Accepte, dit Jacquotte d’un ton suppliant ; tu seras bien mieux que dans les bois, où les gardes finiront par te découvrir... Et si je peux m’échapper de la fabrique à l’heure des repas, j’irai te voir, te porter quelque chose.

Paturin réfléchissait.

– Soit, dit-il enfin ; du reste, ce ne sera pas pour longtemps, car il faut que je prenne un parti... Oh ! que l’enfer confonde le gredin qui m’a mis dans ce mauvais pas !

– C’est donc convenu, père Paturin, reprit Philippe, en se disposant de nouveau à partir ; demain matin, un peu avant le jour, je viendrai chercher

mon bagage, que je dépose ici par permission de Mlle Jacquotte, et je vous emmènerai dans la cahute... Je réponds de vous tant que vous y serez, et, mille tonnerres ! je vous y défendrais contre M. Claude lui-même !

Le carrier prit congé du père et de la fille.

– Mademoiselle Jacquotte, ajouta-t-il avec embarras, vous n’avez jamais voulu me permettre de vous prêter de l’argent. Cependant, je suis déjà presque de la famille, et la présence de votre père doit vous causer un surcroît de dépenses.

– Ne parlons pas de ça, répliqua Jacquotte d’un ton piqué ; c’est mon devoir de nourrir mon père... Savez-vous, ajouta-t-elle avec orgueil, que je me fais à présent mes trente-cinq sous ?

Le carrier n’insista pas, mais il se promit d’apporter le lendemain un quignon de pain et une goutte d’eau-de-vie pour réconforter le futur hôte de la cahute, et il se retira.

Resté seul avec sa fille, Paturin dit d’un air pensif :

– Un brave garçon, ton prétendu ! oui, le cœur sur la main... Tout le monde est honnête ici. excepté moi !

– Ah ! père ! s’écria Jacquotte, Philippe est, en effet, le meilleur des hommes. Je t’en conjure, ne te laisse pas prendre... Si tu étais pris, tu serais jugé, condamné. et Philippe ne voudrait plus de moi !

– Faudra voir, petiote, faudra voir ! murmura Paturin.

XXVIII

LE CHATIMENT

Le comte Anselme de Rainville était, comme nous l'avons vu, de ces êtres à la fois faibles et violents, qui passent brusquement de l'excès de lâcheté à l'excès d'audace. Nous aurons un nouvel exemple de ces bizarres alternatives, si nous pénétrons dans la pièce mesquinement meublée, qui servait de salon à Bois-Morand.

Anselme était assis avec une personne étrangère à la maison, devant une table chargée de papiers et de pièces de procédure. Le visiteur, petit vieux en paletot noir râpé, avec de grosses lunettes d'argent, avait l'apparence d'un homme de loi. C'était, en effet, maître Ramonot, ancien huissier, ancien avoué, et maintenant le faiseur d'affaires le plus madré de toute la ville de Z***. Il tenait à la main un cahier de feuilles timbrées, et disait d'une voix profonde, qui contrastait avec la voix glapissante d'Anselme :

– Je trouve, mon honorable monsieur, deux causes de nullité dans ce contrat, comme j'en ai trouvé trois dans l'acte de mariage même. La loi a été faussée d'une manière indigne. Consentez à me charger de poursuivre, et je vous promets de faire casser cet absurde mariage, en même temps que j'obtiendrai l'annulation de ce ridicule contrat. J'avancerai les frais, si vous voulez, car je suis sûr de réussir.

– C'est que, mon cher Ramonot, je ne suis pas bien décidé encore.

– Que craignez-vous ? Quand on a des droits, il faut les faire valoir, que diable ! Vous ne devez pas souffrir que l'on dérobe à votre famille un héritage qu'elle peut légitimement réclamer. Quel tribunal, je vous le demande, reconnaîtra pour valable un mariage accompli dans des conditions pareilles ? Votre frère, avant même sa blessure et sa maladie, passait pour... braque, sinon tout à fait fou, et, dans son intérêt même, on a

été bien près de l'interdire complètement. Or, voilà qu'à sa dernière heure, il s'avise d'épouser une marchande de tabac, arrivée depuis peu de temps dans le pays, et qu'il lui lègue toute sa fortune ! N'est-ce pas une extravagance des plus pommées, et croyez-vous qu'il se trouvera des juges de bon sens pour l'approuver ? Laissez dire M^e Dumont et son clerc, ce petit fier-à-bras de Ricart ! Ils n'ont fait que de la mauvaise besogne, et ne peuvent l'ignorer... La marchande de tabac elle-même a conscience que ses prétentions ne sont pas soutenables : elle continue à vendre des cigares dans sa boutique, et n'ose pas agir comme héritière... Vous n'avez qu'à parler et vous serez mis en possession de votre domaine de famille.

Anselme était violemment tenté, et ses petits yeux gris pétillaient de convoitise. Il demanda tout à coup :

– Vous qui êtes au courant des démarches du parquet, Ramonot, savez-vous si l'on a des nouvelles de ces deux abominables coquins qui, dernièrement, se sont évadés de prison ?

– Eh ! que vous importe, mon digne monsieur ? répliqua l'homme de loi en clignant des yeux derrière ses lunettes d'argent ; cela ne touche en rien à l'affaire qui nous occupe, sinon que les coquins semblent avoir travaillé pour vous. Ensuite, si vous y tenez, je vous apprendrai que l'on soupçonne Paturin de n'avoir pas quitté le pays. Des gens prétendent l'avoir rencontré auprès de sa maison, où il vient sans doute quelquefois, grâce à la connivence de sa fille, et la gendarmerie a établi une surveillance active dans le voisinage. Mais, je vous le répète, que ces vauriens soient pris ou non, vous ne rentrerez pas moins en possession des biens de votre frère, si vous daignez me charger de vos intérêts.

– Vous avez raison ; il n'y a pas de rapport entre les deux choses ; et, ma foi ! on pourrait tâter le terrain.

– S'il en est ainsi, s'écria Ramonot, en saisissant une feuille de papier timbré, écrivez au bas de ce papier : *Bon pour pouvoirs*, et, d'ici à quinze jours, vous verrez l'effet. J'espère, mon cher et honoré monsieur, poursuivit-il d'un ton câlin, que quand vous serez devenu maître légitime de la terre de Sergy, vous n'oublierez pas de rémunérer votre fidèle agent.

– Mon fidèle agent saura parbleu ! bien en se rémunérer lui-même, répliqua le comte ; je vous connais, Ramonot ; vous ne manquez jamais de

vous faire votre part en toutes choses. Allons ! je cède à vos conseils, et puisqu'il le faut.

Il avait pris la feuille de papier et trempait la plume dans l'encre pour écrire la formule demandée, quand Mme de Rainville entra brusquement.

Elle portait le deuil du marquis avec une vieille robe teinte en noir, et son visage atone avait, en ce moment, une pâleur qui pouvait provenir autant de l'effroi que de la colère.

Elle fixa ses gros yeux sur le comte, et lui dit avec un accent de reproche :

– Encore, monsieur !... Vous m'aviez promis.

– Laissez-nous, ma chère, interrompit le comte impatienté ; je suis en affaire avec Ramonot.

– Une affaire beaucoup plus pressante vous réclame ; une affaire qui n'admet pas le moindre retard.

– Qu'y a-t-il ? demanda Anselme en la regardant fixement à son tour ; est-ce que.

Elle fit un signe affirmatif et se tourna vers Ramonot :

– Excusez-le, monsieur, reprit-elle ; mon mari est dans l'obligation de sortir à l'instant même.

L'homme de loi n'osa insister et se leva.

– Nous reparlerons de cette affaire, Ramonot, dit Anselme : je n'y renonce pas. Seulement, je désire y penser encore.

– Je serai toujours aux ordres de monsieur le comte.

Ramonot salua profondément et s'empessa de s'esquiver.

Alors Anselme demanda à sa femme :

– Il est donc arrivé une nouvelle lettre ?

– Non, mais sa fille. la rousse. m'a abordée tout à l'heure, pendant que je traversais la cour. Elle semblait chercher quelqu'un et, en me reconnaissant, elle est venue à moi. Elle m'a dit que « la personne que vous savez bien » vous attendait aujourd'hui même à quatre heures, dans les carrières de la Garenne ; qu'il y avait là une cahute, où vous deviez aller frapper doucement trois coups ; qu'aucun danger n'était à craindre pour vous, mais que si vous ne veniez pas, vous vous en repentiriez... Puis, elle s'est enfuie de toute sa vitesse, sans attendre de réponse.

Le comte semblait réfléchir.

– Eh bien ! Madeleine, demanda-t-il, que faut-il faire ?

– Allez à ce rendez-vous, monsieur ; songez à ce qui pourrait arriver si vous n’y alliez pas !... Munissez-vous d’argent, donnez à cet homme tout ce qu’il voudra. Il faut qu’il s’éloigne sans retard, qu’il se réfugie, si faire se peut, à Paris, où il trouvera une retraite plus sûre que partout ailleurs... Faites-lui un pont d’or, au besoin, pourvu qu’il disparaisse ; promettez-lui une pension, dans l’asile qu’il aura choisi, en attendant que cette funeste affaire soit oubliée.

– Un pont d’or. une pension ! Comme vous y allez, ma chère ! Ce vagabond ne peut avoir de semblables exigences. Voulez-vous donc que je me ruine ?

– Je veux, monsieur, que le nom de mes enfants ne soit pas flétri. Anselme, Anselme, vous devez cruellement vous repentir de n’avoir écouté que vos mauvais instincts ; si vous m’aviez plus tôt demandé conseil, vous n’eussiez pas commis tant de fautes !

Le comte fit un geste de colère et prit dans un antique secrétaire en chêne, qui fermait par de solides serrures, quelques poignées d’or et surtout d’argent, qu’il glissa dans ses poches. Il garnit de même son portefeuille de billets de banque, bien résolu pourtant à ne s’en dessaisir qu’en cas de nécessité absolue. Puis, il boutonna son paletot, dont il releva le collet, se coiffa d’un feutre à larges bords et sembla prêt à partir.

Sa femme l’observait en silence. Tout à coup il lui dit :

– Ne croyez-vous pas, Madeleine, que ce coquin, lorsqu’il me tiendra dans sa cahute, serait, capable de se porter à quelque violence envers moi ?

– A quoi bon ? répliqua la comtesse ; si cet homme avait de telles intentions à votre égard, il lui serait si facile de vous témoigner sa haine, sans recourir à la violence !. Cependant il doit être aigri, désespéré ; ne l’irritez pas par une lésinerie hors de saison. Songez que toute votre fortune ne vous servira de rien, si vous commettez une nouvelle imprudence.

– Vous prenez l’habitude des sermons, madame, répliqua le comte avec dureté, et cela ne va guère à votre figure, je vous en préviens !

En même temps, il enfonça son chapeau sur ses yeux et quitta la maison.

Il y avait, par la voie ordinaire, environ deux lieues de Bois-Morand aux carrières de la Garenne ; mais Anselme, propriétaire de tous les alentours, connaissait des passages et des sentiers qui accourcissaient le trajet considérablement et qui étaient fort peu fréquentés. Aussi atteignit-il bientôt les carrières, sans avoir fait aucune rencontre inquiétante.

Il était près de quatre heures, moment fixé pour le rendez-vous, et à pareille heure, au milieu de l'hiver, la nuit n'est pas éloignée. Quoique le ciel fût assez beau et que le soleil se couchât dans des nuages pourpres, une légère brume s'étendait déjà sur les roches délabrées, sur les ravins encombrés de pierrailles, où Philippe mettait en usage de si terribles moyens d'exploitation. On ne voyait personne et, n'eût été un de ces petits oiseaux appelés motteux, qui sautillait çà et là en faisant entendre son cri aigu, on aurait pu croire qu'aucun être vivant ne se trouvait sur ce terrain dévasté.

Anselme était venu souvent dans les carrières de la Garenne, qui confinaient à ses propriétés et dont il projetait de faire l'acquisition. Néanmoins, comme ces lieux, grâce à Philippe, changeaient de face chaque jour, il avait quelque peine à s'orienter. Tout à coup, sans qu'il vit d'où elle sortait, Jacquotte lui apparut.

– Par ici ! monsieur, dit-elle à voix basse ; je vais vous conduire à travers les blocs de pierre, afin que l'on ne puisse vous épier de loin. Les gendarmes de Z***, avertis par je ne sais qui, ont fait ce matin une perquisition chez nous, et ils rôdent encore dans le voisinage.

– Mais alors, répliqua le comte effrayé, il faut remettre cette entrevue à un autre jour. Si l'on me trouvait avec votre père.

– Oh ! il n'y a pas à craindre que les gendarmes viennent de ce côté. Ils savent que Philippe, mon prétendu, qui connaît l'un d'eux, est à son travail, et ils n'auront garde de s'aventurer par ici... Ils ont bien tort, ajouta-t-elle en souriant, car la mine ne partira pas de si tôt... Tous les appareils sont en ce moment dans la baraque où vous êtes attendu.

– Cependant j'aimerais mieux...

– Si vous voulez voir mon père, dit Jacquotte péremptoirement, il n'y a pas à différer, car il ne saurait rester davantage dans le pays. Hâtons-nous donc.

Elle se mit à marcher d'un pas alerte au milieu des pierres, et le comte la suivit machinalement. Au bout de quelques instants, on atteignit la cahute.

C'était tout bonnement une excavation dans le rocher, à laquelle on avait ajouté une espèce de toiture, et qui se fermait par une porte d'une grande solidité. Jacquotte la lui montra du doigt.

– C'est ici, dit-elle ; il vous suffira de frapper... Monsieur, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, vous avez vous-même bien des choses à vous faire pardonner ; ne vous montrez pas trop rude envers *lui*... Il est si découragé, si malheureux !... Moi, je vais rejoindre Philippe, qui travaille là-bas derrière cette grosse roche. Bonsoir.

Et elle disparut aussi lestement qu'elle était venue.

Le comte désirait en finir, afin de retourner à Bois-Morand avant la nuit noire. Aussi marcha-t-il rapidement vers la cahute, et il frappa trois coups, selon le programme. La porte s'ouvrit ; on demanda de l'intérieur :

– Est-ce vous, monsieur de Rainville ? Entrez vite.

Anselme s'empressa d'obéir, et la porte se referma derrière lui.

La cahute, très étroite, ne recevait de jour que par une ouverture pratiquée au-dessus de l'encadrement de la porte. A peine pouvait-on distinguer quelques objets de forme bizarre qui s'y trouvaient et l'hôte actuel de ce réduit. Cependant le comte avait reconnu l'ex-braconnier.

– Vous parliez tout à l'heure avec quelqu'un, reprit Paturin ; qui était-ce donc ?

– – Votre fille ; elle m'a servi de guide dans les carrières.

– Et où est-elle allée ?

– Rejoindre un homme qui travaille un peu plus loin.

– Vous en êtes sur ?

– Elle me l'a dit... Allons ! ne craignez rien ; nous pouvons causer... Et apprenez-moi en deux mots ce que vous me voulez, car je suis pressé.

– Suffit ! nous allons y venir ! répliqua Paturin avec un accent singulier.

Et, se baissant, il s'occupa d'une besogne que l'obscurité empêchait de distinguer.

– Ne perdons pas de temps, maître Paturin, reprit le comte, on assure que vous avez l'intention de repartir, mais que vous manquez d'argent. Je vous en apporte.

– Bah ! nous partirons ensemble ! répliqua Paturin avec ironie, sans interrompre sa besogne mystérieuse.

S'il eût fait clair, Anselme aurait pu voir que le père de Jacquotte ajustait bout à bout des fils métalliques. Ces fils sortaient de la boîte à électricité, que Philippe appelait « une serinette », et se dirigeaient vers un coin obscur de cette espèce de grotte.

Bientôt l'œuvre fut achevée sans doute, car Paturin s'assit par terre et demeura immobile. Il avait posé la main sur « la serinette » et paraissait rêveur.

Anselme finit par s'inquiéter des manières de son compagnon.

– Ah ça ! Paturin, reprit-il, que signifie tout cela ? Voulez-vous, oui ou non, m'apprendre.

– Patience ! à présent rien ne nous dérangera. et on peut jaser un brin.

Il reprit lentement, après une pause :

– Savez-vous, monsieur le comte, qu'il y a ici deux fameuses canailles ?

Anselme fit un geste de colère.

– Mille diables ! s'écria-t-il, si c'est pour m'insulter que vous m'avez fait venir.

– C'est moi qui m'insulte moi-même en me comparant à vous ! Autrefois, je ne valais pas grand'chose, je le sais bien ; j'étais un fainéant qui vivait au croc de sa fille, pauvre journalière ; j'avais fini par n'avoir plus d'autre occupation que de prendre au lacet le gibier de la forêt de Sergy. J'étais maraudeur, ivrogne, mais, en définitive, je n'avais pas commis de ces crimes qui envoient un homme aux galères ou ailleurs. Branchu, lui aussi, n'avait jamais été un bon sujet, tout en roulant sa bosse à travers le monde. Cependant, revenu dans le pays, il semblait vouloir vivre honnêtement de son pauvre métier et, pas plus que moi, il n'aurait versé le sang de personne, si nous n'avions rencontré sur notre chemin un riche qui nous a tourné la tête par de superbes promesses.

– A quoi bon tout cela, Paturin ? interrompit le comte ; ce qui est fait est fait. J'étais exaspéré des folies de mon frère, qui gaspillait son bien et se disposait à me déshériter ; mais, si je n'avais trouvé des gens animés déjà des plus méchantes intentions à son égard.

– C’est vous qui avez tout mené, tout conduit ; vous avez eu l’idée de cette chasse dans le parc, qui devait inmanquablement attirer le bonhomme au dehors.

– Encore une fois, que sert de revenir sur le passé ? Songeons plutôt à vous sortir d’embarras. Pourquoi m’avez-vous appelé ici ?

– Voyez-vous, mon riche monsieur, reprit Paturin. pour suivant le cours de ses idées en dépit du comte, il y a cela de fâcheux dans la gredinerie, que des innocents en souffrent souvent plus que le gredin lui-même. Voilà moi, par exemple ; s’il m’arrive quelque chose, je ne l’aurai pas volé. il faut en convenir ; mais ma fille, la Jacquotte, si bonne et si dévouée, ne pourra pas épouser Philippe, un excellent travailleur, qu’elle aime et dont elle est aimée. De votre côté, vous avez une brave femme de dame. Pas belle, il est vrai, puis qu’on l’appelle « la Tête-de-Mort, » mais compatissante pour le pauvre monde, et, si la justice posait la griffe sur vous, elle en pâtirait la première, ainsi que vos enfants qui sont d’honnêtes enfants, à ce qu’on assure. Tout ça c’est afin de vous faire comprendre, monsieur du Bois-Morand, que si, vous et moi, nous étions écrasés sous ces pierres, ce serait un fameux débarras pour nos familles !

Les alarmes d’Anselme s’accroissaient de minute en minute.

– Je ne dois pas écouter plus longtemps vos sottises, s’écria-t-il ; si vous n’avez pas autre chose à me dire, il ne me reste rien à faire ici et je pars !

– Attendez donc ! Puisqu’il est convenu que nous partirons ensemble.

– Je n’ai pas besoin de votre compagnie. Où voudriez-vous aller avec moi ?

– Au bon Dieu, si c’est possible, répliqua Paturin avec un accent solennel, sinon. au diable !

Et il donna un tour à la manivelle de la boîte électrique.

Aussitôt se produisit une explosion épouvantable. Le rocher s’ouvrit comme un volcan, avec un bruit de tonnerre. La cahute, la toiture, la porte, des fragments de roche, tout sauta en l’air, et, pendant qu’un fracas horrible se faisait entendre à plusieurs lieues à la ronde, un voile immense de fumée et de poussière s’étendait sur les environs

Philippe et Jacquotte étaient à une centaine de pas plus loin, au pied d'un énorme bloc que le carrier avait mission de miner. Quand la détonation eut lieu, ils restèrent muets d'étonnement et de terreur. Philippe, avec beaucoup de présence d'esprit, saisit la jeune fille par le bras et l'obligea de se blottir avec lui derrière le roc, pendant que les pierres, les poutres, les débris, lancés en l'air par l'explosion, tombaient de toutes parts autour d'eux.

Dès qu'on osa respirer, Philippe s'écria :

– Un grand malheur vient d'arriver, mademoiselle ! C'est la cahute qui a sauté... Il y avait dans un paquet plus de vingt cartouches de dynamite, et la « poudre brisante » a pu seule produire ce prodigieux effet.

– Est-il possible, Philippe ? Mais alors mon père. mon pauvre père.

– Allons voir ; sans doute Paturin aura commis quelque imprudence !

– Une imprudence... non ! répliqua Jacquotte avec désespoir ; je croirais plutôt que dans un accès de fureur contre l'autre... Allons vite... Mon Dieu ! si pourtant nous nous trompions et si mon père avait échappé à ce désastre !

Ils s'élancèrent à travers la poussière, si épaisse qu'on voyait à peine à se conduire, et ils atteignirent en quelques minutes l'endroit où venait de se faire l'explosion.

Cet endroit avait changé complètement d'aspect. La cahute, le rocher auquel elle était adossée, tout avait disparu ; à la place, on ne voyait plus qu'un grand trou noir, et, alentour, des monceaux de pierres encore fumantes. Pas un être vivant ; tout avait volé en éclats ; tout était brisé, broyé, anéanti.

Jacquotte promenait les yeux çà et là, et répétait avec angoisse :

– Mon père !... mon pauvre père !

Tout à coup, Philippe l'entraîna, en lui disant avec autorité :

– C'est bien fini, Jacquotte ; ne restons pas ici davantage. Il faut rentrer.

Il venait d'apercevoir, presque aux pieds de la jeune fille, des débris sanglants qui n'avaient plus forme humaine.

XXIV

LE CONTRAT

La mort de Paturin et celle d'Anselme de Rainville causèrent grand émoi. Une enquête judiciaire, à laquelle concoururent le maire de Z***, le juge de paix Robert, et un membre du parquet de Rouen, fut ouverte sur cet événement tragique. Philippe et Jacquotte, qui pouvaient seuls donner quelques éclaircissements à cet égard, furent interrogés plusieurs fois.

Peut-être la justice connut-elle la vérité ; mais rien de positif ne transpira au dehors sur le résultat de ses recherches. Seulement un bruit vague se répandit dans le public, que le comte de Rainville ayant l'intention d'acheter les carrières de la Garenne, s'était trouvé là, par hasard, lors du désastre causé par l'imprudence ou le désespoir de Paturin.

Quoique cette version présentât d'apparentes impossibilités, beaucoup de gens, en l'absence de documents précis, y crurent ou feignirent d'y croire. Aussi bien, une famille riche et en crédit était intéressée à ce qu'on ne pénétrât pas trop profondément dans ce mystère. L'affaire donc, après avoir excité une curiosité ardente, ne tarda pas à s'assoupir et on cessa d'en parler.

Les deux personnes qui pouvaient faire des révélations sur ce point se dérobèrent bientôt elles-mêmes à toutes les questions indiscretes, Jacquotte et Philippe, l'enquête terminée, s'étaient hâtés de se marier et avaient quitté le pays, en annonçant qu'ils ne comptaient pas y revenir. Où allèrent-ils ? Peu importait : honnêtes, laborieux, économes l'un et l'autre, le mari – et la femme ne pouvaient manquer de trouver partout du travail et de l'aisance.

Six mois s'étaient écoulés depuis la catastrophe des carrières. On comptait que les dames Morlent, héritières du domaine de Sergy, abandonneraient le bureau de tabac aussitôt que leurs droits ne seraient plus

contestés, et la Bourinette qui, comme nous le savons, grillait d'en reprendre possession en qualité de gérante, vivait dans cette espérance ; par malheur pour elle, le moment tant souhaité n'arrivait toujours pas.

Mme Morlent et Louise continuaient, du matin au soir, à servir les pratiques. En vain la famille d'Anselme, représentée par la comtesse, avait-elle authentiquement reconnu la validité du contrat et du mariage, en vain le tribunal avait-il envoyé « la dame de Rainville » en possession des biens meubles et immeubles du marquis ; rien ne changeait dans l'attitude de la mère et de la fille. Elles ne se montraient jamais à Sergy ; on eût pu croire qu'elles n'avaient d'autres ressources que celles de leur modeste profession.

Leur vie était des plus paisibles. L'hostilité, que leur avait témoignée la partie turbulente de la population de R*** semblait finie. Leur réserve, leur simplicité, leur modération dans une opulence relative, avaient eu pour résultat de leur concilier la sympathie générale. D'ailleurs, deux de leurs persécuteurs du café Boulingras n'étaient plus à craindre.

Le mercier Colinard, convaincu de faillite frauduleuse, était en fuite, et l'ancien sous-officier Pauchet, traqué par une bande de créanciers, avait pris un beau soir le chemin de fer, sans qu'on sût où il allait.

Un moment arriva pourtant où les changements attendus semblaient devoir se réaliser. On annonça tout à coup dans la ville que Gustave de Ricart, le principal clerc de Me Dumont, achetait l'étude de son patron, et qu'en même temps il épousait Mlle Louise Morlent.

Ces nouvelles rencontrèrent beaucoup d'incrédules. Gustave de Ricart ne possédait aucune fortune, et vivait, avec sa vieille mère presque infirme, des émoluments de sa place. On parlait bien d'un bailleur de fonds qui lui avançait le prix intégral de l'étude ; mais, comme l'on désignait pour ce bailleur de fonds la comtesse de Rainville, qui se croyait en droit de protéger la pupille de son beau-frère défunt, nul n'ajoutait foi à cette intervention singulière. D'autre part, Louise ne pouvait prétendre à l'héritage du marquis qu'après sa mère qui, elle-même, ne resterait pas sans doute débitante de tabac et s'arrangerait pour vivre d'une manière plus conforme à ses goûts. Il y avait donc dans tout cela des assertions inadmissibles.

Néanmoins, les nouvelles étaient exactes, et si nous pénétrons dans le salon particulier du notaire, le soir de la signature du contrat de mariage, nous aurons l'explication des faits qui excitaient tant d'étonnement.

La réunion, peu nombreuse, se composait des principaux intéressés et de quelques amis intimes. Louise, en sa fraîche toilette, avait l'air heureux et souriant. De son côté, le futur ne conservait rien de cette timidité gauche qu'il montrait autrefois envers elle et qui contrastait avec l'énergie virile dont il faisait preuve dans les circonstances sérieuses. Parmi les dames étaient Mme Morlent et la comtesse de Rainville, toutes les deux en deuil, quoique la mère de Louise eût promis de quitter ses vêtements noirs le jour du mariage. La comtesse devait signer au contrat, mais la pauvre « Tête-de-Mort » avait un air si contraint, si humble dans cette assemblée, qu'elle paraissait demander pardon d'y être venue. M^e Dumont, qui exerçait pour la dernière fois ses fonctions de notaire, lisait à haute voix le contrat de mariage de son jeune successeur, tandis que les assistants étaient assis autour de lui. Quand il en vint à « l'apport de la future épouse », le notaire, qui avait reçu quelques instructions secrètes, s'arrêta tout à coup et se tourna vers Mme Morlent.

– Madame, dit-il d'un ton grave, on ignore encore les dispositions si importantes que, sur votre ordre formel, j'ai introduites dans l'acte. Avant d'en donner connaissance, permettez-moi de vous demander si vous avez bien réfléchi et si vous persistez dans vos déterminations.

– J'y persiste, monsieur, s'écria Mme Morlent avec beaucoup de fermeté, et je ne consens au mariage qu'à la condition expresse que mes intentions seront respectées.

Alors le notaire lut une clause en vertu de laquelle Mme Caroline de Salviac, marquise de Rainville, faisait donation à sa fille de tous les biens meubles et immeubles provenant de la succession de feu le marquis de Rainville « sans aucune exception », et voulait que les jeunes époux fussent mis en possession desdits biens à la signature du présent contrat.

Des exclamations de surprise accueillirent cette libéralité inattendue. Louise se leva tout en larmes et courut embrasser sa mère.

– A quoi songez-vous ? s'écria-t-elle ; vous dépouiller ainsi. Ni M. de Ricart ni moi, nous ne pouvons accepter un pareil sacrifice !

– Il faut pourtant que vous l’acceptiez, mes enfants. Je n’ai pas une minute conçu la pensée de m’approprier la fortune de M. le marquis de Rainville, si honorable qu’ait été le moyen employé pour me la faire accepter à moi-même. Je me mépriserais, si j’avais eu un autre intérêt en vue que celui de ma fille chérie... Oh ! que l’on n’insiste pas, ajouta Mme Morlent avec un accent décidé ; on se heurterait contre des scrupules dont je ne dois compte à personne, mais qui sont insurmontables.

Cette allusion à une cause inconnue imposa silence aux assistants. Cependant, Louise reprit d’un ton affectueux :

– Alors, chère maman, comment vivrez-vous ? A moins que vous ne veniez vous établir avec nous, qui vous prodiguerons les égards et la tendresse.

– Eh ! ma fille, répondit Mme Morlent avec un sourire, n’ai-je pas mon bureau de tabac ? Comme par le passée je débiterai des cigares et des timbres-poste. C’est une retraite convenable pour une pauvre femme dont l’existence est finie.

– Je ne peux pourtant oublier la répugnance que vous avez manifestée d’abord à exercer une profession si contraire à vos goûts, à vos habitudes d’autrefois. J’ai été témoin de vos larmes, de vos regrets, lorsque la nécessité vous imposa ce genre d’existence.

– Les temps sont changés, Louise ; on s’habitue à tout. Si donc, M. le notaire et Mme la notairesse consentent à avouer pour mère une simple marchande de tabac.

– Oh ! maman, pouvez-vous railler ainsi ?... Vous êtes, selon la loi, marquise de Rainville ; ce nom et ce titre ne vous imposent-ils pas quelques obligations ?

– Lorsque j’ai sollicité et obtenu un bureau de tabac, j’étais madame Morlent, la veuve d’un savant illustre qui a honoré son pays, et je n’ai pas cru déroger en exerçant ma profession actuelle ; pourquoi dérogerais-je davantage aujourd’hui ?

Ces arguments n’admettaient pas de réplique, et Louise dut céder. Elle embrassa sa mère de nouveau et regagna sa place.

La lecture du contrat s’acheva sans encombre. Quand il fallut signer, la mère de la future traça, au bas de l’acte, son nom de marquise de Rainville ;

mais ce fut la seule fois qu'elle fit usage de ce nom et de ce titre ; plus tard, elle s'appela toujours Mme Morlent.

Rentrée chez elle le soir, elle se dit avec satisfaction :

– Ma tâche est accomplie. J'ai obtenu pour moi la réparation de l'outrage que j'avais reçu à une autre époque, et ma fille est en possession de l'héritage de *son père*... Que Dieu nous protège tous !

De longues années s'écoulèrent, et Mme Morlent ne se départit pas de sa ligne de conduite.

Pendant que sa fille et son gendre habitaient, à deux pas de la Civette, la grande maison dont la façade était ornée des panonceaux de notaire, elle débitait placidement les produits dont l'État se réserve le monopole. Habitée à cette vie paisible et uniforme, elle ne semblait avoir aucune idée supérieure à sa fortune. Son élégance parisienne avait disparu pour faire place à une mise propre et décente, mais franchement provinciale. Un léger embonpoint, suite de ses habitudes sédentaires, ne tarda pas à la gagner et à lui donner une gravité sereine. Elle n'en était pas moins polie, moins souriante avec les habitués du bureau, et elle prononçait avec une grâce merveilleuse le « merci » traditionnel.

A raison de cet effacement modeste, la malveillance, soulevée pendant un moment contre elle et sa fille, s'était changée décidément en considération et en égards. Les habitués du café Boulingras eux-mêmes avaient désarmé devant elle, et « la Gazette de la mèche » affectait à son égard des allures réservées, presque civiles. Il est vrai que les autorités de Z*** ne dédaignaient pas quelquefois de prendre part à la rédaction et continuaient d'échanger les nouvelles du jour, en allumant leur cigare ou en remplissant leur tabatière.

Mme Morlent s'absentait peu ; quand elle allait voir ses enfants, plus tard ses petits-enfants, elle confiait le bureau à Micheline, qui était devenue une fille grande et forte, très capable de tenir en respect les clients égrillards.

Parfois aussi, lorsque la débitante, cédant aux instances de Louise, passait une journée à Sergy, on mandait la Bourinette, qui ne manquait jamais d'accourir pour faire l'*intérim*. Mais ces occasions étaient rares, et Mme Morlent ne renonçait pas sans peine à s'acquitter de ses devoirs quotidiens.

– Si Louise essayait de lui représenter combien cette existence était triste et peu digne d’une femme du monde, elle répondait avec un sourire mélancolique :

– Ne me plains pas, ma fille ; je n’ai le temps ni de penser, ni de me souvenir, ni de regretter. Les scènes burlesques ou naïves, qui se passent sous mes yeux, me sont une distraction salutaire. Jadis, il y avait pour les âmes blessées, comme la mienne, le recueillement et le silence du cloître ; je trouve ici bien mieux que le cloître, puisque tout en me rendant utile à la société, j’ai la paix de l’âme, le sentiment du devoir accompli et le bien-être.

– Ah ! maman, Gustave et moi, nous sommes convaincus que cette blessure de l’âme dont vous parlez a pour cause un événement secret.

– Gustave et toi vous rêvez, Louise ; mais si ce secret existe, résignez-vous à l’ignorer toujours, car il devra mourir avec moi.

Aujourd’hui encore, Mme Morlent continue d’occuper son poste dans la ville de Z***. La Bourinette, après avoir pendant de longues années espéré la remplacer en qualité de gérante, est morte à la peine, et Lajeunesse qui, malgré son grand âge, n’a pas cessé d’être le régisseur de Sergy, dit parfois, quand on parle devant lui de la débitante :

– Elle a beau tourner des cornets, elle est vraiment marquise. En quel temps vivons-nous !

FIN

CHATEAUROUX. – TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE A. MAJESTÉ.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Marchande de tabac, par Élie Berthet

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65580965>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA - MARCHANDE DE TABAC
 1. I - LA SUCCESSION DU CAPITAINE BOURINET.
 2. II - LA MÈRE ET LA FILLE
 3. III - LES HABITUÉS.
 4. IV - LE MARQUIS
 5. V - LA BARRE DE LA SEINE
 6. VI - L'HOSPITALITÉ
 7. VII - LA GAZETTE DE LA MÈCHE
 8. VIII - UNE DEMANDE INATTENDUE
 9. IX - A BOIS MORAND
 10. X - LES INSULTEURS.
 11. XI - LES PRÉTENDANTS
 12. XII - LE PARC DE SERGY
 13. XI - LA NOUVELLE
 14. XIV - L'INVITATION
 15. XV - LE BLESSÉ
 16. LES DEUX FRÈRES
 17. XVII LA JACQUOTTE
 18. XVIII - LE PROTECTEUR
 19. XIX - LE SECRET DE M^{me} MORLENT
 20. XX - LES FIANÇAILLES DE JACQUOTTE
 21. XXI - LA TÊTE-DE-MORT
 22. XXII - LE CONSENTEMENT
 23. XXIII - UNE PLAISANTERIE
 24. XXIV - LA CROIX-MOUSSÉ
 25. XXV - LE MARIAGE in extremis
 26. XXVI - ALTERNATIVES.
 27. XXVII LE CARRIER.
 28. XXVIII - LE CHATIMENT

29. XXIV - LE CONTRAT

3. À propos de cette édition numérique